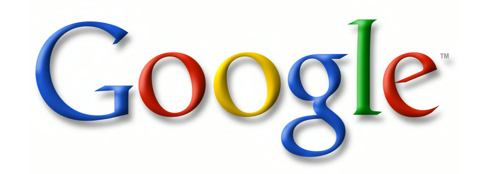
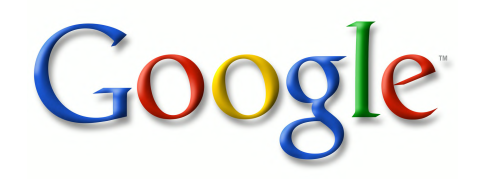
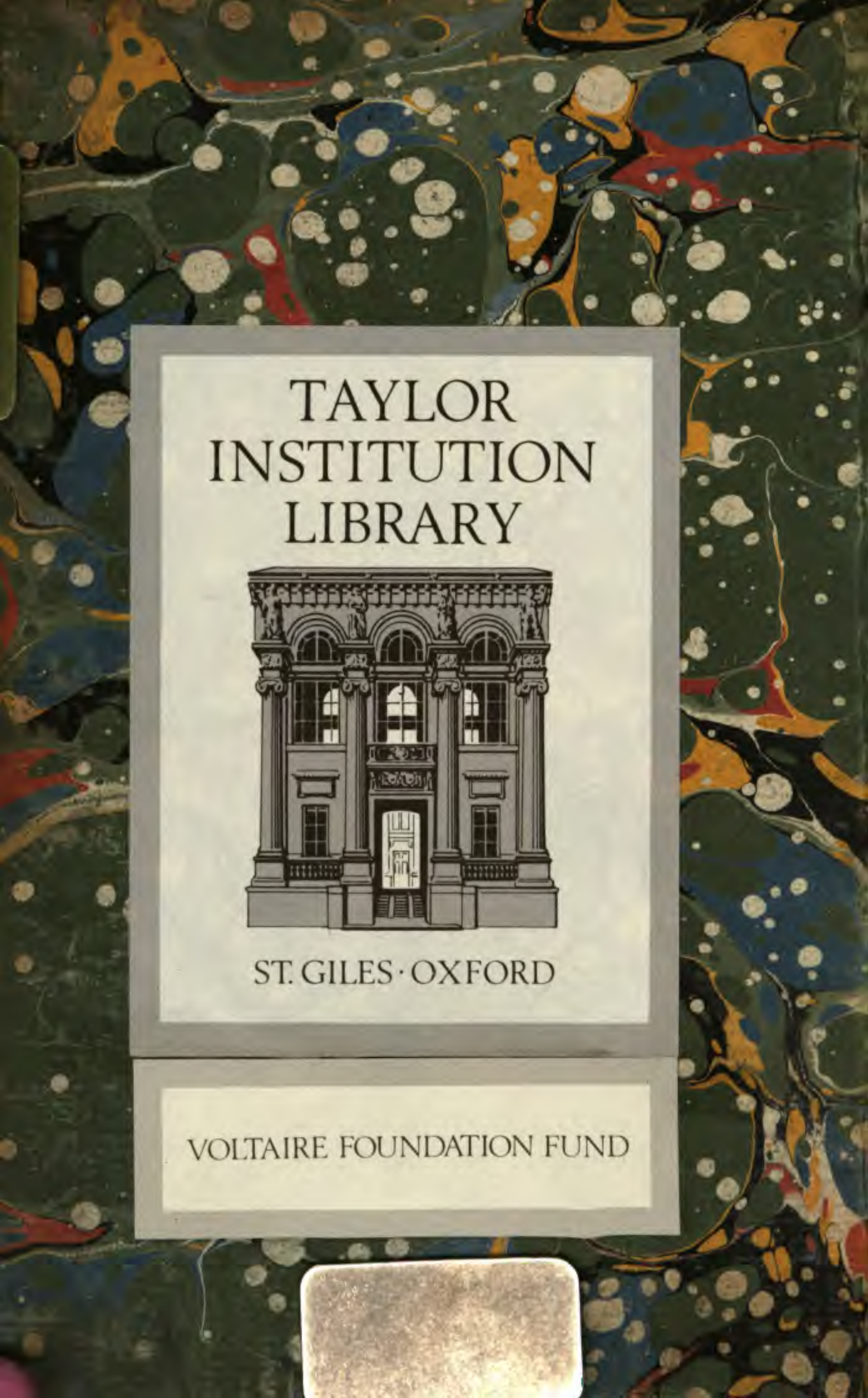
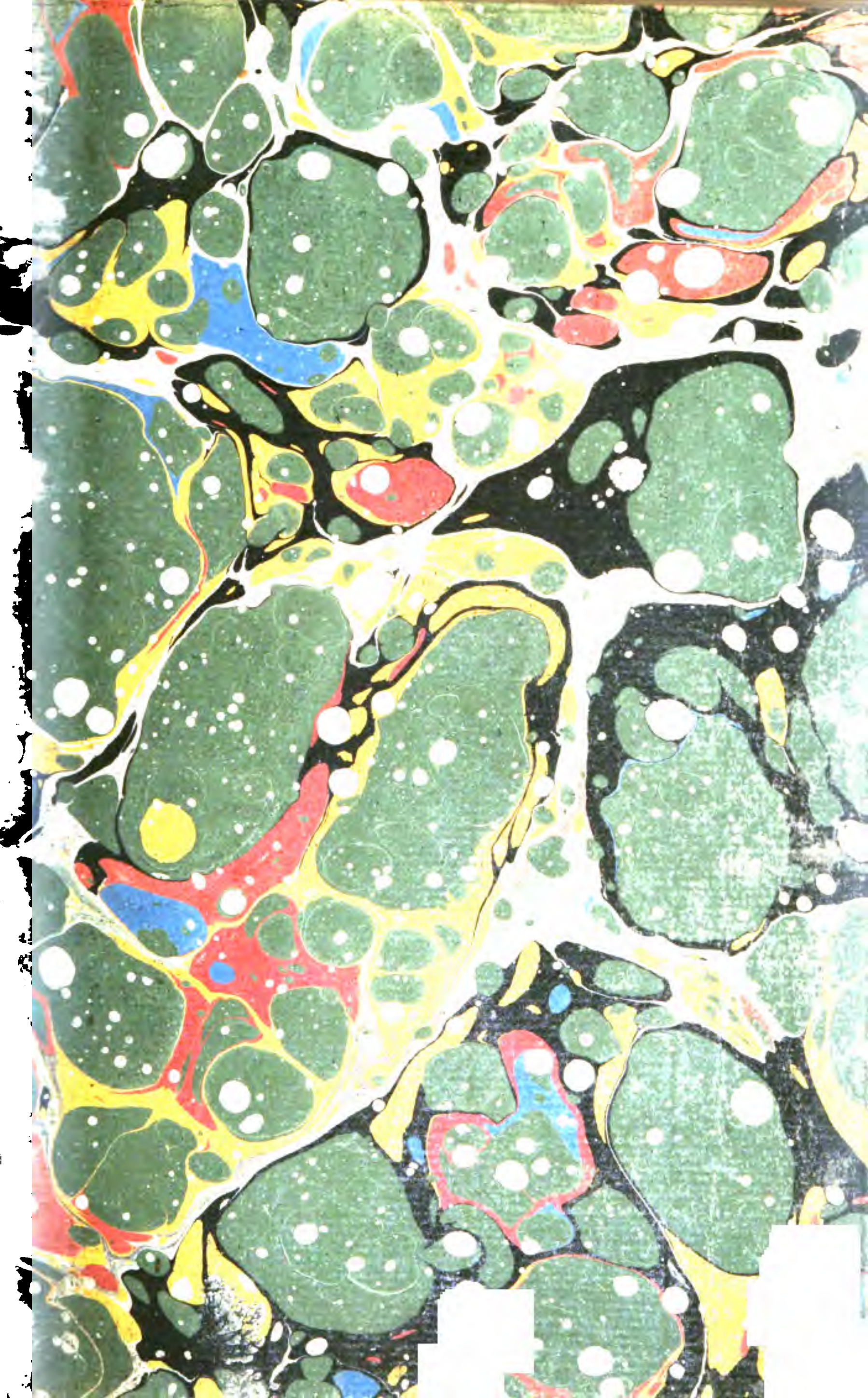







TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
VOLTAIRE FOUNDATION FUND



7 vols

2 eng. titles, 21 plts in vol 1
+ 1 plts in vol 2
lacks portrait
plts based on Eisen



Vidal Direxit

CONTES

ET

NOUVELLES

EN VERS,

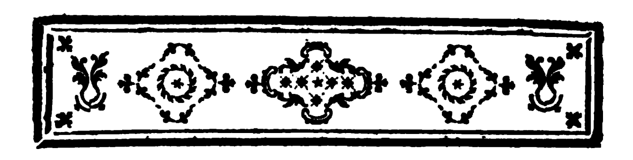
PAR

JEAN DE LA FONTAINE.

TOME PREMIER.



M. DCC. LXXVII.



AVERTISSEMENT.

On ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le Public ne se lasse pas de lire. Les Contes de La Fontaine sont depuis longtemps placés dans la classe de ces livres là.

Supérieur à tous ceux de qui il a pris le fonds de ses Contes, il les a embellis, moins encore par la beauté de son style que par le charme de son faire.

On ne trouve pas chez lui la pureté continue de l'Arioste; mais on y rencontre une infinité de détails charmants qui font pardonner facilement des fautes de grammaire.

Moins châtié, moins correct dans son langage, mais unique dans sa naïveté & dans les graces qui lui sont propres, il s'est mis, par les choses les plus simples, à côté des plus sublimes écrivains.

Original, même en imitant, il plaît

beaucoup plus que ses modeles, parce qu'il a beaucoup plus de goût, de finesse, & même de décence.

On a beaucoup crié contre la licence qu'il s'est permise; mais on devoit songer qu'il n'étoit presque jamais que traducteur. Les Contes de La Fontaine ne sont que ceux du Pogge, de l'Arioste, de Bocace, &c.

Il existe une édition de ce dernier, très-connue & très-recherchée des bibliographes, imprimée à Florence, non-seulement avec approbation, mais même accompagnée d'un bref du pape qui en permet la lecture, vu la pureté du langage qui en fait un livre classique.

La reine de Navarre, aïeule de Henri le grand, princesse reconnue pour très-vertueuse, a publié cent Contes bien moins gazés que ceux de La Fontaine; & personne n'en fut scandalisé dans le temps.

Bien plus, il n'y a pas un des Contes de notre auteur qui n'ait une moralité cachée, & quelquefois évidente:

Ma fille est nonne, *ergo* c'est une sainte;
Mal raisonné, &c,

ce seul exemple suffit.

Ses Contes ne sont, comme il le dit lui-même, que de simples plaisanteries; & si la volupté est dangereuse, ce ne sont pas des plaisanteries qui inspirent cette volupté (*).

Dans un livre célebre, on a arraché le masque aux moralistes hypocrites. Le chapitre où il est parlé d'eux fait l'apologie de La Fontaine; car il n'a eu contre lui que les clameurs de ces gens-là.

*Rabelais, Beroalde de Verville étoient dans les mains de tout le monde. Le premier, curé de Meudon, avoit été surnommé, par excellence l'*Auteur François; *le second étoit chanoine de Tours. On ne disoit rien sur les obscénités dont leurs ouvrages sont remplis, & on s'élevoit contre La Fontaine.*

---

(1) Voyez la *Poëtique* de M. de Voltaire.

On pourroit appliquer à cet homme de mœurs ſi innocentes & ſi aimables ſon admirable fable des Animaux malades de la peſte *qui s'accuſent de leurs fautes : on y pardonne tout aux lions, aux loups, aux ours ; & un animal débonnaire eſt dévoué pour avoir mangé un peu d'herbe.*



ABRÉGÉ

DE LA VIE

DE LA FONTAINE.

Jean de La Fontaine naquit, le 8 Juillet 1621, à Château-Thierry.

Sa famille y tenoit un rang honnête & distingué.

Son éducation fut négligée ; mais il avoit reçu le génie, qui répare tout.

Jeune encore, l'ennui du monde le conduisit dans la retraite ; le goût de l'indépendance l'en tira.

Il avoit atteint l'âge de 22 ans, lorsque quelques sons de la lyre de Malherbe, entendus par hasard, éveillerent en lui la muse qui sommeilloit.

Bientôt il connut les meilleurs modeles : Phedre, Virgile, Horace & Térence, parmi les Latins ; Plutarque, Homere,

Platon, Anacréon, parmi les Grecs; Rabelais, Marot & d'Urfé, parmi les François; le Taſſe, l'Arioſte & Bocace, parmi les Italiens.

Il fut marié, parce qu'on le voulut, à une femme belle, ſpirituelle & ſage, qui le déſeſpéra.

Tout ce qu'il y eut d'hommes remarquables dans les lettres le rechercherent & le chérirent; mais ce furent deux femmes qui l'empêcherent de ſentir l'indigence.

La Fontaine! s'il reſte quelque choſe de toi, & s'il t'eſt permis de planer un moment au deſſus des temps, vois les noms de la Sabliere & d'Hervard paſſer avec le tien aux ſiecles à venir.

La vie de La Fontaine ne fut, pour ainſi dire, qu'une diſtraction continuelle. Au milieu de la ſociété, il en étoit abſent. Preſque imbécille pour la foule, l'auteur ingénieux, l'homme aimable ne ſe laiſſoit appercevoir que par intervalle, & à ſes amis.

Il eut peu de livres & peu d'amis.

Entre un grand nombre d'ouvrages qu'il a laiſſés, il n'y a perſonne qui ne connoiſſe ſes Fables & ſes Contes; & les particularités de ſa vie ſont écrites en mille endroits.

Il mourut le 16 Mars 1695.

Gardons le ſilence ſur ſes derniers inſtants, & craignons d'irriter ceux qui ne pardonnent point.

Ses concitoyens l'honorent encore aujourd'hui dans ſa poſtérité.

Long-temps après ſa mort, les étrangers alloient voir la chambre qu'il avoit occupée.

Tout homme qui aura du ſentiment ira, lorſqu'il ſe trouvera à Paris, viſiter ſa tombe.

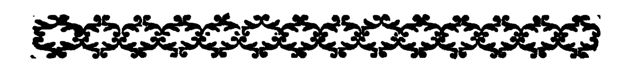
J'y irois chaque année; &, ce jour-là, je déchirerois une Fable de la Motte, un Conte de Vergier, & un exemplaire de Grécourt.

Il fut inhumé dans le cimetiere de St.

Joſeph, à côté de Moliere, ſon meilleur ami.

Ce lieu ſera toujours ſacré pour les poëtes, & pour les gens de goût.





PRÉFACE DE L'AUTEUR

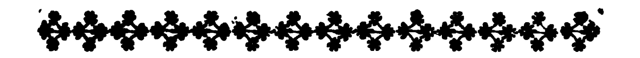
SUR LE PREMIER TOME DE CES CONTES.

J'avois résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner, dès à présent, ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine ; & j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non-seulement cela m'est permis ; mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose, en ma faveur, à qui que ce soit, & de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen ; créatures de la cabale, bien différents de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer ; seulement je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siecle, instruit que

je suis, par ma propre expérience, qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les Rondeaux, les Métamorphoses, les Bouts-rimés régner tour à tour: maintenant, ces galanteries sont hors de mode, & personne ne s'en soucie; tant il est certain que ce qui plaît en un temps, peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, & d'une souveraine bonté, d'être bien reçus de tous les esprits & dans tous les siecles, sans avoir d'autre passeport que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait, ou que j'ai cru faire dans cette édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes que parce qu'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, & d'autres que j'ai accourcis, seulement pour diversifier, & me rendre moins ennuyeux; mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales; l'une, que ce livre est licencieux; l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la premiere, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi;

étant une loi indispensable, selon Horace, ou plutôt, selon la raison & le sens-commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait, & avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute; & l'on ne me sauroit condamner qu'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, & les anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le Conte, & lui auroit ôté sa grace. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la maniere dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, & que les plus étroites sont les meilleures: aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Bocace à la même pudeur que Virgile, ne feroit assurément rien qui vaille, & pécheroit contre les loix & la bienséance, en prenant à tâche de les observer; car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matiere de vers & de prose, l'extrême pudeur & la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la derniere à dire ce qu'il est à propos qu'on dise, eu égard au lieu, au temps & aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne

peche pas non plus contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gaieté de ces Contes, elle passe légerement; je craindrois plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes & les plus modestes sont très-capables de nous plonger, & qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes, on auroit raison, si je parlois sérieusement; mais qui ne voit que ceci n'est qu'un jeu, &, par conséquent, ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient, à l'avenir, moins fréquents, & les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont par-tout un fondement aisé à détruire; enfin, qu'il y a des absurdités, & pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garants; & puis, ce n'est ni le vrai, ni la vraisemblance qui font la beauté & la grace de ces choses-ci; c'est seulement la maniere de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs; aussi-bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujet de s'exercer: quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.



PRÉFACE

DE L'AUTEUR

SUR LE SECOND TOME DE CES CONTES.

Voici les derniers ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'Auteur, &, par conséquent, la derniere occasion de justifier ses hardiesses, & les licences qu'il s'est données. On ne parle point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni, en général, de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas lui-même en un autre genre de poésie, mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de contes en de longs détours, en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, & lui feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets, & ne pas faire un poëme épique des aventures de Renaud d'Ast. Quand celui qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le soin & l'exactitude qu'on lui demande, outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il

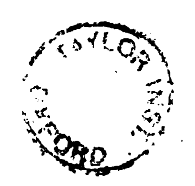
y eſt moins néceſſaire, & que cela contrevient aux préceptes de Quintilien, encore l'Auteur n'auroit-il pas ſatisfait au principal point, qui eſt d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'attirer, malgré lui, ſon attention, de lui plaire enfin; car, comme on ſait, le ſecret de plaire ne conſiſte pas toujours en l'ajuſtement, ni même en la régularité: il faut du piquant & de l'agréable, ſi l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulieres qui ne touchent point, & dont perſonne n'eſt amoureux? On ne veut pas ôter aux modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour des vers, le beau langage, la juſteſſe, les bonnes rimes ſont des perfections en un poëte; cependant, que l'on conſidere quelques-unes de nos épigrammes où tout cela ſe rencontre, peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins de ſel, j'oſerois dire encore bien moins de grace qu'en celles de Marot & de Saint-Gelais. Quoique les ouvrages de ces derniers ſoient preſque tous pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute, on dira que ce n'étoient pas des fautes en leur ſiecle, & que c'en ſont de très-grandes au nôtre. A cela on peut répondre par un même raiſonnement, & dire, comme on l'a déjà dit, que c'en ſeroit en effet dans un autre genre de poéſie, mais que ce n'en ſont point dans celui-ci. Feu M. de Voiture en eſt le garant. Il ne faut que lire ceux de ſes ouvrages où il fait revivre le caractere de Marot; car

l'auteur ne prétend pas que la gloire lui en soit due, ni qu'il ait mérité non plus de grands applaudissements du public pour avoir rimé quelques contes. Il s'est véritablement engagé dans une carriere toute nouvelle, & l'a fournie le mieux qu'il a pu, prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre, & marchant toujours plus assurément quand il a suivi la maniere de nos vieux poëtes : Quorum in hac re imitari negligentiam exoptat, potius quam istorum diligentiam. *Mais tout en disant que l'on a voulu passer ce point là, on s'est insensiblement engagé à l'examiner, & peut-être n'a-ce pas été inutilement; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'auteur se donne de tailler dans le bien d'autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les nouvelles même les plus connues, ne s'en trouvant point d'inviolables pour lui. Il retranche, il amplifie, il change les incidents & les circonstances, quelquefois le principal événement & la suite; enfin, ce n'est plus la même chose; c'est proprement une Nouvelle nouvelle; & celui qui l'a inventée auroit de la peine à reconnoître son propre ouvrage.* Non sic decet contaminari fabulas, *diront les critiques. Et comment ne le diroient-ils pas? Ils ont bien fait le même reproche à Térence; mais Térence s'est moqué d'eux, & a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Ménandre,*

comme Sophocle & Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés des écrivains qui les précédoient, n'épargnant histoire ni fables où il s'agissoit de la bienséance & des regles du dramatique. Ce privilege cessera-t-il à l'égard de contes faits à plaisir? & faudra-t-il avoir, dorénavant, plus de respect & plus de religion, s'il est permis d'ainsi dire, pour le mensonge, que les anciens n'en ont eu pour la vérité? Jamais ce qu'on appelle un bon Conte ne passe d'une main à l'autre sans recevoir quelque nouvel embellissement. D'où vient donc, pourra-t-on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'Auteur retranche, au lieu d'enchérir? On en demeure d'accord; mais il le fait pour éviter la longueur & l'obscurité, deux défauts intolérables dans ces matieres, le dernier sur-tout; car si la clarté est recommandable en tous les ouvrages de l'esprit, on peut dire qu'elle est nécessaire dans les récits, où une chose, la plupart du temps, est la suite & la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important; en sorte que si le fil vient une fois à se rompre, il est impossible au lecteur de le renouer. D'ailleurs, comme les narrations en vers sont très-mal aisées, il se faut charger de circonstances le moins qu'on peut. Par ce moyen, vous vous soulagez vous-même, & vous soulagez aussi le lecteur à qui l'on ne sauroit manquer d'apprêter des plaisirs sans peine. Que si l'Auteur a changé quel-

que incident, & même quelque cataſtrophe, ce qui préparoit cette cataſtrophe, & la néceſſité de la rendre heureuſe l'y ont contraint. Il a cru que, dans ces ſortes de Contes, chacun devoit être content à la fin : cela plaît au lecteur, à moins qu'on ne lui ait rendu les perſonnes trop odieuſes ; mais il n'en faut point venir là, ſi l'on peut, ni faire rire & pleurer dans une même Nouvelle. Cette bigarrure déplaît à Horace ſur toutes choſes : il ne veut pas que nos compoſitions reſſemblent aux groteſques, & que nous faſſions un ouvrage moitié femme, moitié poiſſon. Ce ſont les raiſons générales que l'auteur a eues ; on en pourroit encore alléguer de particulieres, & défendre chaque endroit ; mais il faut laiſſer quelque choſe à faire à l'habileté & à l'indulgence des lecteurs. Ils ſe contenteront donc de ces raiſons-ci. On les auroit miſes un peu plus en jour, & fait valoir davantage, ſi l'étendue des préfaces l'avoit permis.




TAYLOR INST.
OXFORD



Un prince aussi beau que le jour,
Et tel, que, des beautés qui régnoient à sa cour,
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié pour lui brûloit d'amour.

Un jour, en ſe mirant: Je fais, dit-il, gageûre
Qu'il n'eſt mortel dans la nature
Qui me ſoit égal en appas;
Et gage, ſi l'on veut, la meilleure province
De mes états;
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de prince,
De le traiter ſi bien qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain gentilhomme
D'auprès de Rome:
Sire, dit-il, ſi votre majeſté
Eſt curieuſe de beauté,
Qu'elle faſſe venir mon frere;
Aux plus charmants il n'en doit guere.
Je m'y connois un peu, ſoit dit ſans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en ſois pas cru, mais les cœurs de vos dames:
Du ſoin de guérir leurs flammes,
Il vous ſoulagera, ſi vous le trouvez bon;
Car, de pourvoir vous ſeul au tourment de chacune;
Outre que tant d'amour vous ſeroit importune,
Vous n'auriez jamais fait; il vous faut un ſecond.

Là-deſſus Aſtolphe répond:
[C'eſt ainſi qu'on nommoit ce roi de Lombardie]
Votre diſcours me donne une terrible envie
De connoître ce frere; amenez-le-nous donc.
Voyons ſi nos beautés en feront amoureuſes,
Si ſes appas le mettront en crédit;

Nous en croirons les connoiſſeuſes ;
Comme très-bien vous avez dit.
Le gentilhomme part, & va querir Joconde,
[C'eſt le nom que ce frere avoit]
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde.
Marié depuis peu ; content, je n'en ſais rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive, & lui fait l'ambaſſade ;
Enfin il le perſuade.
Joconde, d'une part, regardoit l'amitié
D'un roi puiſſant, & d'ailleurs fort aimable ;
Et d'autre part auſſi, ſa charmante moitié
Triomphoit d'être inconſolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi, tu me quittes, diſoit-elle !
As-tu bien l'ame aſſez cruelle
Pour préférer à ma conſtante amour
Les faveurs de la cour ?
Tu ſais qu'à peine elles durent un jour,
Qu'on les conſerve avec inquiétude,
Pour les perdre avec déſeſpoir.
Si tu te laſſes de me voir,
Songe au moins qu'en ta ſolitude

Le repos regne jour & nuit,
Que les ruisseaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Crois-moi, ne quitte point les hôtes de ces bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages si cois,
Enfin moi, qui devois me nommer la premiere.
Mais ce n'est plus le temps, tu ris de mon amour :
Va, cruel, va montrer ta beauté singuliere;
Je mourrai, je l'espere, avant la fin du jour.

L'histoire ne dit point, ni de quelle maniere
Joconde put partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;
Je m'en tais donc aussi, de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler :
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baisers, & pour comble lui donne
Un brasselet de façon fort mignonne,
En lui disant : Ne le perds pas,
Et qu'il soit toujours à ton bras;
Pour te ressouvenir de mon amour extrême;
Il est de mes cheveux, je l'ai tissu moi-même :
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce brasselet.

Vous autres bonnes gens, auriez cru que la dame,
Une heure après, eût rendu l'ame;
Moi, qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,



Je m'en ferois à bon droit défié.
Joconde partit donc; mais ayant oublié
Le braſſelet & la peinture,
Par je ne ſais quelle aventure,
Le matin même il s'en ſouvient.
Au grand galop ſur ſes pas il revient,
Ne ſachant quelle excuſe il feroit à ſa femme.
Sans rencontrer perſonne & ſans être entendu,
Il monte dans ſa chambre, & voit près de la dame
Un lourdaut de valet ſur ſon ſein étendu.
Tous deux dormoient: dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien:
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces amants il ne le falloit pas;
Car ſon honneur l'obligeoit en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vis, méchante, dit-il tout bas,
A ton remords je t'abandonne.
Joconde là-deſſus ſe remet en chemin,
Rêvant à ſon malheur tout le long du voyage.
Bien ſouvent il s'écrie, au fort de ſon chagrin:
Encor ſi c'étoit un blondin!

Je me consolerois d'un si sensible outrage ;
Mais un gros lourdaut de valet !
C'est à quoi j'ai plus de regret :
Plus j'y pense, & plus j'en enrage.
Ou l'Amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage,
D'avoir assemblé ces amants.
Ce sont, hélas ! ses divertissements ;
Et, possible, est-ce par gageûre
Qu'il a causé cette aventure.

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde :
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde ;
Les dames, le voyant arriver à la cour,
Dirent d'abord : Est-ce là ce Narcisse
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
Quoi ! le pauvre homme a la jaunisse :
Ce n'est pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine ?
On se fût bien passé de prendre tant de peine.
Astolphe étoit ravi ; le frere étoit confus,
Et ne savoit que penser là-dessus :
Car Joconde cachoit avec un soin extrême
La cause de son ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ses yeux cavés & son visage blême,

De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié; d'ailleurs, cette tristesse
Faisoit perdre à ce dieu trop d'encens & de voeux.
L'un des plus grands suppôts de l'empire amoureux
Consumoit en regrets la fleur de sa jeunesse.
Le Romain se vit donc à la fin soulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé;
Car un jour étant seul en une galerie,
Lieu solitaire & tenu fort secret,
Il entendit en certain cabinet
Dont la cloison n'étoit que de menuiserie;
Le propre discours que voici:
Mon cher Curtade, mon souci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace;
Je ne vois pourtant, dieu-merci,
Pas une beauté qui m'efface:
Cent conquérants voudroient avoir ta place,
Et tu sembles la mépriser;
Aimant beaucoup mieux t'amuser
A jouer avec quelque page
Au lansquenet,
Que me venir trouver seule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le message;
Tu t'es mis contr'elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en souci de ce que je souhaite.

Qui fut bien étonné ? ce fut notre Romain :
Je donnerois jusqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le personnage
Qui gardoit tant son quant-à-moi.
Ce bel Adon étoit le nain du roi,
Et son amante étoit la reine.
Le Romain, sans beaucoup de peine,
Les vit, en approchant les yeux
Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.
Ces amants se fioient au soin de Dorimene ;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu là ;
Mais la laissant tomber, Joconde la trouva ;
Puis s'en servit, puis en tira
Consolation non petite ;
Car voici comme il raisonna :
Je ne suis pas le seul ; &, puisque même on quitte
Un prince si charmant pour un nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un valet.

Ce penser le console ; il reprend tous ses charmes,
Il devient plus beau que jamais :
Telle pour lui verse des larmes
Qui se moquoit de ses attraits.
C'est à qui l'aimera ; la plus prude s'en pique :
Astolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux ; il en avoit assez.
Retournons aux amants que nous avons laissés,



Après avoir tout vu, le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.
Il ne faut à la cour ni trop voir, ni trop dire;
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle.
Mais quoi! Joconde aimoit avecque trop de zele
Un prince libéral qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.

Or, comme avec les rois il faut plus de mystere
Qu'avecque d'autres gens, sans doute, il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire
Dont le discours doit leur déplaire,
Ce seroit être mal-adroit;
Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde,
Depuis l'origine du monde,
Fit un dénombrement des rois & des Césars
Qui, sujets, comme nous, à ces communs hasards,
Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
Avoient vu leurs femmes tomber
En telle ou semblable pratique,
Et l'avoient vu sans succomber
A la douleur, sans se mettre en colere,
Et sans en faire pire chere.
Moi, qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
Le jour que, pour vous voir, je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon destin
De reconnoître Cocuage,
Pour un des dieux du mariage;

Et, comme tel, de lui sacrifier.
Là-dessus il conta, sans en rien oublier,
Toute sa déconvenue;
Puis vint à celle du roi.
Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi;
Mais la chose, pour être crue,
Mérite bien d'être vue;
Menez-moi donc sur les lieux.
Cela fut fait, & de ses propres yeux
Astolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ses propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit si confus
Que d'abord tous ses sens demeurerent perclus;
Il fut comme accablé de ce cruel outrage;
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant-homme, & pour le faire court,
En véritable homme de cour.
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voici lâchement trahis:
Vengeons-nous-en, & courons le pays;
Cherchons par-tout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms, je laisserai mon train;
Je me dirai votre cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence:
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étois suivi selon ma qualité.
Joconde approuve fort le dessein du voyage;

Il nous faut dans notre équipage,
Continua le prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre le nom de celles
Qui ne seront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit ;
Et si la plus sévere à nos vœux ne se range.
Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit,
Avec cela bonnes lettres de change :
Il faudroit être bien étrange
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacqs
De gens qui sémeront l'argent & la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.
Leur bagage étant prêt, & le livre sur-tout,
Nos galants se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie :
Nouveaux objets, nouvelle proie :
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux !
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire.
Il n'est en la plupart des lieux
Femme d'échevin ni de maire,
De podestat, de gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place ;
Les cœurs que l'on croyoit de glace

Se fondent tous à leur abord.
J'entends déjà maint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout-à-fait :
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être un galant dedans cette science,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sais rien :
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne :
Je le rends comme on me le donne ;
Et l'Arioste ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'histoire,
Il n'auroit jamais fait : suffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.
Quand nos aventuriers eurent goûté de tout,
[De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre]
Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre ;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
Et cela plutôt que plus tard ;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la faculté,
Diversité de mets peut nuire à la santé.
Le trop d'affaires nous accable ;
Ayons quelque objet en commun ;
Pour tous les deux c'est assez d'un.
J'y consens, dit Joconde, & je sais une dame

Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
D'un des premiers de la cité.
Rien moins, reprit le roi; laissons la qualité:
Sous les cotillons des grisettes
Peut loger autant de beauté,
Que sous les jupes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon:
Être en continuel soupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, brusque, ou volage;
Chez les dames de haut parage,
Ces choses sont à craindre, & bien d'autres encor.
Une grisette est un trésor;
Car, sans se donner de la peine,
Et sans qu'aux bals on la promene,
On en vient aisément à bout;
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une qui soit fidelle,
Choisissons-la toute nouvelle,
Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle qu'il n'est rien
De plus puceau que cette belle;
Sa poupée en sait autant qu'elle.
J'y songeois, dit le roi, parlons-lui dès ce soir;
Il ne s'agit que de savoir
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos vœux,

La premiere leçon du plaisir amoureux.
Je sais que cet honneur est pure fantaisie;
Toutefois, étant roi, l'on me le doit céder:
Du reste il est aisé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au sort, c'est la justice;
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'évêque, hélas! ils se battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient.
Quoiqu'il en soit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le soir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir;
Louèrent sa beauté, tâcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ses yeux.
A cet objet si précieux
Son cœur fit peu de résistance:
Le marché se conclut; & dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, & sur-tout du Romain;
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse;

Car il n'eſt ſi ſotte, après tout ;
Qui ne puiſſe venir à bout
De tromper à ce jeu le plus ſage du monde :
Salomon, qui grand clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne ſouvint pas au bon homme Joconde.
Il ſe tint content pour le coup,
Crut qu'Aſtolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, & maître pucelage
Joua des mieux ſon perſonnage ;
Un jeune gars pourtant en avoit eſſayé.
Le temps, à cela près, fut très-bien employé ;
Et ſi bien que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit ſuivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidiſſement qu'il remarquoit en elle ;
Il ſe douta du fait, la guetta, la ſurprit,
Et lui fit fort groſſe querelle.
Afin de l'appaiſer, la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que ſans aucune faute,
Leurs hôtes délogés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai ſouci, dit-il, ni d'hôteſſe ni d'hôte :
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout ?
Dit la fille, fort affligée ;
De les aller trouver je me ſuis engagée :
Si j'y manque, adieu l'anneau

Que j'ai gagné bien & beau.
Faisons que l'anneau vous demeure ;
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux ?
Oui, reprit-elle, mais entr'eux
Il faut que, toute nuit, je demeure couchée,
Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend, sans mot dire, & s'endort bien souvent,
Tant que le siege soit vacant :
C'est là leur mot. Le gars dit à l'instant :
Je vous irai trouver pendant leur premier somme.
Elle reprit : Ah ! gardez-vous en bien,
Vous seriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laissa :
Le galant vint, & s'approcha
Des pieds du lit, puis fit en sorte
Q'entre les draps il se glissa :
Et Dieu sait comme il se plaça ;
Et comme enfin tout se passa :
Et de ceci, ni de cela
Ne se douta le moins du monde
Ni le roi Lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla ;
Bien étonné de telle aubade.
Le roi Lombard dit, à part soi,
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop, & sur ma foi,

C'est

C'est bien fait s'il devient malade.
Autant en dit, de sa part, le Romain;
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain,
Enfin pour toute la semaine.
Puis les voyant tous deux rendormis, à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin,
Et fut suivi de la donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillés, le roi dit au Romain:
Frere, dormez jusqu'à demain,
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à présent besoin que de repos.
Comment? dit le Romain; mais, vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi! dit le roi, j'ai toujours attendu;
Et puis voyant que c'étoit temps perdu,
Que, sans pitié ni conscience,
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience,
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour endormi.
Que s'il vous eût plu, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste.
C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous; qu'y feroit-on?
Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, & changeons de matiere:

Je ſuis votre vaſſal, vous l'avez bien fait voir.
C'eſt aſſez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette toute entiere.
Diſpoſez-en ainſi qu'il vous plaira ;
Nous verrons ſi ce feu toujours vous durera.
Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, trêve de raillerie ;
Donnez-moi mon congé, puiſqu'il vous plaît ainſi.
Aſtolphe ſe piqua de cette repartie ;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent : Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, & ſe mit à genoux,
Leur confeſſa tout le myſtere.
Loin de lui faire pire chere,
Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par là que nos aventuriers
Mirent fin à leurs aventures
Se voyant chargés de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures.
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adreſſe & quelques feintes larmes ;



Et que loin des dangers & du bruit des alarmes,
L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre étant plus que plein,
Le roi Lombard dit au Romain:
Retournons au logis par le plus court chemin:
Si nos femmes sont infidelles,
Consolons-nous; bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour:
Un temps viendra, que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes:
A présent on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs, tout l'univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames
Font tout ce qui leur plaît : savons-nous si ces gens
[Comme ils sont traîtres & méchants,
Et toujours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre;]
N'ont point ensorcelé mon épouse & la vôtre,
Et si, par quelque étrange cas,
Nous n'avons point cru voir chose qui n'étoit pas?
Ainsi que bons bourgeois, achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, & demeurons-en là.
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux aventuriers, au logis retournés,
Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondés;

Mais seulement par bienséance ;
L'un & l'autre se vit de baisers régalé ;
On se récompensa des pertes de l'absence :
Il fut dansé, sauté, ballé ;
Et du nain nullement parlé,
Ni du valet, comme je pense.
Chaque époux, s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La reine à son devoir ne manqua d'un seul point :
Autant en fit la femme de Joconde :
Autant en font d'autres qu'on ne sait point.





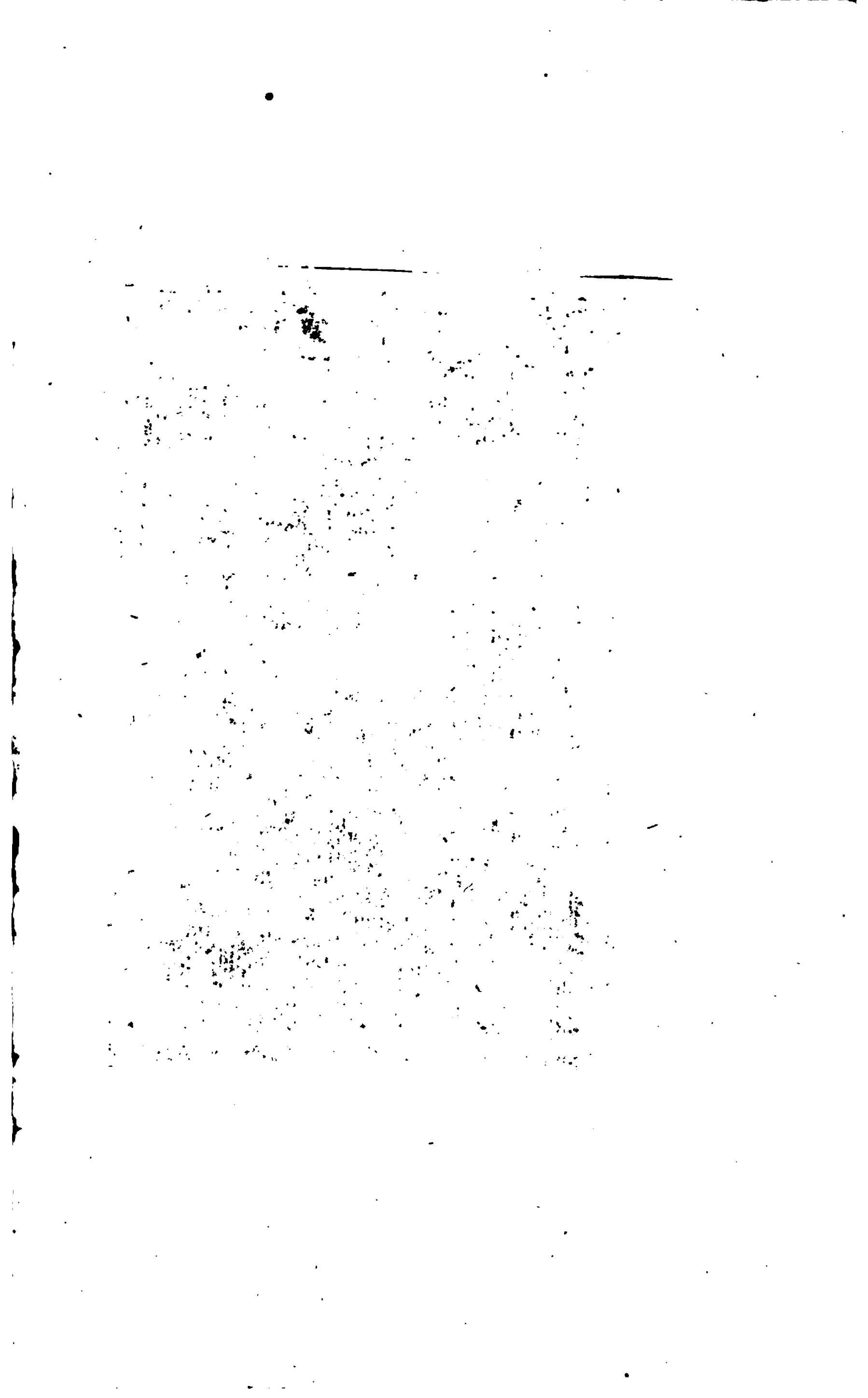
LE COCU BATTU ET CONTENT.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

N'a pas long-temps, de Rome revenoit
Certain cadet qui n'y profita guere;
Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hasard le galant rencontroit
Bon vin, bon gîte, & belle chambriere.
Avint qu'un jour, en un bourg arrêté,
Il vit passer une dame jolie,
Leste, pimpante, & d'un page suivie;
Et la voyant, il en fut enchanté,
La convoita, comme bien savoit faire,
Prou de pardons il avoit rapporté,
De vertu peu; chose assez ordinaire.
La dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante & belle,
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un ami digne d'elle;
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ne point ne duroit.
Et s'informant comment on l'appelloit,
C'est, lui dit-on, la dame du village;
Messire Bon l'a prise en mariage,

Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.
Mais comme il eſt des premiers du pays,
Son bien ſupplée au défaut de ſon âge.

Notre cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut eſpérance certaine.
Voici comment le pélerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ſes valets, puis s'en fut au château ;
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau,
Qui cherchoit maître, & qui ſavoit tout faire.
Meſſire Bon, fort content de l'affaire,
Pour fauconnier le loua bien & beau ;
Non toutefois ſans l'avis de ſa femme.
Le fauconnier plut très-fort à la dame,
Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guere ne mit à déclarer ſa flamme.
Ce fut beaucoup, car le vieillard étoit
Fou de ſa femme, & fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chaſſe.
Son fauconnier, qui pour lors le ſuivoit,
Eût demeuré volontiers en ſa place.
La jeune dame en étoit bien d'accord :
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'oſera ſoutenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inſpira la ruſe que voici.
La dame dit un ſoir à ſon mari ;



Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.



Qui croyez-vous le plus rempli de zele
De tous vos gens ? Ce propos entendu,
Messire Bon lui dit : J'ai toujours cru
Le fauconnier garçon sage & fidelle,
Et c'est à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette belle ;
C'est un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus si surprise,
Que je pensai tomber tout de mon haut ;
Car qui croiroit une telle entreprise ?
Dedans l'esprit il me vint aussi-tôt
De l'étrangler, de lui manger la vue :
Il tint à peu ; je n'en fus retenue,
Que pour n'oser un tel cas publier :
Même, à dessein qu'il ne le pût nier,
Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;
Et cette nuit, sous un certain poirier,
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,
Plus par amour que doutant de ma foi ;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit, pendant son premier somme.
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
Messire Bon se mit fort en colere.
Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ;
Dans le jardin, attrapez-le vous-même ;

Vous le pourrez trouver fort aisément,
Le poirier est à main gauche en entrant;
Mais il vous faut user de stratageme:
Prenez ma jupe, & contrefaites-vous;
Vous entendrez son insolence extrême;
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups
Que le galant demeure sur la place.
Je suis d'avis que le friponneau fasse
Tel compliment à des femmes d'honneur.
L'époux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard; bon homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le galant,
Messire Bon se couvrit d'une jupe,
S'encorneta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne:
Garde n'avoit; car tandis qu'il frissonne,
Claque des dents & meurt quasi de froid,
Le pélerin, qui le tout observoit,
Va voir la dame, avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croi
Lors que, Amour seul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, & qui n'est point à soi.
Quand le galant, un assez bon espace,
Avec la dame eut été dans ce lieu,
Force-lui fut d'abandonner la place:
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence,

Messire Bon, rempli d'impatience,
A tous moments sa paresse maudit.
Le pélerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire appercevoir la dame,
Et lui cria : Quoi donc, méchante femme,
A ton mari tu brassois un tel tour!
Est-ce le fruit de son parfait amour?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte;
Et de venir ne tenois quasi compte,
Ne te croyant le cœur si perverti,
Que de vouloir tromper un tel mari:
Or bien, je vois qu'il te faut un ami;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure;
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi;
Et ne t'attends de m'induire à luxure:
Grand pécheur suis; mais j'ai là, Dieu-merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A Monseigneur ferois-je un tel outrage?
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiera,
Et Monseigneur puis après le saura.
Pendant ces mots l'époux pleuroit de joie,
Et, tout ravi, disoit entre ses dents:
Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme & valets si chastes, si prudents.
Ce ne fut tout, car à grands coups de gaule
Le pélerin vous lui froisse une épaule,
De horions laidement l'accoûtra,
Jusqu'au logis ainsi le convoya.

Meſſire Bon eût voulu que le zele
De ſon valet n'eût été juſques-là;
Mais le voyant ſi ſage & ſi fidelle,
Le bon-hommeau des coups ſe conſola.
Dedans le lit ſa femme il retrouva,
Lui conta tout, en lui diſant : M'amie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet : c'eſt, ſans doute, un tréſor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme;
A l'avenir, traitez-le ainſi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la dame;
Et de ceci je vous donne ma foi.





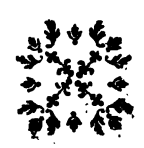


LE MARI CONFESSEUR.

Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.

Messire Artus, sous le grand roi François,
Alla servir aux guerres d'Italie,
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand' cérémonie.
Son général lui chaussa l'éperon,
Dont il croyoit que le plus haut baron
Ne lui dût plus contester le passage.
Si s'en revient tout fier en son village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire;
Et, ruminant sur ce qu'il devoit faire:
Depuis que j'ai mon village quitté,
Si j'étois crû, dit-il, en dignité
De cocuage & de chevalerie:
C'est moitié trop: sachons la vérité.
Pour ce, s'avise, un jour de confrérie,
De se vêtir en prêtre, & confesser.

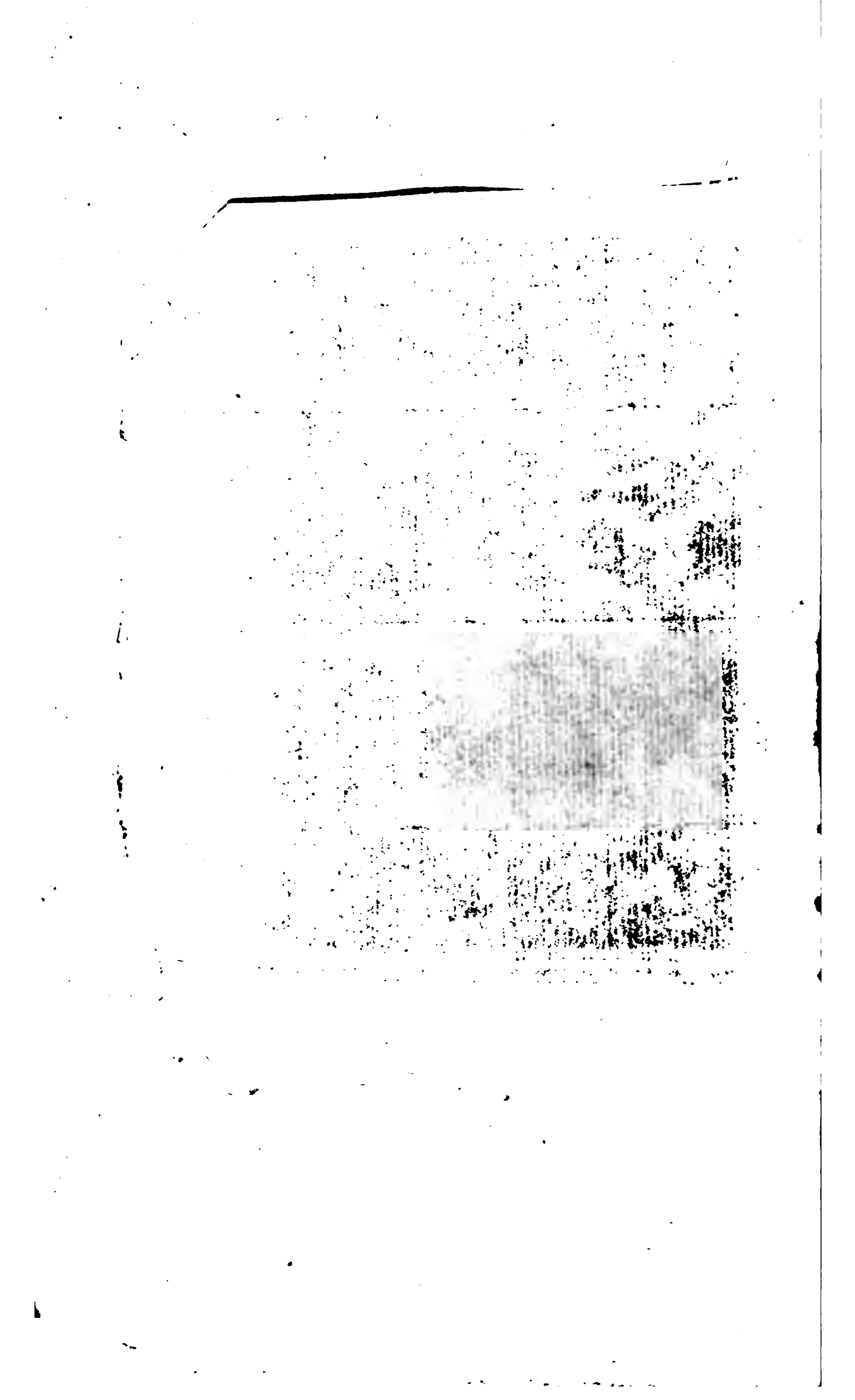
Sa femme vint à ses pieds se placer.
De prime-abord sont par la bonne dame
Expédiés tous les péchés menus;
Puis à, leur tour, les grands étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de gamme.
Pere, dit-elle, en mon lit sont reçus
Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.
Si le mari ne se fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus:
Courte n'étoit, pour sûr, la kyrielle.
Son mari donc l'interrompt là-dessus,
Dont bien lui prit. Ah, dit-il, infidelle!
Un prêtre même! A qui crois-tu parler?
A mon mari, dit la fausse femelle,
Qui d'un tel pas se sût bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler;
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'est un grand cas qu'étant homme si sage,
Vous n'ayiez su l'énigme débrouiller.
On vous a fait, dites-vous, chevalier:
Auparavant vous étiez gentilhomme:
Vous êtes prêtre avecque ces habits.
Béni soit Dieu, dit alors le bon-homme,
Je suis un sot de l'avoir si mal pris.







Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez sortir



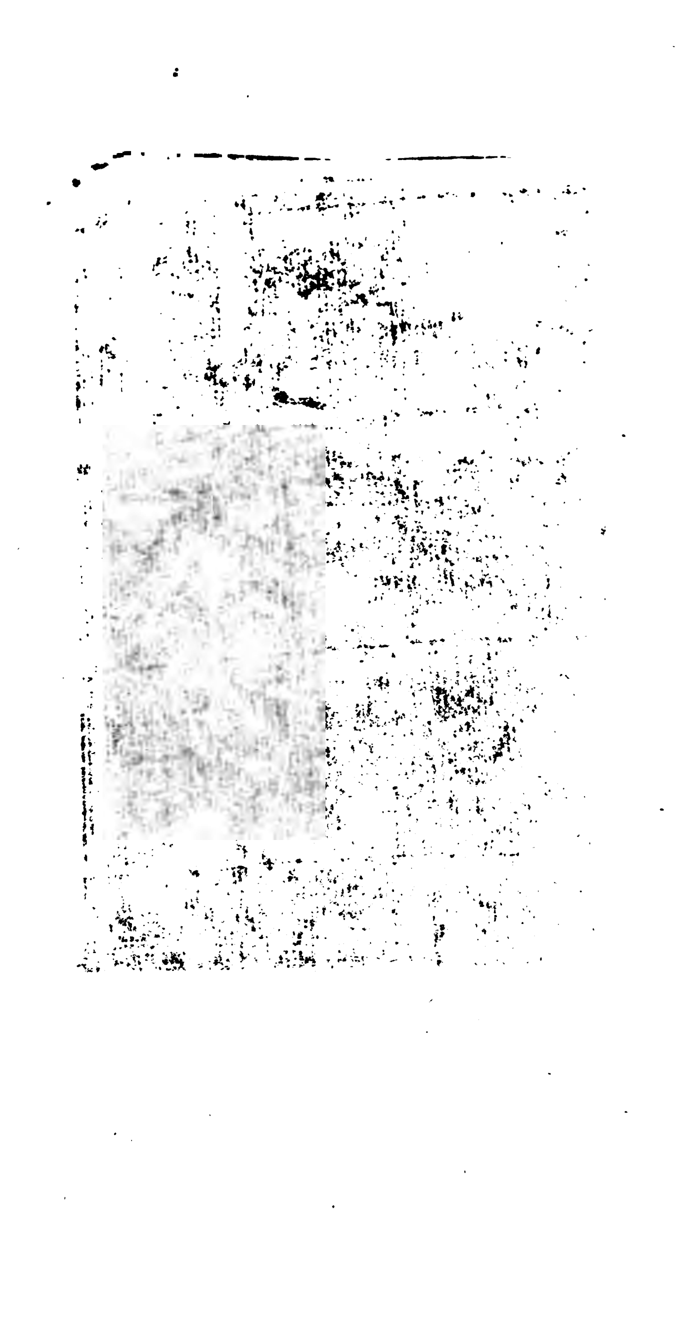


LE SAVETIER.

Un ſavetier, que nous nommerons Blaiſe,
Prit belle femme, & fut très-aviſé.
Les bonnes gens, qui n'étoient à leur aiſe,
S'en vont prier un marchand peu ruſé,
Qu'il leur prêtât deſſous bonne promeſſe,
Mi-muid de grain; ce que le marchand fait.
Le terme échu, ce créancier les preſſe;
Dieu ſait pourquoi: le galant, en effet,
Crut que, par là, baiſeroit la commere.
Vous avez trop de quoi me ſatisfaire,
Ce lui dit-il, & ſans débourſer rien:
Accordez-moi ce que vous ſavez bien.
Je ſongerai, répond-elle, à la choſe;
Puis vient trouver Blaiſe tout auſſi-tôt,
L'avertiſſant de ce qu'on lui propoſe.
Blaiſe lui dit: Parbieu, femme, il nous faut
Sans coup férir, rattraper notre ſomme:
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, & que je n'y ſuis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule.
De la donner je ne crois qu'il recule:
Puis touſſerez, afin de m'avertir;
Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez ſortir

Incontinent, de crainte de fortune.
Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta ;
Dont le mari puis après se vanta,
Si que chacun glosoit sur ce mystere.
Mieux eût valu tousser après l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros bourgeois ;
Vous eussiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, or-çà, belle, entre nous ?
Elle répond : Ah, Monsieur ! croyez-vous
Que nous ayions tant d'esprit que vos dames ?
Notez qu'illec, avec deux autres femmes,
Du gros bourgeois l'épouse étoit aussi.
Je pense bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas Madame en use ainsi :
Mais, quoi ? chacun n'est pas si sage qu'elle.







LE PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR.

Un payſan ſon ſeigneur offenſa.
L'hiſtoire dit que c'étoit bagatelle;
Et toutefois ce ſeigneur le tança
Fort rudement; ce n'eſt choſe nouvelle:
Coquin, dit-il, tu mérites la hard;
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard;
C'eſt une fin à tes pareils commune.
Mais je ſuis bon; & de trois peines l'une
Tu peux choiſir: ou de manger trente aulx,
J'entends ſans boire & ſans prendre repos;
Ou de ſouffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués ſur tes larges épaules;
Ou de payer ſur le champ cent écus.
Le payſan, conſultant là-deſſus:
Trente aulx ſans boire! Ah, dit-il, en ſoi-même:
Je n'appris onc à les manger ainſi.
Je ne le puis ſans un péril extrême.
Les cent écus c'eſt le pire de tous.
Incertain donc il ſe mit à genoux,
Et s'écria: Pour Dieu, miſéricorde:
Son ſeigneur dit: Qu'on apporte une corde.
Quoi, le galant m'oſe répondre encor?
Le payſan, de peur qu'on ne le pende,

Fait choix de l'ail; & le seigneur commande
Que l'on en cueille, & sur-tout du plus fort,
Un après un, lui-même, il fait le compte:
Puis quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat;
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange & rechigne, ainsi que fait un chat
Dont les morceaux sont frottés de moutarde.
Il n'oseroit de la langue y toucher.
Son seigneur rit, & sur-tout il prend garde
Que le galant n'avale sans mâcher.
Le premier passe, aussi fait le deuxieme;
Au tiers, il dit: Que le diable y ait part.
Bref, il en fut à grand' peine au douzieme
Que, s'écriant: Haro, la gorge m'ard;
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire;
Son seigneur dit: Ah, ah, sire Grégoire,
Vous avez soif? Je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas;
Or buvez donc, & buvez à votre aise:
Bon prou vous fasse: holà, du vin, holà.
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir, après cela,
Des cent écus ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés,
Que les aulx soient sur les coups précomptés:
Car pour l'argent, par trop grosse est la somme:

Ou

Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme?
Hé bien, souffrez les trente horions,
Dit le seigneur; mais laissons les oignons.
Pour prendre cœur, le vassal en sa panse
Loge un long trait, se munit le dedans;
Puis souffre un coup avec grande constance.
Au deux, il dit: Donnez-moi patience,
Mon doux Jesus, en tous ces accidents.
Le tiers est rude, il en grince les dents,
Se courbe tout, & saute de sa place;
Au quart, il fait une horrible grimace;
Au cinq, un cri: mais il n'est pas au bout;
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc si cruelle aventure.
Deux forts gaillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids & par mesure,
En observant la cadence & le ton:
Le malheureux n'a rien qu'une chanson:
Grace, dit-il; mais, las! point de nouvelle;
Car le seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, & tient sa gravité,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable, enfin, craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie:
Pour Dieu, cessez; hélas! je n'en puis plus.
Son seigneur dit: Payez donc cent écus,
Net & comptant: Je sais qu'à la desserre
Vous êtes dur; j'en suis fâché pour vous.
Si tout n'est prêt, votre compere Pierre

Vous en peut bien affifter, entre nous.
Mais pour fi peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux, n'ofant prefque répondre,
Court au magot, & dit : C'eft tout mon fait.
On examine, on prend un trebuchet.
L'eau cependant lui coule de la face :
Il n'a point fait encor telle grimace ;
Mais que lui fert ? Il convient tout payer,
C'eft grand' pitié quand on fâche fon maître.
Ce payfan eut beau s'humilier,
Et pour un fait, affez léger peut-être,
Il fe fentit enflammer le gofier,
Vuider la bourfe, émoucher les épaules,
Sans qu'il lui fût deffus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait feulement grace d'un carolus.



LE MULETIER.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

Un roi Lombard (les rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire)
Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
Maître Bocace, auteur de cette histoire,
Portoit le nom d'Agiluf en son temps.
Il épousa Teudelingue la belle,
Veuve du roi dernier, mort sans enfants,
Lequel laissa l'état sous la tutelle
De celui-ci, prince sage & prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue; & la couche royale
De part & d'autre étoit assurément
Aussi complette, autant bien assortie
Qu'elle fût onc: quand Messer Cupidon
En badinant, fit cheoir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,
Une étincelle, & sans se soucier
En quel endroit; dont avecque furie
Le feu se prit au cœur d'un muletier.
Ce muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout son origine,
Bien fait & beau, même ayant du bon sens:
Bien le montra; car, s'étant de la reine
Amouraché, quand il eut, quelque temps,

Fait ſes efforts, & mis toute ſa peine
Pour ſe guérir, ſans pouvoir rien gagner,
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne ſais meilleur pour enſeigner
Que Cupidon : l'ame la moins ſubtile,
Sous ſa férule, apprend plus en un jour,
Qu'un maître-ès-arts en dix ans aux écoles.
Aux plus groſſiers, par un chemin bien court,
Il ſait montrer les tours & les paroles.
Le préſent conte en eſt un bon témoin.
Notre amoureux ne ſongeoit près, ni loin,
Dedans l'abord, à jouir de ſa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit,
N'étoit pas sûr. Si ſe mit dans l'eſprit,
Mourût, ou non, d'en paſſer ſon envie,
Puiſqu'auſſi bien plus vivre ne pouvoit :
Et mort pour mort toujours mieux lui valoit,
Auparavant que ſortir de la vie,
Éprouver tout, & tenter le haſard.
L'uſage étoit chez le peuple Lombard,
Que quand le roi, qui faiſoit lit à part,
Comme tous font, vouloit avec ſa femme
Aller coucher, ſeul il ſe préſentoit,
Preſqu'en chemiſe, & ſur ſon dos n'avoit
Qu'une ſimarre : à la porte il frappoit
Tout doucement ; auſſi-tôt une dame
Ouvroit ſans bruit, & le roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit ;
Clarté n'ayant grand' lueur, ni grand' flamme.



D'abord la dame éteignoit, en sortant,
Cette clarté : c'étoit le plus souvent
Une lanterne, ou de simples bougies :
Chaque royaume a ses cérémonies.
Le muletier remarqua celle-ci,
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi;
Se présenta comme c'étoit l'usage,
S'étant caché quelque peu le visage.
La dame ouvrit, dormant plus d'à-demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fors que le roi ne vînt pareillement.
Mais, ce jour-là, s'étant heureusement
Mis à chasser, force étoit que nature,
Pendant la nuit, cherchât quelque repos.
Le muletier, frais, gaillard, & dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son empire,
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre amoureux fournit plus d'une traite;
Un muletier à ce jeu vaut trois rois :
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensement; & crut que la colere
Rendoit le prince, outre son ordinaire,
Plein de transport, & qu'il n'y songeoit pas.
En ses présents le ciel est toujours juste :

Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talents. Un empereur auguste
A les vertus propres pour commander :
Un avocat ſait les points décider :
Au jeu d'amour le muletier fait rage :
Chacun ſon fait ; nul n'a tout en partage.

Notre galant s'étant diligenté,
Se retira, ſans bruit & ſans clarté,
Devant l'Aurore. Il en ſortoit à peine,
Lors qu'Agiluf alla trouver la reine :
Voulut s'ébattre, & l'étonna bien fort.
Certes, Monſieur, je ſais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zele ;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de ſortir : même, outre l'ordinaire,
En avez pris, & beaucoup plus qu'aſſez.
Pour Dieu, Monſieur, je vous prie, aviſez
Que ne ſoit trop : votre ſanté m'eſt chere.
Le roi fut ſage, & ſe douta du tour ;
Ne ſonna mot, deſcendit dans la cour,
Puis de la cour entra dans l'écurie ;
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le galant qui trembloit pour ſa vie.
Le roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du pouls.

Pas ne faillit dedans ſa conjecture:
Et le ſecond, qu'il tâta d'aventure,
Étoit ſon homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou ſoit pour l'action,
Le cœur battoit, & le pouls tout enſemble:
Ne ſachant pas où devoit aboutir
Tout ce myſtere, il feignoit de dormir.
Mais quel ſommeil! Le roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciſeaux,
Dont on coupoit le crin à ſes chevaux.
Faiſons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du monarque
Il ſe ſent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du ſire;
Et cela fait, le prince ſe retire.
Il oublia de ſerrer le toupet;
Dont le galant s'aviſa d'un ſecret
Qui d'Agiluf gâta le ſtratageme.
Le muletier alla, ſur l'heure même,
En pareil lieu, tondre ſes compagnons.
Le jour venu, le roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors, le prince, en ſon ame:
Qu'eſt ceci donc! Qui croiroit que ma femme
Auroit été ſi vaillante au déduit?
Quoi! Teudelingue a-t-elle, cette nuit,
Fourni d'ébats à plus de quinze ou ſeize?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait ſi ſe taiſe:
Au demeurant, qu'il n'y retourne plus.



LA SERVANTE JUSTIFIÉE,

NOUVELLE TIRÉE DES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE.

Bocace n'eſt le ſeul qui me fournit :
Je vas par fois en une autre boutique.
Il eſt bien vrai que ce divin eſprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puiſe encore en un vieux magaſin ;
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles nouvelles
Sont, juſqu'à cent, bien déduites & belles,
Pour la plupart, & de très-bonne main.
Pour cette fois, la reine de Navarre
D'un *C'étoit moi*, naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces vers le lecteur.
Voici le fait, quiconque en ſoit l'auteur :
J'y mets du mien, ſelon les occurrences ;
C'eſt ma coutume ; & ſans telles licences,
Je quitterois la charge de conteur.

Un homme donc avoit belle ſervante :
Il la rendit au jeu d'amour ſavante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de ſuc, & donnant appétit ;
Ce qu'on appelle, en François, bonne robe.



Par un beau jour cet homme se dérobe
D'avec sa femme; & d'un très-grand matin
S'en va trouver sa servante au jardin;
Elle faisoit un bouquet pour Madame:
C'étoit sa fête. Ayant donc de sa femme
Vu le bouquet, il commence à louer
L'assortiment, tâche à s'insinuer:
S'insinuer, en fait de chambriere,
C'est proprement couler sa main au sein.
Ce qui fut fait. La servante soudain
Se défendit; mais, de quelle maniere?
Sans rien gâter: c'étoit une façon
Sur le marché: bien savoit sa leçon.
La belle prend les fleurs, qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison,
Tant & si bien, qu'ils en vinrent aux prises:
En cet étrif, la servante tomba.
Lui d'en tirer aussi-tôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là:
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine apperçut le mystere.
L'époux la vit, je ne sais pas comment:
Nous voilà pris, dit-il à sa servante;
Notre voisine est languarde & méchante;
Mais ne soyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment,
Puis fait si bien que s'étant éveillée,

Elle se leve ; & sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rollet :
Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là fut par lui procédé de nouveau.
Même débat, même jeu se commence.
Fleurs de voler ; tetons d'entrer en danse.
Elle y prit goût ; le jeu lui sembla beau ;
Somme que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre dame alla, l'après dinée,
Voir sa voisine, à qui ce secret là
Chargeoit le cœur : elle se soulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma commere,
Dit cette femme avec un front févere,
Laisser passer, sans vous en avertir,
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor long-temps d'une fille perdue ?
A coups de pied, si j'étois que de vous,
Je l'enverrois, ainsi qu'elle est venue.
Comment ! Elle est aussi brave que nous !
Or bien ; je sais celui de qui procede
Cette piaffe ; apportez-y remede
Tout au plutôt : car je vous avertis
Que, ce matin, étant à la fenêtre,
Ne sais pourquoi, j'ai vu, de mon logis,
Dans son jardin, votre mari paroître,
Puis la galante ; & tous deux se sont mis
A se jetter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos l'autre l'arrêta coi :
Je vous entends, dit-elle, c'étoit moi.

LA VOISINE.

Voire! Écoutez le reste de la fête:
Vous ne savez où je veux en venir.
Les bonnes gens se sont pris à cueillir
Certaines fleurs que baisers on appelle.

LA FEMME.

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celui des tetons
Ils sont passés: après quelques façons,
A pleine main on les a laissé prendre.

LA FEMME.

Et pourquoi non? C'étoit moi. Votre époux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous?

LA VOISINE.

Cette personne, enfin, sur l'herbe tendre
Est trébuchée; &, comme je le croi,
Sans se blesser. Vous riez?

LA FEMME.

C'étoit moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'étoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en courroux,
Qui le portoit, de la fille ou de vous?
C'eſt là le point; car Monſieur votre époux
Juſques au bout a pouſſé l'aventure.

LA FEMME.

Qui? C'étoit moi: votre tête eſt bien dure.

LA VOISINE.

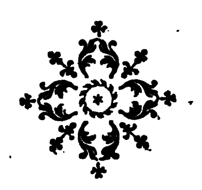
Ah! c'eſt aſſez. Je ne m'informe plus:
J'ai pourtant l'œil aſſez bon, ce me ſemble.
J'aurois juré que je les avois vus
En ce lieu là ſe divertir enſemble;
Mais excuſez, & ne la chaſſez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chaſſer? J'en ſuis très-bien ſervie.

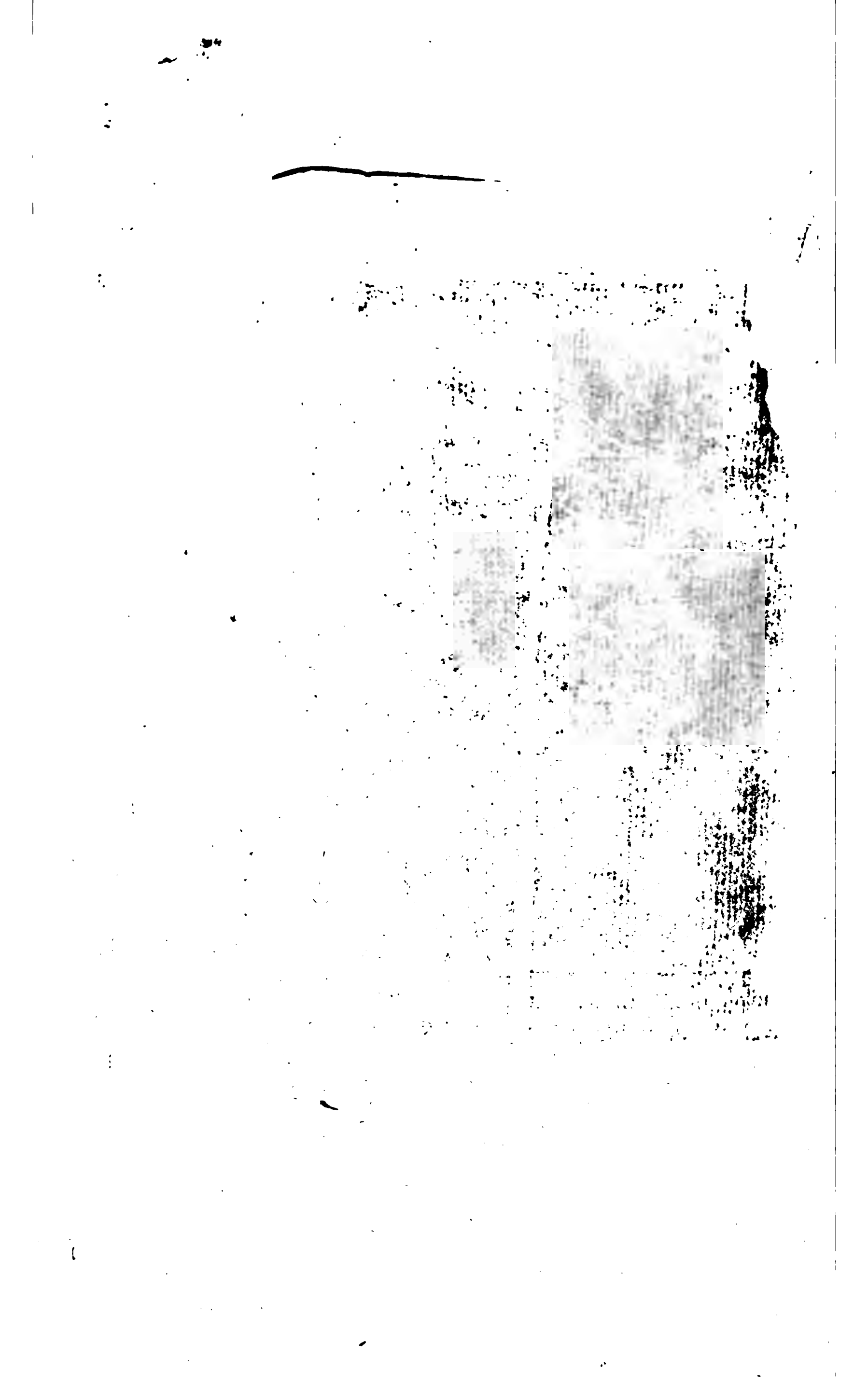
LA VOISINE.

Tant pis pour vous: c'eſt juſtement le cas.
Vous en tenez, ma commere, ma mie.





[illegible]





LA GAGEURE DES TROIS COMMERES,

Ou sont deux Nouvelles tirées de Bocace.

Après bon vin, trois commeres, un jour,
S'entretenoient de leurs tours & proüesses:
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtresses;
L'une disoit: J'ai le roi des maris:
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par-tout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin,
Pour lui prouver que trois & deux font quatre.
Par mon serment, dit une autre aussi-tôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étreine;
Car, quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va tout ainsi qu'on le mene:
Le mien n'est tel; j'en rends graces à Dieu.
Bien sauroit prendre & le temps & le lieu,
Qui tromperoit, à son aise, un tel homme.
Pour tout cela, ne croyez que je chomme.
Le passe-temps en est d'autant plus doux:
Plus grand en est l'amour des deux parties;
Et ne voudrois contre aucune de vous,

Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat, la troisieme commere
Les mit d'accord; car elle fut d'avis
Qu'Amour se plaît avec les bons maris
Et veut aussi quelque peine légere.

Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laissons à part les disputes frivoles;
Sur nouveaux frais attrappons nos époux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons : c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai. Puis, pour le jugement,
On en croira la commere Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on s'accorda.
Voici comment chacune y procéda.
Celle des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, & sans poil au menton;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte;
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, sinon par échappées;
Toujours falloit forger de nouveaux tours,

Toujours chercher des maisons empruntées.
Pour plus à l'aise ensemble se jouer,
La bonne dame habille en chambriere
Le jouvenceau, qui vient pour se louer,
D'un air modeste, & baissant la paupiere.
Du coin de l'œil l'époux la regardoit
Et dans son cœur déjà se proposoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.
On la retient, avec peine pourtant:
Belle servante, & mari verd-galant,
C'étoit matiere à feindre du scrupule.
Les premiers jours le mari dissimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas semblant
De regarder sa servante nouvelle.
Mais tôt après il tourna tant la belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit, à la fin, de se rendre;
Et, de jeu fait, à dessein de le prendre,
Un certain soir la galante lui dit:
Madame est mal, & seule elle veut être
Pour cette nuit: incontinent le maître
Et la servante ayant fait leur marché,
S'en vont au lit, & le drôle couché,
Elle en cornette, & dégraffant sa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché?
Ce fut l'époux, cette fois pris pour dupe.
Oh! oh! lui dit la commere en riant,

Votre ordinaire eſt donc trop peu friand,
A votre goût? &, par ſaint Jean, beau Sire,
Un peu plutôt, vous me le deviez dire:
J'aurois, chez moi, toujours eu des tendrons.
De celle-ci, pour certaines raiſons,
Vous faut paſſer; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle, au deſſein ſi gaillard,
Merci de moi, chambriere d'un liard;
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi?
J'en ſuis d'avis, non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puiſſe en trouver qui le vaille:
Graces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encore à quelqu'un dans la vue:
Je ne ſuis pas à jeter dans la rue.
Laiſſons ce point; je ſais un bon moyen;
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu! diroit-on qu'elle y touche?
Vîte, marchons, que du lit où je couche,
Sans marchander, on prenne le chemin.
Vous chercherez vos beſognes demain.
Si ce n'étoit le ſcandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je ſuis bonne, & ne veux point d'éclat:
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir, & vous jure ma foi,
Que nuit & jour vous ſerez près de moi.
Qu'ai-je beſoin de me mettre en alarmes,
Puiſque je puis empêcher tous vos tours?



La chambriere, écoutant ce discours,
Fait la honteuse, & jette une ou deux larmes,
Prend son paquet & sort sans consulter ;
Ne se le fait pas deux fois répéter,
S'en va jouer un autre personnage,
Fait au logis deux métiers tour-à-tour ;
Galant, la nuit ; chambriere, le jour ;
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux,
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul, notre couple amoureux
D'un temps si doux, à son aise, profite :
Rien ne s'en perd, & des moindres moments
Bons ménagers furent nos deux amants,
Sachant très-bien que l'on n'y revient gueres.
Voilà le tour de l'une des Commeres.

L'AUTRE, de qui le mari croyoit tout,
Avecque lui, sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise :
Leur grand valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur, & de mise,
Et qui faisoit les servantes trotter.
La dame dit : Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là : Guillot, monte & secoue
Notre poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec sa femme ; aussi-tôt le valet

Frottant ses yeux, comme étonné du fait :
Vraiment, Monsieur, commence-t-il à dire ;
Si vous vouliez Madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire ;
Et, moi présent, du moins vous en passer.
Ceci me cause une surprise extrême :
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
Si d'un valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point ? Attendez à tantôt ;
Ces privautés en seront plus friandes :
Tout aussi-bien, pour le temps qu'il vous faut ;
Les nuits d'été sont encore assez grandes.
Pourquoi ce lieu ? Vous avez, pour cela,
Tant de bons lits, tant de chambres si belles.
La dame dit : Que conte celui-là ?
Je crois qu'il rêve : Où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ces ébats ?
Descends, descends, mon ami, tu verras.
Guillot descend. Hé bien, lui dit son maître,
Nous jouons-nous ?

GUILLOT.

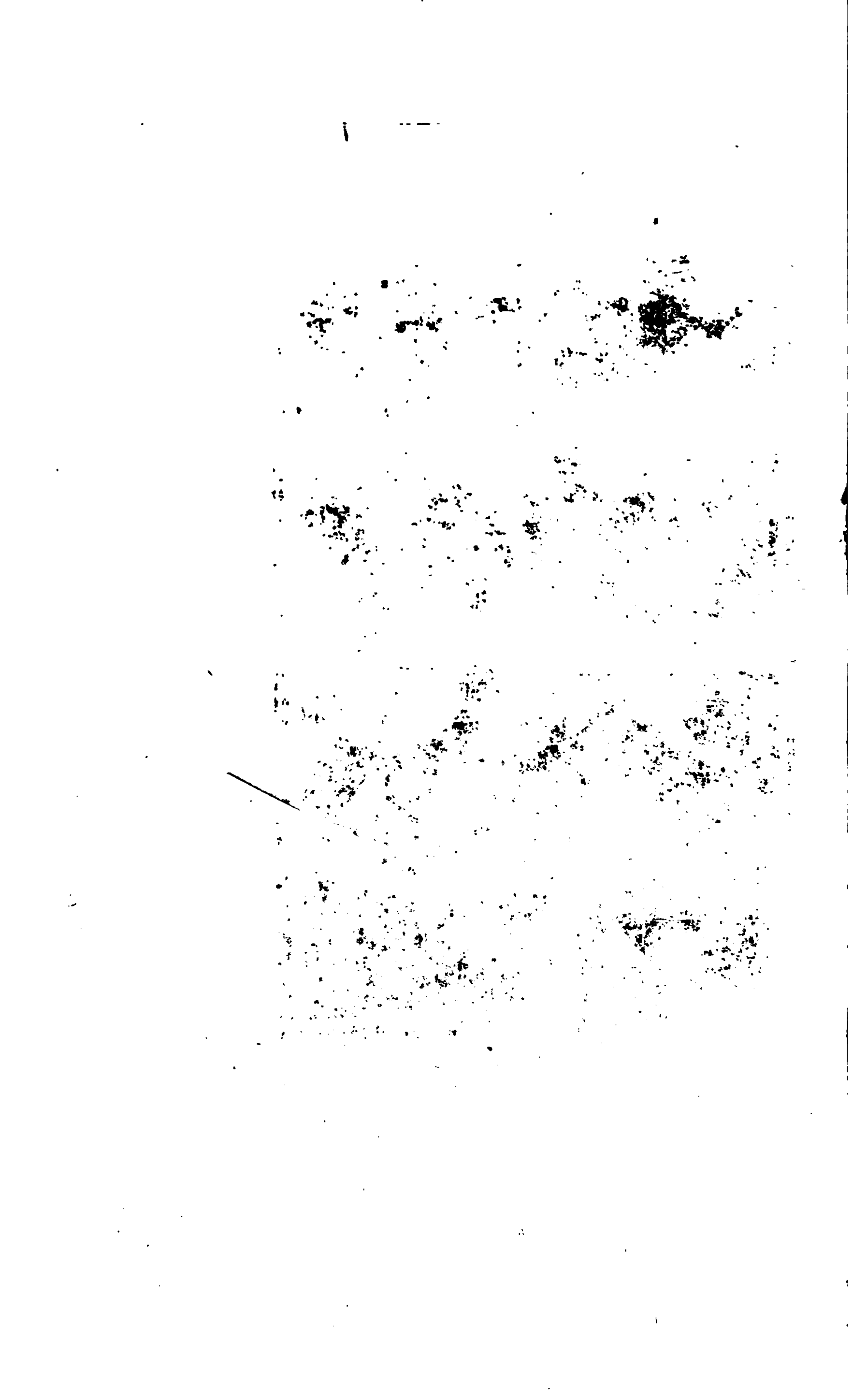
Non pas pour le présent.

LE MARI.

Pour le présent !

GUILLOT.

Oui, Monsieur, je veux être



Ecorché vif, si, tout incontinent,
Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laisser cette sornette,
Je te le dis, car elle sent les coups.

LE MARI.

Non, non, ma mie, il faut qu'avec les foüs,
Tout de ce pas, par mon ordre, on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répete,
Vous & Monsieur, qui, dans ce même endroit,
Jouyiez tous deux au doux jeu d'amourette,
Si ce poirier n'est, peut-être, charmé.

LA FEMME.

Voire, charmé! Tu nous fais un beau conte!

LE MARI.

Je le veüx voir, vraiment; faut que j'y monte:
Vous en saurez bientôt la vérité.
Le maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le valet embrasse la maîtresse.
L'époux, qui voit comme l'on se caresse,

Crie, & descend en grand' hâte aussi-tôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire :
Et, toutefois, il ne put si bien faire,
Que son honneur ne reçut quelque échec.
Comment, dit-il, quoi? même à mon aspect!
Devant mon nez! A mes yeux!.... Sainte Dame!
Que vous faut-il? Qu'avez-vous? dit la femme.

LE MARI.

Oses-tu bien le demander encor?

LA FEMME.

Et pourquoi non?

LE MARI.

Pourquoi? N'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie?

LA FEMME.

Ah! c'en est trop. Parlez mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi, ce coquin ne te caressoit pas?

LA FEMME.

Moi! Vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendroit donc ce cas?
Ai-je perdu la raison ou la vue?

LA FEMME.

Me croyez-vous de ſens ſi dépourvue,
Que devant vous je commiſſe un tel tour?
Ne trouverois-je aſſez d'heures au jour
Pour m'égayer, ſi j'en avois envie?

LE MARI.

Je ne ſais plus ce qu'il faut que je die.
Notre poirier m'abuſe aſſurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'époux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois, le mari voit la danſe
Sans ſe fâcher, & deſcend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres cauſes;
C'eſt ce poirier, il eſt enſorcelé.
Puiſqu'il fait voir de ſi vilaines choſes,
Reprit la femme, il faut qu'il ſoit brûlé.
Cours au logis, dis qu'on le vienne abattre:
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils ſe mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre ſourdement:
Quel ſi grand crime a ce poirier pu faire?
La dame dit: Abattez ſeulement;
Quant au ſurplus, ce n'eſt pas votre affaire.
Par ce moyen, la ſeconde Commere
Vint au-deſſus de ce qu'elle entreprit.
Paſſons au tour que la troiſieme fit.

Les rendez-vous, chez quelque bonne amie,

Ne lui manquoient non plus que l'eau du puits.
Là, tous les jours, étoient nouveaux déduits:
Notre donzelle y tenoit sa partie.
Un sien amant, étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier
S'il n'étoit libre, à la dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle; &, pour si peu de chose,
Vous ne serez nullement éconduit,
Ni de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je saurai me défaire
Pendant ce temps. Aussi-tôt fait que dit.
Bon besoin eut d'être femme d'esprit:
Car, pour époux, elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit, en voyages, grands frais.
Il n'alloit pas quérir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près,
Tout au rebours de la bonne donzelle,
Qui, pour montrer sa ferveur & son zele,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pélerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux style:
Il lui falloit, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès le soir,
Un brin de fil qui tendoit à la porte
De la maison, & puis se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
[On appelloit son mari de la sorte.]

Elle fit tant, qu'Henriet se tournant,
Sentit le fil. Aussi-tôt il soupçonne
Quelque dessein; &, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne:
Se leve enfin, & sort tout doucement;
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui sembloit, suit le fil dans la rue,
Conclut de là que l'on le trahissoit;
Que quelque amant, que la donzelle avoit,
Avec ce fil, par le pied, la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venue;
Que la galante aussi-tôt descendoit,
Tandis que lui, pauvre mari, dormoit.
Car, autrement, pourquoi ce badinage?
Il falloit bien que Messer Cocuage
Le visitât: honneur dont, à son sens,
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser, il s'arme jusqu'aux dents;
Hors la maison fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or, le lecteur saura
Que ce logis avoit, sur le derriere,
De quoi pouvoir introduire l'ami:
Il le fut donc par une chambriere.
Tout domestique, en trompant un mari,
Pense gagner indulgence pleniere.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne dame & le jeune muguet
En font aux mains, & Dieu sait la maniere.

En grand foulas cette nuit fe paffa;
Dans leurs plaifirs rien ne les traverfa :
Tout fut des mieux, graces à la fervante,
Qui fit fi bien devoir de furveillante,
Que le galant tout à temps délogea.
L'époux revint quand le jour approcha,
Reprit fa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après, la Commere ne faut
De mettre un fil : Berlinguier auffi-tôt
L'ayant fenti, rentre en la même peine,
Court à fon pofte, & notre amant au fien.
Renfort de joie; on s'en trouva fi bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la rufe,
Et Berlinguier, prenant la même excufe,
Sortit encore, & fit place à l'amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénouement;
Trois actes eut, fans plus, la comédie.
Sur le minuit l'amant s'étant fauvé,
Le brin de fil auffi-tôt fut tiré
Par un des fiens, fur qui l'époux fe rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet,
Et ne fachant que ce fût un valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis eft un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit, que fait l'époux;



Le compagnon se jette à leurs genoux;
Dit qu'il venoit trouver la chambriere;
Qu'avec ce fil il la tiroit à soi,
Pour faire ouvrir; & que, depuis n'aguere,
Tous deux s'étoient entre-donné la foi.
C'est donc cela, poursuivit la Commere;
En s'adressant à la fille, en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,
Pour attraper, avec ce stratageme,
Votre galant. Or, bien, c'est votre époux.
A la bonne heure : il faut, cette nuit même,
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux,
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un & l'autre amplement;
L'époux, la fille; & le valet, l'amant;
Puis au moûtier le couple s'alla rendre,
Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troisieme tour.
Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte,
Macée ayant pouvoir de décider,
Ne sut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager :
Le procès pend, & pendra de la sorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS,

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

Plus d'une fois, je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage
En est le point le moins considéré.
Lorsque l'on met une fille en ménage,
Les pere & mere ont pour objet le bien;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards appartient:
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux, à leur char attelés,
De même taille, & mêmes chiens couplés;
Ainsi des boeufs, qui, de force pareille,
Sont toujours pris; car ce seroit merveille,
Si, sans cela, la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui, bien souvent, ne se rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.

On sait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, & maint jour fériable,
Et du devoir crut s'échapper par là.



Très-lourdement il erroit en cela.
Cettui Richard étoit juge dans Pise,
Homme ſavant en l'étude des loix,
Riche d'ailleurs, mais dont la barbe griſe
Montroit aſſez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à-peu-près de même âge:
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux ſéante & la plus jeune d'ans,
De la cité fille bien alliée;
Belle ſur-tout : c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui, parmi ſes parents,
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile;
Et l'on diſoit communément de lui:
Que ſes enfants ne manqueroient de peres,
Tel fait métier de conſeiller autrui,
Qui ne voit goutte en ſes propres affaires.
Quincica donc, n'ayant de quoi ſervir
Un tel oiſeau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuſer, & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon ſon compte & ſon calendrier,
Où l'on ſe pût, ſans ſcrupule, appliquer
Au fait d'hymen: choſe aux vieillards commode,
Mais dont le ſexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire, très-peu;
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en férie il mettoit la ſemaine,
Et bien ſouvent faiſoit venir en jeu

Saint qui ne fut jamais dans la légende.
Le vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait:
Pareillement, il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine;
Ce n'est le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excusoit:
Et quand venoit aux fêtes solemnelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-temps devant, toujours il s'abstenoit;
Long-temps après, il en usoit de même;
Aux quatre-temps, autant il en faisoit;
Sans oublier l'avent ni le carême.
Cette saison, pour le vieillard, étoit
Un temps de Dieu, jamais ne s'en lassoit:
De patrons même il avoit une liste.
Point de quartier pour un évangéliste,
Pour un apôtre, ou bien pour un docteur:
Vierge n'étoit, martyr & confesseur,
Qu'il ne chommât: tous les savoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de son scrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillards, & puis la canicule,
De s'excuser n'étant jamais honteux.

La chose ainsi presque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grace spéciale,
Notre docteur régaloit sa moitié
Petitement ; enfin, c'étoit pitié :
A cela près, il traitoit bien sa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la dame ;
Mais tout cela n'est que pour amuser,
Un peu de temps, des esprits de poupée ;
Droit au solide alloit Bartholomée.
Son seul plaisir, dans la belle saison,
C'étoit d'aller à certaine maison
Que son mari possédoit sur la côte :
Ils y couchoient, tous les huit jours, sans faute.
Là, quelquefois, sur la mer ils montoient,
Et le plaisir de la pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade,
Bartholomée & Messer le docteur
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent sur mer. Ils avoient fait gageure,
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans sa pêche, & n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout, qu'un homme ou deux.

Certain corsaire apperçut la chaloupe
De notre épouse, & vint, avec sa troupe,
Fondre dessus ; l'emmena bien & beau ;

Laiffa Richard ; foit que, près du rivage ;
Il n'ofât pas hafarder davantage ;
Soit qu'il craignît, qu'ayant dans fon vaiffeau
Notre vieillard, il ne pût de fa proie
Si bien jouir ; car il aimoit la joie
Plus que l'argent, & toujours avoit fait,
Avec honneur, fon métier de corfaire ;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainfi que font gens de pareille affaire.
Gens de mer font toujours prêts à bien faire :
Ce qu'on appelle, autrement, bons garçons:
On n'en voit point qui les fêtes allégue.
Or, tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monegue.
La belle fit fon devoir de pleurer,
Un demi-jour, tant qu'il fe put étendre :
Et Pagamin de la réconforter ;
Et notre époufe, à la fin, de fe rendre.
Il la gagna : bien favoit fon métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon apôtre ;
Dix mille fois plus corfaire que l'autre,
Vivant de rapt, faifant peu de quartier.
La belle avoit fa rançon toute prête :
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer ;
Car là n'étoit ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier
Rouge par-tout, & fans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait queftion qu'à la table.

Notre légiste eût mis son doigt au feu,
Que son épouse étoit toujours fidelle,
Entiere & chaste; & que, moyennant Dieu;
Pour de l'argent, on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
C'est à grand tort : je veux vous rendre franche,
Et sans rançon, votre chere moitié.
Ne plaise à Dieu, que si belle amitié
Soit, par mon fait, de désastre ainsi pleine.
Celle pour qui vous prenez tant de peine,
Vous reviendra, selon votre desir;
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre;
Car, si j'allois vous en rendre quelqu'autre;
Comme il m'en tombe assez entre les mains;
Ce me seroit une espece de blâme.
Ces jours passés, je pris certaine dame,
Dont les cheveux sont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune & fraîche.
Si cette belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'est autant de conclu:
Reprenez-la; rien ne vous en empêche.
Richard reprit : Vous parlez sagement,
Et me traitez trop généreusement.
De son métier il faut que chacun vive.
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le paierai comptant, sans hésiter;

Le compliment n'eſt ici néceſſaire ;
Voilà ma bourſe ; il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire,
En pareil cas, l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'euſſiez vaincu
D'honnêteté ? Non ſera, ſur mon ame ;
Vous le verrez ; car, quant à cette dame,
Ne doutez point qu'elle ne ſoit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baiſers que de la pauvre femme
Je recevrai, ne craignant qu'un ſeul point,
C'eſt qu'à me voir, de joie elle ne meure.
On fait venir l'épouſe tout à l'heure,
Qui, froidement, & ne s'émouvant point,
Devant ſes yeux voit ſon mari paroître,
Sans témoigner ſeulement le connoître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvrette eſt honteuſe
Devant les gens ; & ſa joie amoureuſe
N'oſe éclater ; ſoyez sûr qu'à mon cou,
Si j'étois ſeul, elle ſeroit ſautée.
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela ;
Dedans ſa chambre allez, conduiſez-la ;
Ce qui fut fait ; &, la chambre fermée,
Richard commence : Eh ! là, Bartholomée,
Comme tu fais ? Je ſuis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de ſa femme ;
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
En mon viſage un ſi grand changement ;

C'eſt

C'eſt la douleur de ton enlevement
Qui me rend tel ; & toi ſeule en es cauſe.
T'ai-je jamais refuſé nulle choſe,
Soit pour ton jeu, ſoit pour tes vêtements ?
En étoit-il quelqu'une de plus brave ?
De ton vouloir ne me rendois-je eſclave ?
Tu le feras, étant avec ces gens ;
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?
Ce qu'il pourra, répondit bruſquement
Bartholomée. Eſt-il temps maintenant
D'en avoir ſoin ? S'en eſt-on mis en peine,
Quand, malgré moi, l'on m'a jointe avec vous ?
Vous, vieux penard ; moi, fille jeune & drue,
Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'hymen a de doux.
Pour cet effet, j'étois aſſez aimable,
Et me trouvois auſſi digne, entre nous,
De ces plaiſirs, que j'en étois capable.
Or, eſt le cas allé d'autre façon ;
J'ai pris mari qui, pour toute chanſon,
N'a jamais eu que ſes jours de férie :
Mais Pagamin, ſi-tôt qu'il m'eut ravie,
Me ſut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choſes de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laiſſez-moi donc, Monſieur mon cher époux ;
Sur mon retour n'inſiſtez davantage ;
Calendriers ne ſont point en uſage
Chez Pagamin, je vous en avertis.

Vous, & les miens, avez mérité pis;
Vous, pour avoir mal mesuré vos forces
En m'épousant; eux, pour s'être mépris,
En préférant les légeres amorces
De quelque bien à cet autre point là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira:
Il ne sait loi, ni digeste, ni code;
Et cependant très-bonne est sa méthode.
De ce matin, lui-même il vous dira,
Du quart en sus, comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend & vous touche;
Mais faire ici de la petite bouche,
Ne sert de rien: l'on n'en croira pas moins;
Et puisqu'enfin nous voici sans témoins,
Adieu vous dis, vous, & vos jours de fête.
Je suis de chair, les habits rien n'y font.
Vous savez bien, Monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires sont.
A tant se tut. Richard tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée ayant ses hontes bues,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours de là;
Et Pagamin prit à femme sa veuve.
Ce fut bien fait: nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis, l'un & l'autre, à l'épreuve.

Belle leçon pour gens à cheveux gris,
Si non qu'ils soient d'humeur accommodante;
Car, en ce cas, messieurs les favoris
Font leur ouvrage, & la dame est contente.



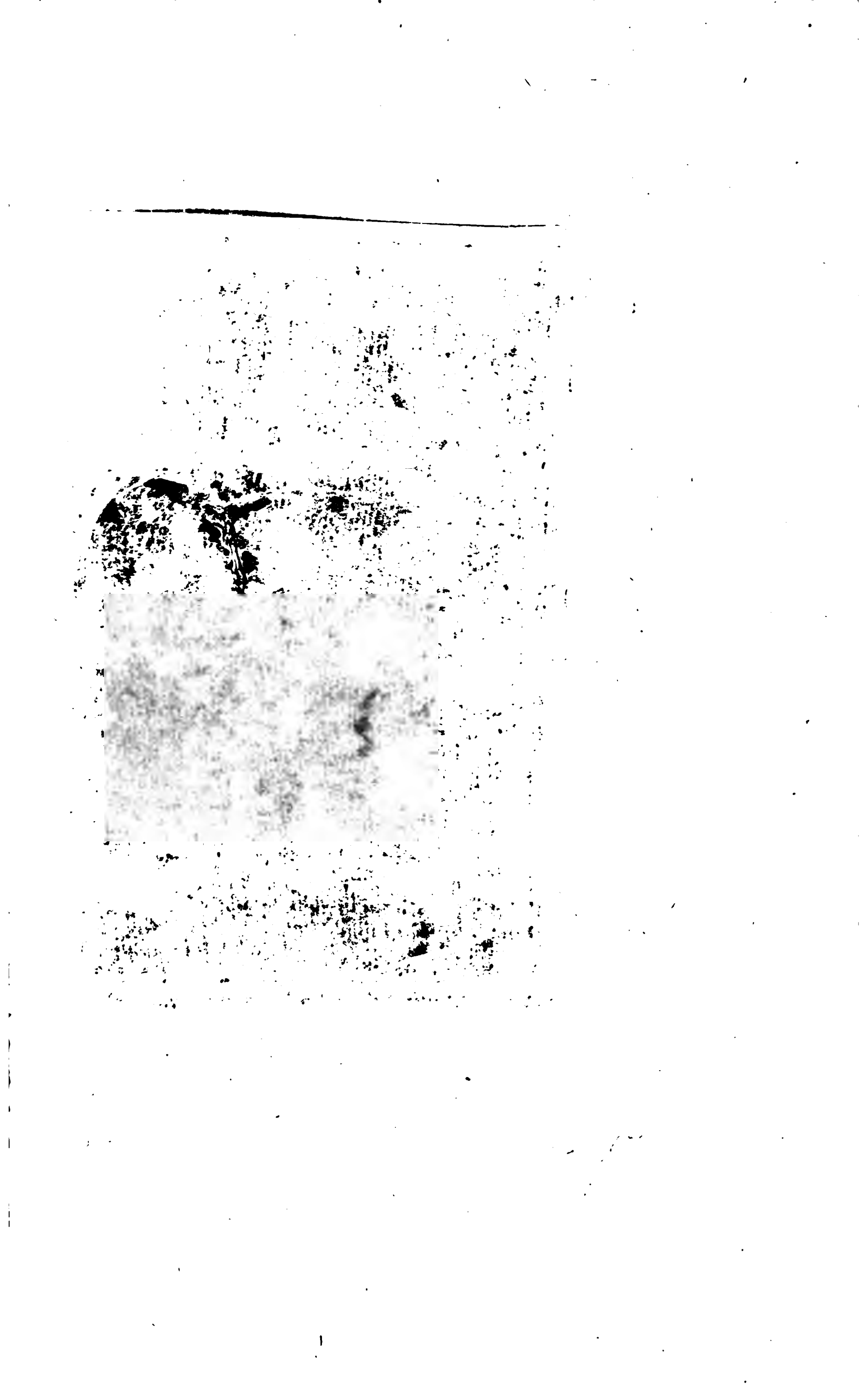


A FEMME AVARE,

GALANT ESCROC,

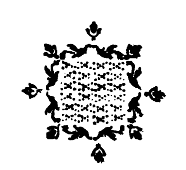
NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

Qu'un homme ſoit plumé par des coquettes,
Ce n'eſt pour faire au miracle crier.
Gratis eſt mort : plus d'amour ſans payer ;
En beaux louis ſe content les fleurettes.
Ce que je dis, des coquettes s'entend.
Pour notre honneur, ſi me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobſtant leur adreſſe,
En attraper, au moins une, entre cent,
Et lui jouer quelque tour de ſoupleſſe.
Je choiſirai pour exemple Gulphar.
Le drôle fit un trait de franc ſoudar ;
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans débourſer, eſcroquant la chrétienne.
Ceci notez, & qu'il vous en ſouvienne,
Galants d'épée, encor bien que ce tour,
Pour vous ſtyler, ſoit fort peu néceſſaire.
Je trouverois, maintenant à la cour,
Plus d'un Gulphar, ſi j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez Sire Gaſparin
Tant fréquenta, qu'il devint, à la fin,
De ſon épouſe amoureux ſans meſure.



Elle étoit jeune & belle créature ;
Plaisoit beaucoup, fors un point qui gâtoit
Toute l'affaire, & qui seul rebutoit
Les plus ardents : c'est qu'elle étoit avare.
Ce n'est pas chose, en ce siecle, fort rare.
Je l'ai jà dit : rien n'y font les soupirs.
Celui-là parle une langue barbare,
Qui, l'or en main, n'explique ses desirs.
Le jeu, la jupe, & l'amour des plaisirs
Sont les ressorts que Cupidon emploie :
De leur boutique il sort, chez les François,
Plus de cocus, que du cheval de Troie
Il ne sortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la belle,
Le compagnon ne put rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun sait ce que c'est
Que de parler : le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainsi la chose.
Gulphar donc parle, & si bien qu'il propose
Deux cent écus. La belle l'écouta,
Et Gasparin à Gulphar les prêta :
Ce fut le bon ; puis aux champs s'en alla,
Ne soupçonnant aucunement sa femme.
Gulphar les donne en présence des gens :
Voilà, dit-il, deux cent écus comptants,
Qu'à votre époux vous donnerez, Madame.
La belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, & pour jouer son rôle.
Le lendemain, elle le régala

Tout de ſon mieux, en femme de parole.
Le drôle en prit, ce jour & les ſuivants,
Pour ſon argent, & même avec uſure :
A bon payeur on fait bonne meſure.
Quand Gaſparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, ſon épouſe préſente :
J'ai votre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu, pour une affaire urgente,
Aucun beſoin, comme je l'avois cru ;
Déchargez-en votre livre, de grace.
À ce propos, auſſi froide que glace,
Notre galante avoua le reçu.
Qu'eût-elle fait ? On eût prouvé la choſe.
Son regret fut d'avoir enflé la doſe
De ſes faveurs : c'eſt ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'étoit !
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher ſur les toits.
De l'en blâmer il ſeroit inutile :
Ainſi vit-on chez nous autres François.





ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT,

Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.

Certain jaloux, ne dormant que d'un œil,
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe sait faire.
Pauvre ignorant ! Comme si cette affaire
N'étoit une hydre ; à parler franchement,
Il captivoit sa femme cependant ;
De ses cheveux vouloit savoir le nombre,
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille, au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort entier ;
Il le portoit en guise de pseautier,
Croyant, par là, les galants hors de gamme.
Un jour de fête, arrive que la dame,
En revenant de l'église, passa
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jetta,
Fort à propos, plein un pannier d'ordure.
On s'excusa : la pauvre créature,
Toute vilaine, entra dans le logis ;

Il lui fallut dépouiller ſes habits.
Elle envoya quérir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette douagna,
Qui, hors d'haleine, à Monſieur raconta
Tout l'accident. Foin, dit-il, celui-là
N'eſt dans mon livre, & je ſuis pris pour dupe:
Que le recueil au diable ſoit donné.
Il diſoit bien; car on n'avoit jeté
Cette immondice, & la dame gâté,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuſe
Pour éloigner ſon dragon quelque temps.
Un ſien galant, ami de là dedans,
Tout auſſi-tôt profita de la ruſe.

Nous avons beau ſur ce ſexe avoir l'œil;
Ce n'eſt coup sûr encontre tous eſclandres:
Maris jaloux, brûlez votre recueil,
Sur ma parole, & faites-en des cendres.





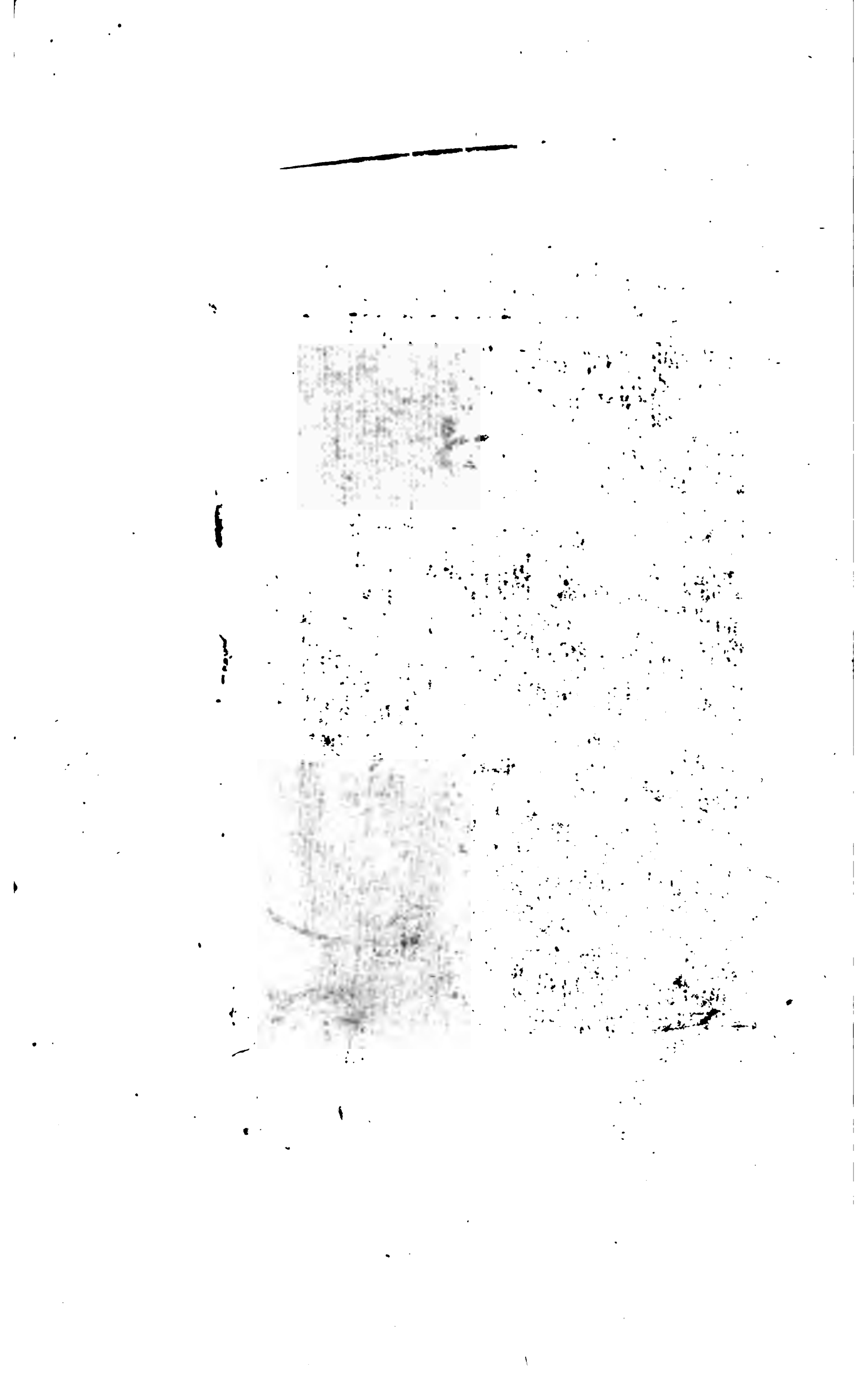
[illegible]

[illegible] N P U N [illegible]

[illegible]

[illegible] there [illegible]

[illegible]





LE GASCON PUNI,

NOUVELLE.

Un Gascon, pour s'être vanté
De posséder certaine belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantoit à faux, & ne possédoit rien.
Mais quoi ! tout médisant est prophete en ce monde :
On croit le mal d'abord ; mais, à l'égard du bien,
Il faut que la vue en réponde.
La dame, cependant, du Gascon se moquoit ;
Même au logis, pour lui, rarement elle étoit :
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable & de divine,
La belle aussi-tôt s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa voisine.
Elle avoit nom Philis ; son voisin, Eurilas ;
La voisine, Cloris ; le Gascon, Dorilas ;
Un sien ami, Damon ; c'est tout, si j'ai mémoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'histoire,
Étoit amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis, son humeur libre, gaie & sincere
Montroit qu'elle étoit sans affaire,
Sans secret & sans passion.

On ignoroit le prix de sa possession :
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, & venoit d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon, qui laissoit d'écus plein une tonne.
En mille endroits de sa personne
Le belle avoit de quoi mettre un Gascon aux cieux.
Des attraits par-dessus les yeux,
Je ne sais quel air de pucelle,
Mais le cœur tant soit peu rebelle,
Rebelle, toutefois, de la bonne façon.
Voilà Philis. Quant au Gascon,
Il étoit Gascon, c'est tout dire.
Je laisse à penser si le sire
Importuna la veuve, & s'il fit des serments :
Ceux des Gascons & des Normands
Passent peu pour mots d'évangile.
C'étoit pourtant chose facile
De croire Dorilas de Philis amoureux ;
Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.
Philis dissimulant, dit, un jour, à cet homme :
Je veux un service de vous ;
Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;
C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux ;
La chose est sans péril, & même fort aisée.
Nous voulons que, cette nuit-ci,
Vous couchiez avec le mari
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,

Il leur faut une nuit entiere, & par-delà,
Pour démêler, entr'eux, tout ce différend là.
Notre but est qu'Eurilas pense,
Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence;
Et, soit par jalousie, ou bien par impuissance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié;
Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite:
C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette.
Nous vous ajusterons; enfin, ne craignez rien,
Je vous récompenserai bien.
Pour se rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gasçon eût couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient, on le coëffe, on le met au grand lit,
On éteint les flambeaux, Eurilas prend sa place.
Du Gascon la peur se saisit,
Il devient aussi froid que glace;
N'oseroit tousser, ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher,
Se fait petit, se serre, au bord se va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée;
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur, cette nuit, se retourna cent fois,
Et jusques sur le nez lui porta certains doigts,
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ses inquiétudes,
C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari: tels cas sont dangereux,
Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.

Toujours nouveaux ſujets alarmoient le pauvre homme.
L'on étendoit un pied ; l'on approchoit un bras :
Il crut même ſentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque choſe, à mon ſens, de terrible.
Une ſonnette étoit près du chevet du lit :
Eurilas de ſonner, & faire un bruit horrible.
Le Gaſcon ſe pâme, à ce bruit ;
Cette fois là, ſe croit détruit :
Fait un vœu, renonce à ſa dame,
Et ſonge au ſalut de ſon ame.
Perſonne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour, on ouvrit,
Philis l'avoit promis ; quand voici, de plus belle,
Un flambeau, comble de tous maux :
Le Gaſcon, après ces travaux,
Se fût bien levé ſans chandelle.
Sa perte étoit alors un point tout aſſuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
Je le veux, dit une perſonne,
D'un ton de voix rempli d'appas :
C'étoit Philis, qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, & qui, ſans trop attendre,
Tout en chemiſe, s'alla rendre
Dans les bras de Cloris, qu'accompagnoit Damon.
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gaſcon
La peine & la frayeur extrême,
Et qui, pour l'obliger à ſe tuer lui-même,
En lui montrant ce qu'il avoit perdu,
Laiſſoit ſon ſein à demi-nu.





LA FIANCÉE

DU ROI DE GARBE.

Nouvelle.

Il n'eſt rien qu'on ne conte en diverſes façons :
On abuſe du vrai, comme on fait de la feinte :
Je le souffre aux récits qui paſſent pour chanſons,
Chacun y met du ſien, ſans ſcrupule & ſans crainte ;
Mais aux événements de qui la vérité
Importe à la poſtérité,
Tels abus méritent cenſure.
Le fait d'Alaciel eſt d'une autre nature.
Je me ſuis écarté de mon original.
On en pourra gloſer ; on pourra me mécroire :
Tout cela n'eſt pas un grand mal.
Alaciel & ſa mémoire
Ne ſauroient guere perdre à tout ce changement.
J'ai ſuivi mon auteur en deux points ſeulement :
Points qui ſont véritablement
Le plus important de l'hiſtoire.
L'un eſt que par huit mains Alaciel paſſa,
Avant que d'entrer dans la bonne ;
L'autre, que ſon fiancé ne s'en embarraſſa,
Ayant, peut-être, en ſa perſonne
De quoi négliger ce point là.

Quoiqu'il en soit, la belle, en ses traverses,
Accidents, fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler,
Changea huit fois de chevalier :
Il ne faut pas, pour cela, qu'on l'accuse:
Ce n'étoit, après tout, que bonne intention,
Gratitude, ou compassion,
Crainte de pis, honnête excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.
Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle;
Et dans son erreur, par la belle,
Apparemment, il fut laissé.
Qu'on y puisse être pris, la chose est toute claire;
Mais, après huit, c'est une étrange affaire.
Je me rapporte de cela
A quiconque a passé par là.

Zaïr, soudan d'Alexandrie,
Aima sa fille Alaciel
Un peu plus que sa propre vie.
Aussi, ce qu'on se peut figurer, sous le ciel,
De bon, de beau, de charmant & d'aimable,
D'accommodant; [J'y mets encor ce point]
La rendoit d'autant estimable;
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces provinces,
Mamolin, roi de Garbe, en devint amoureux;
Il la fit demander, & fut assez heureux

Pour l'emporter fur d'autres princes.
La belle aimoit déjà; mais on n'en favoit rien.
Filles de fang royal ne fe déclarent gueres;
Tout fe paffe en leur cœur; cela les fâche bien:
Car elles font de chair, ainfi que les bergeres.
Hifpal, jeune feigneur de la cour du foudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'alcoran,
Plaifoit fort à la dame, & d'un commun martyre
Tous deux brûloient, fans ofer fe le dire;
Ou, s'ils fe le difoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la belle.
Il fallut fe réfoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer fon amant avec elle.
S'en fier à quelqu'autre eût, peut-être, été mieux.

Après huit jours de traite, un vaiffeau de corfaires,
Ayant pris le deffus du vent,
Les attaqua: le combat fut fanglant;
Chacun des deux partis y fit mal fes affaires.
Les affaillants, faits aux combats de mer,
Étoient les plus experts en l'art de maffacrer;
Joignoient l'adreffe au nombre. Hifpal, par fa vaillance,
Tenoit les chofes en balance.
Vingt corfaires pourtant monterent fur fon bord.
Grifonio le gigantefque
Conduifoit l'horreur & la mort
Avecque cette foldatefque.
Hifpal, en un moment, fe vit environné.
Maint corfaire fentit fon bras déterminé:

De ſes yeux il ſortoit des éclairs & des flammes ;
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Griſonio courut à la chambre des femmes.
Il ſavoit que l'infante étoit dans ce vaiſſeau ;
Et l'ayant deſtinée à ſes plaiſirs infames,
Il l'emportoit comme un moineau.
Mais la charge, pour lui, n'étant pas ſuffiſante,
Il prit auſſi la caſſette aux bijoux,
Aux diamants, aux témoignages doux
Que reçoit & garde une amante.
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hiſpal, en ce voyage, avoit fait à l'infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux corſaire emportant cette proie,
N'en eut pas long-temps de la joie :
Un des vaiſſeaux, quoiqu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Griſonio paſſoit d'un bord à l'autre,
Un pied ſur ſon navire, un ſur celui d'Hiſpal,
Le héros, d'un revers, coupe en deux l'animal,
Part du tronc tombe en l'eau, diſant ſa patenôtre,
Et reniant Mahom, Jupin & Tarvagant,
Avec maint autre dieu non moins extravagant,
Part, demeure ſur pieds, en la même poſture.
On auroit ri de l'aventure,
Si la belle, avec lui, n'eût tombé dedans l'eau.
Hiſpal ſe jette après. L'un & l'autre vaiſſeau,

Mal mené du combat, & privé de pilote,
Au gré d'Éole & de Neptune, flotte.

La mort fit lâcher prise au géant pourfendu;
L'infante, par sa robe en tombant soutenue,
Fut bientôt d'Hispal secourue.
Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu.
Ils étoient presque à demi-mille.
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers;
Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers;
Et furent le salut d'Hispal & de l'infante:
Aucuns ont assuré, comme chose constante,
Que même du péril la cassette échappa;
Qu'à des cordons étant pendue,
La belle après soi la tira,
Autrement elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine:
La crainte de la faim suivit celle des flots.
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'acheve, il se passe une nuit;
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit;
Point de quoi manger sur ces roches;
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premieres approches.
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux,
Qu'aimés aussi bien qu'amoureux,

Ils perdoient doublement en leur mésaventure.
Après s'être long-temps regardés sans parler,
Hispal, dit la princesse, il se faut consoler :
Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure;
Nous n'en mourrons pas moins ; mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups ;
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
Se consoler ! dit-il, le peut-on, quand on aime ?
Ah si... Mais non, Madame, il n'est pas à propos
Que vous aimiez ; vous seriez trop à plaindre.
Je brave, à mon égard, & la faim & les flots;
Mais, jetant l'œil sur vous, je trouve tout à craindre.
La princesse, à ces mots, ne se put plus contraindre.
Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,
Regards d'être au ciel adressés,
Et puis sanglots, & puis soupirs encore :
En ce même langage Hispal lui repartit,
Tant, qu'enfin un baiser suivit :
S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.
Après force vœux impuissants,
Le héros dit : Puisqu'en cette aventure
Mourir nous est chose si sûre,
Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
Ou des monstres marins deviennent la pâture ?
Sépulture pour sépulture,
La mer est égale, à mon sens.
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante ?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots ?

J'ai de la force encor; la côte est peu distante;
Le vent y pousse; essayons d'approcher;
Passons de rocher en rocher:
J'en vois beaucoup, où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y résolut sans peine.
Les revoilà sur l'onde, ainsi qu'auparavant,
La cassette en lesse suivant,
Et le nageur poussé du vent,
De roc en roc portant la belle:
Façon de naviger nouvelle.
Avec l'aide du ciel & de ses reposoirs,
Et du dieu qui préside aux liquides manoirs,
Hispal n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
De travail & d'inquiétude,
[Non pour lui, mais pour ses amours]
Prit terre à la dixieme traite,
Lui, la princesse, & la cassette.
Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
Cette cassette? Est-ce une circonstance
Qui soit de si grande importance?
Oui, selon mon avis: on va voir si j'ai tort.
Je ne prends point ici l'essor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent & sans pierreries,
Seroient-ils pas demeurés court?
On ne vit ni d'air ni d'amour;
Les amants ont beau dire & faire,
Il en faut revenir toujours au nécessaire.

La caſſette y pourvut, avec maint diamant.
Hiſpal vendit les uns, mit les autres en gage,
Fit achat d'un château le long de ce rivage;
Ce château, dit l'hiſtoire, avoit un parc fort grand;
Ce parc, un bois; ce bois, de beaux ombrages;
Sous ces ombrages, nos amants
Paſſoient d'agréables moments
Voyez combien voilà de choſes enchaînées,
Et par la caſſette amenées.
Or, au fond de ce bois, un certain antre étoit,
Sourd & muet, & d'amoureuſe affaire,
Sombre ſur-tout: la nature ſembloit
L'avoir mis là, non pour autre myſtere.
Nos deux amants ſe promenant un jour,
Il arriva que ce frippon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu ſolitaire.
Chemin faiſant, Hiſpal expliquoit ſes deſirs,
Moitié par ſes diſcours, moitié par ſes ſoupirs,
Plein d'une ardeur impatiente;
La princeſſe écoutoit, incertaine & tremblante,

Nous voici, diſoit-il, en un bord étranger,
Ignorés du reſte des hommes;
Profitons-en: nous n'avons à ſonger
Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous ſommes.
Qui vous retient? On ne ſait ſeulement
Si nous vivons: peut-être, en ce moment,
Tout le monde nous croit au corps d'une baleine;
Ou favoriſez votre amant,

Ou qu'à votre époux il vous mene.
Mais pourquoi vous mener ? Vous pouvez rendre heureux
Celui dont vous avez éprouvé la constance.
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux ?
N'est-il pas assez amoureux ?
Et n'avez-vous point fait assez de résistance ?
Hispal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.
Mais Amour la faisoit rêver
A d'autres choses qu'à graver
Des caracteres sur l'écorce.
Son amant & le lieu l'assuroient du secret :
C'étoit une puissante amorce.
Elle résistoit à regret.
Le printemps, par malheur, étoit lors en sa force.
Jeunes cœurs sont bien empêchés
A tenir leurs desirs cachés,
Étant pris par tant de manieres.
Combien en voyons-nous se laisser, pas à pas,
Ravir jusqu'aux faveurs dernieres,
Qui, dans l'abord, ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres ?
Amour, sans qu'on y pense, amene ces instants;
Mainte fille a perdu ses gants,
Et femme au partir s'est trouvée,
Qui ne sait, la plupart du temps,
Comme la chose est arrivée.

Près de l'antre venus, notre amant proposa
D'entrer dedans : la belle s'excusa ;
Mais, malgré soi, déjà presque vaincue,
Les services d'Hispal, en ce même moment,
Lui reviennent devant la vue,
Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un géant :
Que lui demandoit son amant ?
Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue.
Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme, à la mine hagarde,
Vous le vienne enlever. Madame, songez-y,
L'on ne sait pour qui l'on le garde.
L'infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire :
Il fallut se mettre à l'abri :
Je laisse à penser où. Le reste du mystere
Au fond de l'antre est demeuré.
Que l'on la blâme, ou non ; je sais plus d'une belle
A qui ce fait est arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'antre ne les vit seul de ces douceurs jouir :
Rien ne coûte, en amour, que la premiere peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel ouir
Ceux de ce bois ; car la forêt n'est pleine
Que de monuments amoureux,
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie ;
On y verroit écrit : » Ici pâma de joie
» Des mortels le plus heureux ;



» Là mourut un amant sur le sein de sa dame :
» En cet endroit, mille baisers de flamme
» Furent donnés, & mille autres rendus.
Le parc diroit beaucoup, le château beaucoup plus,
Si châteaux avoient une langue.
La chose en vint au point que, las de tant d'amour,
Nos amants, à la fin, regretterent la cour.
La belle s'en ouvrit, & voici sa harangue :
Vous m'êtes cher, Hispal ; j'aurois du déplaisir
Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime ;
Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte & sans desir ?
Je vous le demande à vous-même.
Ce sont des feux bientôt passés
Que ceux qui ne sont point, dans leur cours, traversés.
Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin, ce séjour si charmant
Ne nous soit un désert, & puis un monument.
Hispal, ôtez-moi cette crainte.
Allez-vous en voir promptement
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on saura que nous sommes en vie.
Déguisez bien notre séjour :
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faites qu'on m'envoie une escorte si sûre,
Qu'il n'arrive plus d'aventure.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien ;
Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée,
Ou de fillage, ou d'hyménée ;

Et tenez pour chose assurée,
Que, si je ne vous fais du bien,
Je serai de près éclairée.

Que ce fût, ou non, son dessein,
Pour se servir d'Hispal, il falloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
L'infante, pour Zaïr, le charge d'une lettre:
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent;
Il arrive à la cour, où chacun lui demande
S'il est mort, s'il est vivant,
Tant la surprise fut grande;
En quels lieux est l'infante; enfin, ce qu'elle fait.
Dès qu'il eut à tout satisfait,
On fit partir une escorte puissante.
Hispal fut retenu; non qu'on eût, en effet,
Le moindre soupçon de l'infante.
Le chef de cette escorte étoit jeune & bien fait.
Abordé près du parc, avant tout, il partage
Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,
Va droit, avec l'autre, au château.
La beauté de l'infante étoit beaucoup accrue:
Il en devint épris, à la premiere vue;
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.
Elle s'en tint fort offensée,
Et l'avertit de son devoir.
Témoigner, en tel cas, un peu de désespoir,
Est, quelquefois, une bonne recette.

C'eſt ce que fait notre homme ; il forme le deſſein
De ſe laiſſer mourir de faim ;
Car de ſe poignarder, la choſe eſt trop tôt faite :
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord, Alaciel rioit de ſa ſottiſe.
Un jour ſe paſſe entier, lui, ſans ceſſe, jeûnant ;
Elle, toujours le détournant
D'une ſi terrible entrepriſe.
Le ſecond jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette aventure.
Laiſſer mourir un homme, & pouvoir l'empêcher,
C'eſt avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condeſcendit
Aux volontés du capitaine,
Et cet office lui rendit
Gaîment, de bonne grace, & ſans montrer de peine ;
Autrement, le remede eût été ſans effet.
Tandis que le galant ſe trouve ſatisfait,
Et remet les autres affaires,
Diſant, tantôt, que les vents ſont contraires,
Tantôt, qu'il faut radouber ſes galeres,
Pour être en état de partir ;
Tantôt, qu'on vient de l'avertir
Qu'il eſt attendu des corſaires :
Un corſaire, en effet, arrive, & ſurprenant
Ses gens demeurés à la rade,
Les tue, & va donner au château l'eſcalade ;
Du fier Griſonio c'étoit le lieutenant.

Il prend le château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le jeûneur maudit son sort.
Le corsaire apprend d'abord
L'aventure de la belle;
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tels cas.
Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit, tout franc, ce corsaire,
C'est de m'avoir pour ami;
Je suis corsaire & demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
Qui se mouroit pour vous d'amour;
Vous jeûnerez, à votre tour,
Ou vous me serez favorable.
La justice le veut. Nous autres gens de mer
Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite.
Attendez-vous de n'avoir à manger,
Que quand, de ce côté, vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-moi.
Qu'eût fait Alaciel? Force n'a point de loi.
S'accommoder à tout est chose nécessaire.
Ce qu'on ne voudroit pas, souvent il le faut faire;
Quand il plaît au destin que l'on en vienne là,
Augmenter sa souffrance est une erreur extrême.
Si, par pitié d'autrui, la belle se força,

Que ne point essayer, par pitié de soi-même?
Elle se force donc, & prend en gré le tout,
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le corsaire eût été sage,
Il eût mené l'infante en un autre rivage.
Sage en amour? hélas! il n'en est point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre;
Fortune, qui ne dort que lorsque nous veillons,
Et veille quand nous sommeillons,
Lui trame, en secret, cet esclandre:
Le seigneur d'un château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, & sans souci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie;
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en sa voisine on disoit être,
Ne songeoit, nuit & jour, qu'à s'en rendre le maître.
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit;
Pouvoit assembler deux mille hommes:
Il les assemble donc, un beau jour, & leur dit:
Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes
Qu'un pirate, à nos yeux, se gorge de butin?
Qu'il traite comme esclave une beauté divine?
Allons tirer notre voisine
D'entre les griffes du mâtin.
Que, ce soir, chacun soit en armes,
Mais doucement, & sans donner d'alarmes.

Sous les auspices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre, sans bruit,
Au pied de ce château, dès la petite pointe
Du jour ;
La surprise à l'ombre étant jointe,
Nous rendra, sans hasard, maîtres de ce séjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la dame ;
Non pas pour en user ainsi que ce voleur ;
Je me sens un desir en l'ame
De lui restituer ses biens & son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions ; enfin, tout l'équipage
Dont ces brigands ont rempli la maison.
Je vous demande encore un don :
C'est qu'on pende aux créneaux haut & court le corsaire.
Cette harangue militaire
Leur sut tant d'ardeur inspirer,
Qu'il en fallut une autre, afin de modérer
Le trop grand desir de bien faire.
Chacun repaît, le soir étant venu :
L'on mange peu, l'on boit, en récompense :
Quelques tonneaux sont mis sur cu.
Pour avoir fait cette dépense,
Il s'est gagné plusieurs combats,
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce seigneur donc n'y manqua pas ;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle est portée, & point d'autre embarras.
Point de tambours ; force bons coûtelas.

On part ſans bruit, on arrive en ſilence.
L'orient venoit de s'ouvrir:
C'eſt un temps où le ſomme eſt dans ſa violence,
Et qui, par ſa fraîcheur, nous contraint de dormir.
Preſque tout le peuple corſaire,
Du ſommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut aſſommé ſans le ſentir.
Le chef pendu, l'on amene l'infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa ſurpriſe & ſon épouvante,
Et les civilités de ſon libérateur,
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa priere ſauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, conſola les mourants;
Puis quitta, ſans regret, ces lieux remplis d'alarmes.
On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ſes deux derniers galants:
Je n'ai pas de peine à le croire.

Son voiſin la reçut dans un appartement
Tout brillant d'or, & meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel hôte, & nouvel amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre.
Grande chere, ſur-tout, & des vins fort exquis;
Les dieux ne ſont pas mieux ſervis.
Alaciel, qui, de ſa vie,
Selon ſa loi, n'avoit bu vin,

Goûta, ce soir, par compagnie,
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce :
Insensiblement fit carrousse ;
Et comme Amour, jadis, lui troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des dames.
Alaciel, mise au lit par ses femmes,
Ce bon seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver, dira-t-on ? d'immobiles appas ?
Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire,
Disoit, l'autre jour, un certain ;
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.
Bacchus donc, & Morphée, & l'hôte de la belle,
Cette nuit, disposerent d'elle.
Les charmes des premiers dissipés, à la fin,
La princesse, au sortir du somme,
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix :
Elle ne put crier ; &, de crainte saisie,
Permit tout à son hôte, & pour une autre fois
Lui laissa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, est de même que cent ;
Ce n'est que la premiere à quoi l'on trouve à dire :
Alaciel le crut. L'hôte enfin, se lassant,
Pour d'autres conquêtes soupire.
Il part un soir, prie un de ses amis
De faire, cette nuit, les honneurs du logis,

Prendre sa place, aller trouver la belle,
Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
Ne point parler; qu'il étoit fort aisé,
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé,
L'infante, assurément, agrêroit son service.
L'autre, bien volontiers, lui rendit cet office.
Le moyen qu'un ami puisse être refusé!
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put, sans parler, contenir cette joie.
La belle se plaignit d'être ainsi leur jouet:
Comment l'entend monsieur mon hôte,
Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait?
L'autre confessa qu'en effet
Ils avoient tort; mais que toute la faute
Étoit au maître du logis.
Pour vous venger de son mépris,
Poursuivit-il, comblez-moi de caresses.
Enchérissez sur les tendresses
Que vous eûtes pour lui, tant qu'il fut votre amant;
Aimez-moi, par dépit & par ressentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conseil fut suivi: l'on poussa les affaires.
L'on se vengea, l'on n'omit rien.
Que si l'ami s'en trouva bien,
L'hôte ne s'en tourmenta gueres.
Et de cinq, si j'ai bien compté.
Le sixieme incident des travaux de l'infante
Par quelques-uns est rapporté
D'une maniere différente.

Force gens, concluront de là,
Que d'un galant, au moins, je fais grace à la belle;
C'est médisance que cela :
Je ne voudrois mentir pour elle.
Son époux n'eut, assurément,
Que huit précurseurs seulement.
Poursuivons donc notre nouvelle.
L'hôte revint, quand l'ami fut content.
Alaciel lui pardonnant,
Fit, entr'eux, les choses égales :
La clémence sied bien aux personnes royales.

Ainsi, de main en main, Alaciel passoit,
Et souvent se divertissoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la servoient, toutes assez gentilles.
Elle en aimoit fort une, à qui l'on en contoit :
Et le conteur étoit un certain gentilhomme
De ce logis, bien fait & galant-homme;
Mais violent dans ses desirs,
Et grand ménager de soupirs,
Jusques à commencer près de la plus sévere,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour, au bout du parc, le galant rencontra
Cette fillette,
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute seulette.
L'infante étoit fort près de là;
Mais il ne la vit point, & crut en assurance

Pouvoir uſer de violence.
Sa médiſante humeur, grand obſtacle aux faveurs,
Peſte d'amour & des douceurs;
Dont il tire ſa ſubſiſtance,
Avoit de ce galant ſouvent grêlé l'eſpoir.
La crainte lui nuiſoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit, ſelon toute apparence,
Favoriſé,
Si la belle eût oſé.
Se voyant craint de cette ſorte,
Il fit tant, qu'en ce pavillon
Elle entra par occaſion;
Puis le galant ferme la porte,
Mais en vain, car l'infante avoit de quoi l'ouvrir.
La fille voit ſa faute, & tâche de ſortir.
Il la retient: elle crie, elle appelle;
L'infante vient, & vient comme il falloit,
Quand ſur ſes fins la demoiſelle étoit.
Le galant, indigné de la manquer ſi belle,
Perd tout reſpect, & jure par les dieux,
Qu'avant que ſortir de ces lieux,
L'une ou l'autre paiera ſa peine,
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous ſecours humains,
Dit-il, la réſiſtance eſt vaine,
Tirez au ſort, ſans marchander;
Je ne ſaurois vous accorder
Que cette grace:
Il faut que l'une ou l'autre paſſe

Pour aujourd'hui.
Qu'a fait madame ? dit la belle,
Pâtira-t-elle pour autrui ?
Oui ; si le sort tombe sur elle,
Dit le galant ; prenez-vous en à lui.
Non, non, reprit alors l'infante,
Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,
Violenté cette innocente.
Je me résous plutôt à toute extrêmité.
Ce combat, plein de charité,
Fut, par le sort, à la fin terminé.
L'infante en eut toute la gloire ;
Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire.
L'autre sortit, & l'on jura
De ne rien dire de cela ;
Mais le galant se seroit laissé pendre,
Plutôt que de cacher un secret si plaisant,
Et, pour le divulguer, il ne voulut attendre
Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'infante une peine ;
Elle eut regret d'être l'Hélene
D'un si grand nombre de Pâris ;
Ainsi l'amour se jouoit d'elle.
Un jour, entr'autres, que la belle
Dans un bois, dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra, par hasard,



Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures,
De ces fortes de gens que, fur des palefrois,
Les belles fuivoient autrefois,
Et paffoient pour chaftes & pures.
Celui-ci, qui donnoit à fes defirs l'effor,
Comme faifoient jadis Roger & Galaor,
N'eût vu la princeffe endormie,
Que de prendre un baifer il forma le deffein;
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du fein,
Il étoit fur le point d'en paffer fon envie,
Quand, tout d'un coup, il fe fouvint
Des loix de la chevalerie.
A ce penfer, il fe retint,
Priant, toutefois en fon ame,
Toutes les puiffances d'amour,
Qu'il pût courir, en ce féjour,
Quelque aventure avec la dame.
L'infante s'éveilla, furprife au dernier point.
Non, non, dit-il, ne craignez point;
Je ne fuis géant, ni fauvage,
Mais chevalier errant, qui rends graces aux dieux
D'avoir trouvé, dans ce bocage,
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux.
Après ce compliment, fans plus longues demeures,
Il lui dit, en deux mots, l'ardeur qui l'embrafoit;
C'étoit un homme qui faifoit
Beaucoup de chemin en peu d'heures.
Le refrein fut d'offrir fa perfonne & fon bras,
Et tout ce qu'en femblable cas

On a de coûtume de dire
A celles pour qui l'on soupire.
Son offre fut reçue, & la belle lui fit
Un long roman de son histoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les six galants. L'aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre;
Et, comme Alaciel, de son sort se plaignit.
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr, ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
Dans Garbe? Non, reprit-elle, & pour cause;
Si les dieux avoient mis la chose
Jusques à présent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.
Pourvu qu'Amour me prête vie,
Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
D'apporter remede à vos coups,
Et consentir que mon ardeur s'appaise:
Si j'en mourois [à vos bontés ne plaise],
Vous demeureriez seule; &, pour vous parler franc,
Je tiens ce service assez grand,
Pour me flatter d'une espérance
De récompense.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs,
Qu'afin que la chose fût sûre,
Cette princesse lui paieroit,
Non tout d'un coup, mais à mesure
Que le voyage se feroit;

Tant, chaque jour, sans nulle faute.
Le marché s'étant ainsi fait,
La princesse en croupe se met,
Sans prendre congé de son hôte.
L'inconnu, qui, pour quelque temps,
S'étoit défait de tous ses gens,
Les rencontra bientôt. Il avoit, dans sa troupe,
Un sien neveu fort jeune, avec son gouverneur.
Notre héroïne prend, en descendant de croupe,
Un palefroi. Cependant le seigneur
Marche toujours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute;
Pas la moindre ombre de dispute,
Point de faute au calcul, non plus qu'entre marchands.
De faveur en faveur, [ainsi comptoient ces gens]
Jusqu'au bord de la mer, enfin, ils arriverent,
Et s'embarquerent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit été: certain calme, au contraire,
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.
Sains & gaillards ils débarquerent tous
Au port de Joppe, & là se rafraîchirent;
Au bout de deux jours en partirent,
Sans autre escorte que leur train:
Ce fut aux brigands une amorce:

Un gros d'Arabes, en chemin,
Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force,
Quand notre aventurier fit un dernier effort,
Repoussa les brigands, reçut une blessure
Qui le mit dans la sépulture,
Non sur le champ : devant sa mort,
Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
En chargea son neveu, jeune homme de courage,
Lui léguant, par même moyen,
Le surplus des faveurs, avec son équipage,
Et tout le reste de son bien.
Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
On satisfit au testament du mort;
On paya les faveurs, dont enfin la derniere
Échut justement sur le bord
De la frontiere.
En cet endroit, le neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage;
Et le gouverneur la guida
Pendant le reste du voyage.
Au soudan il la présenta.
D'exprimer ici la tendresse,
Ou, pour mieux dire, les transports
Que témoigna Zaïr, en voyant la princesse,
Il faudroit de nouveaux efforts,
Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imite
Phœbus, qui, sur la fin du jour,
Tombe d'ordinaire si court,

Qu'on diroit qu'il se précipite.
Le gouverneur aimoit à se faire écouter;
Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
Monts & merveilles de la dame,
Qui rioit, sans doute, en son ame.
Seigneur, dit le bon homme, en parlant au soudan,
Hispal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
Résolut de vaquer, nuit & jour, au service
D'un dieu qui, chez ces gens, a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ses temples & ses chapelles,
Nommés, pour la plupart, alcoves & ruelles.
Là, les gens pour idole ont un certain oiseau
Qui, dans ses portraits, est fort beau,
Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes.
Au contraire des autres dieux,
Qu'on ne sert que quand on est vieux,
La jeunesse lui sacrifie.
Si vous saviez l'honnête vie
Qu'en le servant menoit madame Alaciel,
Vous béniriez cent fois le ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reste, en ces pays, on vit d'autre façon
Que parmi vous: les belles vont & viennent;
Point d'eunuques qui les retiennent.
Les hommes, en ces lieux, ont tous barbe au menton.
Madame, dès l'abord, s'est faite à leur méthode,
Tant elle est de facile humeur;

Et je puis dire, à son honneur,
Que de tout elle s'accommode.
Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,
La princesse partit pour Garbe, en grande escorte.
Les gens qui la suivoient furent tous régalés
De beaux présents; & d'une amour si forte
Cette belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel, ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il lui plut.
Mamolin & sa cour écoutoient en silence.
La nuit vint: on porta la reine dans son lit.
A son honneur elle en sortit:
Le prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris,
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires,
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris;
Et, tout savants qu'ils sont, ne s'y connoissent gueres.
Le plus sûr, toutefois, est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hasarder.
Filles, maintenez-vous; l'affaire est d'importance,
Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France:
Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de près:
C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les aventures.

Je tiens vos amitiés fort chastes & fort pures;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons:
Rompez-lui toutes ses mesures;
Pourvoyez à la chose aussi-bien qu'aux soupçons;
Ne m'allez point conter, c'est le droit des garçons;
Les garçons, sans ce droit, ont assez où se prendre.
Si quelqu'une, pourtant, ne s'en pouvoit défendre,
Le remede sera de rire en son malheur.
Il est bon de garder sa fleur;
Mais, pour l'avoir perdue, il ne faut pas se pendre.

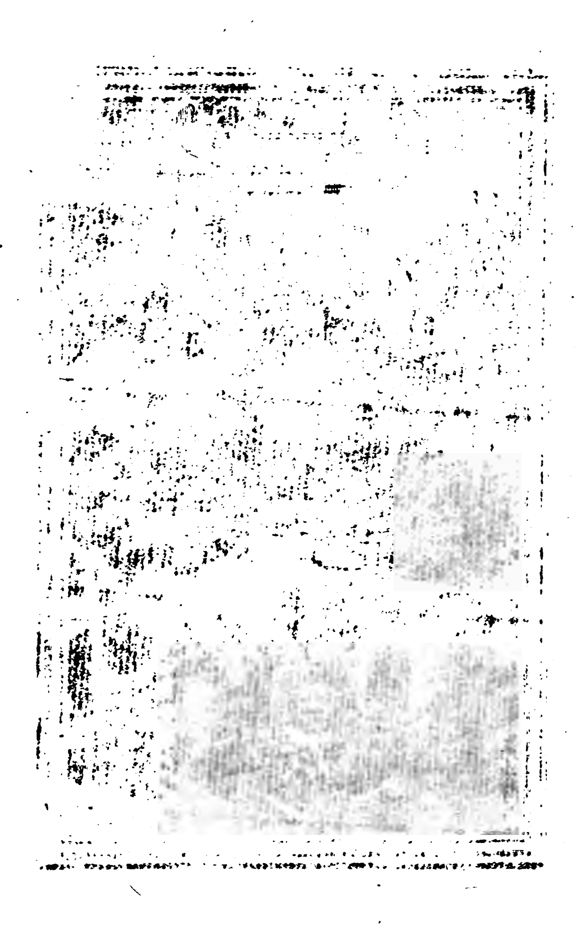




LA COUPE ENCHANTÉE,

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

Les maux les plus cruels ne ſont que des chanſons,
Près de ceux qu'aux maris cauſe la jalouſie.
Figurez-vous un fou, chez qui tous les ſoupçons
Sont bien venus, quoiqu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en ſa vie.
Si l'oreille lui tinte, ô dieux! tout eſt perdu.
Ses ſonges ſont toujours que l'on le fait cocu:
Pourvu qu'il ſonge, c'eſt l'affaire.
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir;
Car, pour ſonger, il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guere.
Le moindre bruit éveille un mari ſoupçonneux:
Qu'alentour de ſa femme une mouche bourdonne,
C'eſt Cocuage qu'en perſonne
Il a vu de ſes propres yeux:
Si bien vu, que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut, à toute force, être au nombre des ſots,
Il ſe maintient cocu, du moins de la penſée,
S'il ne l'eſt en chair & en os.
Pauvres gens, dites-moi, qu'eſt-ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il? quel dommage?



Qu'eſt-ce, enfin, que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent, avec juſte cauſe?
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien;
Quand on le ſait, c'eſt peu de choſe.
Vous croyez, cependant, que c'eſt un fort grand cas;
Tâchez donc d'en douter, & ne reſſemblez pas
A celui-là qui but dans la Coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette hiſtoire peut ſoulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux, premiérement,
Prouver, par bon raiſonnement,
Que ce mal, dont la peur vous mine & vous conſume,
N'eſt mal qu'en votre idée, & non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aiſément que de coûtume?
Cela s'en va-t-il pas tout net?
Voyez-vous qu'il en reſte une ſeule apparence?
Une tache qui nuiſe à vos plaiſirs ſecrets?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits?
Vous appercevez-vous d'aucune différence?
Je tire donc ma conſéquence,
Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal,
Cocuage n'eſt point un mal.

Oui; mais l'honneur eſt une étrange affaire!
Qui vous ſoutient que non? Ai-je dit le contraire?
Et bien l'honneur, l'honneur; je n'entends que ce mot.

Apprenez qu'à Paris ce n'eſt pas comme à Rome.
Le cocu qui s'afflige y paſſe pour un ſot ;
Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'eſt point un mal.
Prouvons que c'eſt un bien ; la choſe eſt fort facile.
Tout vous rit ; votre femme eſt ſouple comme un gant ;
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en ſonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'eſt dit notable ;
On vous met le premier à table,
C'eſt pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du ſeigneur :
Heureux qui vous le ſert ! La blondine chiorme,
Afin de vous gagner, n'épargne aucun moyen :
Vous êtes le patron ; donc je conclus, en forme :
Cocuage eſt un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche ;
Même votre homme écarte & ſes as & ſes rois.
Avez-vous ſur les bras quelque monſieur Dimanche ?
Mille bourſes vous ſont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine ;
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas :
Ménélas rencontra des charmes dans Hélene,
Qu'avant qu'être à Pâris, la belle n'avoit pas.
Ainſi de votre épouſe : on veut qu'elle vous plaiſe.
Qui dit prude, au contraire, il dit laide ou mauvaiſe,
Incapable, en amour, d'apprendre jamais rien ;
Par toutes ces raiſons, je perſiſte en ma theſe :

Cocuage eſt un bien.
Si ce prologue eſt long, la matiere en eſt cauſe;
Ce n'eſt pas en paſſant qu'on traite cette choſe.
Venons à notre hiſtoire. Il étoit un Quidam,
Dont je tairai le nom, l'état & la patrie:
Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que, de ſa vie,
Femme ne lui ſeroit autre que bonne amie,
Nymphe, ſi vous voulez, bergere, & cetera;
Pour épouſe, jamais il n'en vint juſques-là.
S'il eut tort ou raiſon, c'eſt un point que je paſſe.
Quoiqu'il en ſoit, hymen n'ayant pu trouver grace
Devant cet homme, il fallut que l'Amour
Se mêlât ſeul de ſes affaires,
Eût ſoin de le fournir des choſes néceſſaires,
Soit pour la nuit, ſoit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit pere, & mourut: le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, ſoupira,
Non comme qui perdroit ſa femme:
Tel deuil n'eſt bien ſouvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ſes meilleurs amis,
Son plaiſir, ſon cœur & ſon ame.
La fille crut, ſe fit; on pouvoit déjà voir
Hauſſer & baiſſer ſon mouchoir.
Le temps coule; on n'eſt pas ſi-tôt à la bavette,
Qu'on trotte, qu'on raiſonne, on devient grandelette,
Puis grande tout-à-fait, & puis le ſerviteur.

Le pere, avec raison, eut peur
Que sa fille, chassant de race,
Ne le prévînt, & ne prévînt encor
Prêtre, notaire, hymen, accord ;
Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grace
Au présent que l'on fait de soi,
La laisser sur sa bonne foi,
Ce n'étoit pas chose trop sûre.
Il vous mit donc la créature
Dans un couvent : là, cette belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger, & qui gâtent l'esprit.
Le langage d'amour étoit jargon pour elle.
On n'eût su tirer de la belle
Un seul mot que de sainteté.
En spiritualité,
Elle auroit confondu le plus grand personnage.
Si l'une des nonains la louoit de beauté,
Mon Dieu, fi, disoit-elle, ah! ma sœur, soyez sage.
Ne considérez point des traits qui périront :
C'est terre que cela ; les vers le mangeront.
Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille
A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapissoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
Mais le bien, plus que tout, y fit mettre la presse :
Car la belle étoit là comme en lieux empruntés,

Attendant mieux; ainsi que l'on y laisse
Les bons partis, qui vont souvent
Au moûtier, sortant du couvent.
Vous saurez que le pere avoit, long-temps devant,
Cette fille légitimée;
Caliste [c'est le nom de notre renfermée]
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se présenta des blondins,
De bons bourgeois, des paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge:
La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla,
Et pour gendre, aussi-tôt, le pere l'agréa.
La dot fut ample, ample fut le douaire:
La fille étoit unique & le garçon aussi;
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire:
Les mariés n'avoient souci
Que de s'aimer & de se plaire.

Deux ans de paradis s'étant passés ainsi,
L'enfer des enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement
Notre époux, qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un amant qui, sans lui, se seroit morfondu.
Sans lui, le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la dame,
Quoique, pour la gagner, il tentât tout moyen.

Que doit faire un mari quand on aime sa femme?
Rien.

Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un & d'autre côté.
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,
Vous les lui faites naître, & la chance se tourne.
Volontiers où Soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi.

Damon [c'est notre époux] ne comprit pas ceci.
Je l'excuse & le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage,
S'il n'eût cru que son mouvement:
Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie
Fleurissoit lors; & Circé,
Au prix d'elle, en diablerie,
N'eût été qu'à l'A B C,
Car Nérie eut à ses gages
Les intendants des orages,
Et tint le Destin lié.
Les Zéphyrs étoient ses pages;
Quant à ses valets de pied,
C'étoient messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventes fois,

Gens dispos, mais peu courtois.
Avec toute sa science,
Elle ne put trouver de remede à l'amour :
Damon la captiva. Celle dont la puissance
Eût arrêté l'astre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posséder une nuit à son contentement.
Si Nérie eût voulu des baisers seulement,
C'étoit une affaire faite ;
Mais elle alloit au point, & ne marchandoit pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidelle à sa moitié,
Et vouloit que l'enchanteresse
S'en tînt aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris? La race en est cessée ;
Et même je ne sais si jamais on en vit.
L'histoire, en cet endroit, est, selon ma pensée,
Un peu sujette à contredit :
L'Hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la Lance enchantée ;
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit :
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres :
On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie
Employa philtres & brevets,

Eut recours aux regards remplis d'afféterie;
Enfin, n'omit aucuns secrets.
Damon à ces ressorts opposoit l'hyménée.
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit, un jour : Votre fidélité
Vous paroît héroïque & digne de louange;
Mais je voudrois savoir comment, de son côté,
Caliste en use, & lui rendre le change.
Quoi donc ? si votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse?
Et, pendant que Caliste, attrapant son mari,
Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage;
C'est pour eux seuls qu'Hymen fit les plaisirs permis.
Mais vous ! ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis !
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique!
Et vous les bannirez de votre république !
Non, non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve,
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez, tout au moins, si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Éraste
Va chez vous fort assidument.
Seroit-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Eraste nous visite ?

Il eſt trop mon ami pour toucher ce point là.
Votre ami tant qu'il vous plaira,
Dit Nérie, honteuſe & dépite,
Caliſte a des appas, Eraſte a du mérite:
Du côté de l'adreſſe, il ne leur manque rien;
Tout cela s'accommode bien.

Ce diſcours porta coup, & fit ſonger notre homme.
Une épouſe fringante, & jeune, & dans ſon feu,
Et prenant plaiſir à ce jeu,
Qu'il n'eſt pas beſoin que je nomme:
Un perſonnage expert aux choſes de l'amour,
Hardi comme un homme de cour,
Bien fait, & promettant beaucoup de ſa perſonne.
Où Damon, juſqu'alors, avoit-il mis ſes yeux?
Car d'amis, moquez-vous, c'eſt une bagatelle,
En eſt-il de religieux,
Juſqu'à déſemparer, alors que la donzelle
Montre à-demi ſon ſein, ſort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiete, & regarde un galant
En cent façons, de qui la moins fripponne
Veut dire: Il y fait bon, l'heure du berger ſonne;
Etes vous ſourd? Damon a dans l'eſprit
Que tout cela s'eſt fait, du moins qu'il s'eſt pu faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage & mainte chimere.
Nérie en a bientôt le vent;
Et pour tourner en certitude
Le ſoupçon & l'inquiétude

Dont Damon s'est coëffé si malheureusement ;
L'enchanteresse lui propose
Une chose ;
C'est de se frotter le poignet
D'une eau dont les sorciers ont trouvé le secret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose,
Ou des miracles, autrement :
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Eraste & l'air, & le visage,
Et le maintien & le corsage,
Et la voix ; & Damon, sous ce feint personnage,
Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage ;
Il se frotte, il devient l'Eraste le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état, il va trouver sa femme,
Met la fleurette au vent ; & cachant son ennui,
Que vous êtes belle aujourd'hui !
Lui dit-il : Qu'avez-vous, Madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps ?
Caliste, qui savoit les propos des amants,
Tourna la chose en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs & soupirs furent tentés ;
Et pleurs & soupirs rebutés.
Caliste étoit un roc ; rien n'émouvoit la belle.
Pour derniere machine, à la fin, notre époux
Proposa de l'argent ; & la somme fut telle,

Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Caliste, enfin, l'inexpugnable
Commença d'écouter raison.
Sa chasteté plia; car, comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire?
Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon;
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent, maître du monde?
Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,
N'omettez un seul petit point:
Un financier viendra, qui, sur votre moustache,
Enlevera la belle; &, dès le premier jour,
Vous fera présent du panache:
Vous languirez encore, après un an d'amour.

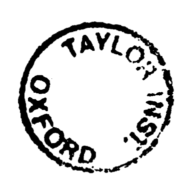
L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher disparut: un mouton succéda;
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable;
Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,
Donna, pour arrhes, un baiser.
L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, & dit à sa moitié:
Ah! Caliste, autrefois de Damon si chérie,
Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié,

L'argent t'eſt-il plus cher qu'une union ſi belle ?
Je devrois dans ton ſang éteindre ce forfait :
Je ne puis ; & je t'aime encor toute infidelle :
Ma mort ſeule expiera le tort que tu m'as fait.

Notre épouſe voyant cette métamorphoſe,
Demeura bien ſurpriſe : elle dit peu de choſe ;
Les pleurs furent ſon ſeul recours.
Le mari paſſa quelques jours
A raiſonner ſur cette affaire :
Un cocu ſe pouvoit-il faire
Par la volonté ſeule, & ſans venir au point ?
L'étoit-il, ne l'étoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.
Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez dans cette coupe-là.
On la fit par tel art, que, dès qu'un perſonnage
Duement atteint de cocuage,
Y veut porter la levre, auſſi-tôt tout s'en va ;
Il n'en avale rien, & répand le breuvage
Sur ſon ſein, ſur ſa barbe, & ſur ſon vêtement.
Que s'il n'eſt point ſenſé cocu ſuffiſamment,
Il boit tout ſans répandre goutte.
Damon, pour éclaircir ſon doute,
Porte la levre au vaſe : il ne ſe répand rien.
C'eſt, dit-il, reconfort ; &, pourtant, je ſais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe ?
Faites-moi place en votre troupe,

Meſſieurs de la grand'bande. Ainſi diſoit Damon,
Faiſant à ſa femelle un étrange ſermon.
Miſérables humains! Si, pour des cocuages,
Il faut, en ces pays, faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de ſa femme, & la rendit coquette:
Quand les galants ſont défendus,
C'eſt alors que l'on les ſouhaite.
Le malheureux époux s'informe, s'inquiete;
Et, de tout ſon pouvoir, court au devant d'un mal
Que la peur, bien ſouvent, rend aux hommes fatal.
De quart-d'heure en quart-d'heure, il conſulte la taſſe;
Il y boit huit jours ſans diſgrace;
Mais, à la fin, il y boit tant,
Que le breuvage ſe répand.
Ce fut bien là le comble. O ſcience fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette, de fureur, cette coupe infernale;
Lui-même eſt ſur le point de ſe précipiter.
Il enferme ſa femme en une tour quarrée,
Lui va, ſoir & matin, reprocher ſon forfait;
Cette honte, qu'auroit le ſilence enterrée,
Court le pays, & vit du vacarme qu'il fait.



Caliſte, cependant, mene une triſte vie.
Comme on ne lui laiſſoit argent ni pierrerie,
Le geolier fut fidelle; elle eut beau le tenter.

Enfin, la pauvre malheureuse
Prend son temps que Damon, plein d'ardeur amoureuse,
Étoit d'humeur à l'écouter.
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable;
Mais quoi, suis-je la seule? Hélas! non. Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable:
Que le moins entaché se moque un peu de vous;
Pourquoi donc être inconsolable?
Hé bien, reprit Damon, je me consolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeller royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me fut vos secrets révéler.
Le mari, sans tarder, exécutant la chose,
Attire les passants, tient table en son château;
Sur la fin des repas, à chacun il propose
L'essai de cette coupe, essai rare & nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
Voulez-vous savoir si la vôtre
Vous est fidelle? Il est quelquefois bon
D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voici le moyen; buvez dans cette tasse:
Si votre femme, de sa grace,
Ne vous donne aucun suffragant,
Vous ne répandrez nullement;
Mais si du dieu nommé Vulcan,
Vous suivez la banniere, étant de nos confreres

En ces redoutables myſteres,
De part & d'autre la boiſſon
Coulera ſur votre menton.
Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propoſe
Cette pernicieuſe choſe,
Autant en font l'eſſai : preſque tous y ſont pris.
Tel en rit, tel en pleure ; &, ſelon les eſprits
Cocuage, en plus d'une ſorte,
Tient ſa morgue parmi ces gens ;
Déjà l'armée eſt aſſez forte
Pour faire corps & battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils ſeront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace ;
Car, pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens : c'eſt une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.
Les différents degrés où monte Cocuage
Réglent le pas & les emplois ;
Ceux qu'il n'a viſités ſeulement qu'une fois,
Sont fantaſſins, pour tout potage.
On fait les autres cavaliers.
Quiconque eſt de ſes familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine, ou lieutenant,
Ou l'on lui donne un régiment,

Selon qu'entre les mains du sire,
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment;
Il fut fait général; & croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua:
Plus d'un intendant se trouva;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne,
Renaud, neveu de Charlemagne,
Passe par ce château; l'on l'y traite à souhait:
Puis le seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon: Grand-merci de la coupe.
Je crois ma femme chaste; & cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? Cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux?
Je dors d'autant, graces aux dieux:
Puis-je demander autre chose?
Que sais-je? Par hasard si le vin s'épandoit?
Si je ne tenois pas votre vase assez droit:
Je suis quelquefois mal adroit:
Si cette coupe, enfin, me prenoit pour un autre?
Messire Damon, je suis vôtre:
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainsi Renaud partit, & ne hasarda point.
Damon dit: Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage

Que nous n'avons été. Consolons-nous pourtant :
Nous avons des pareils ; c'est un grand avantage.
Il s'en rencontra tant & tant,
Que, l'armée, à la fin, royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant :
Par son mari chere tenue,
Tout de même qu'auparavant.

Époux, Renaud vous montre à vivre.
Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost,
Que sait-on ? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire ;
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.



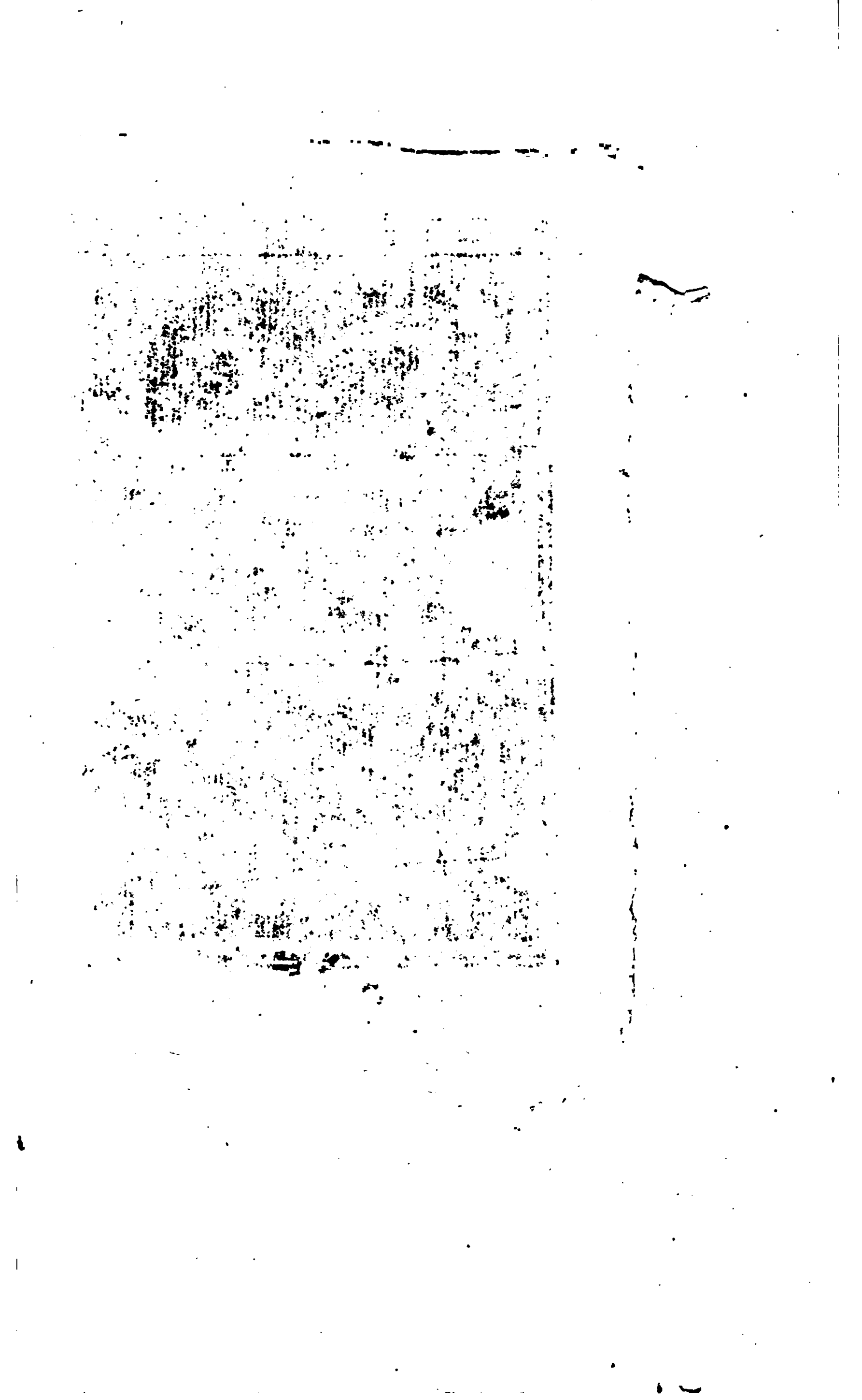


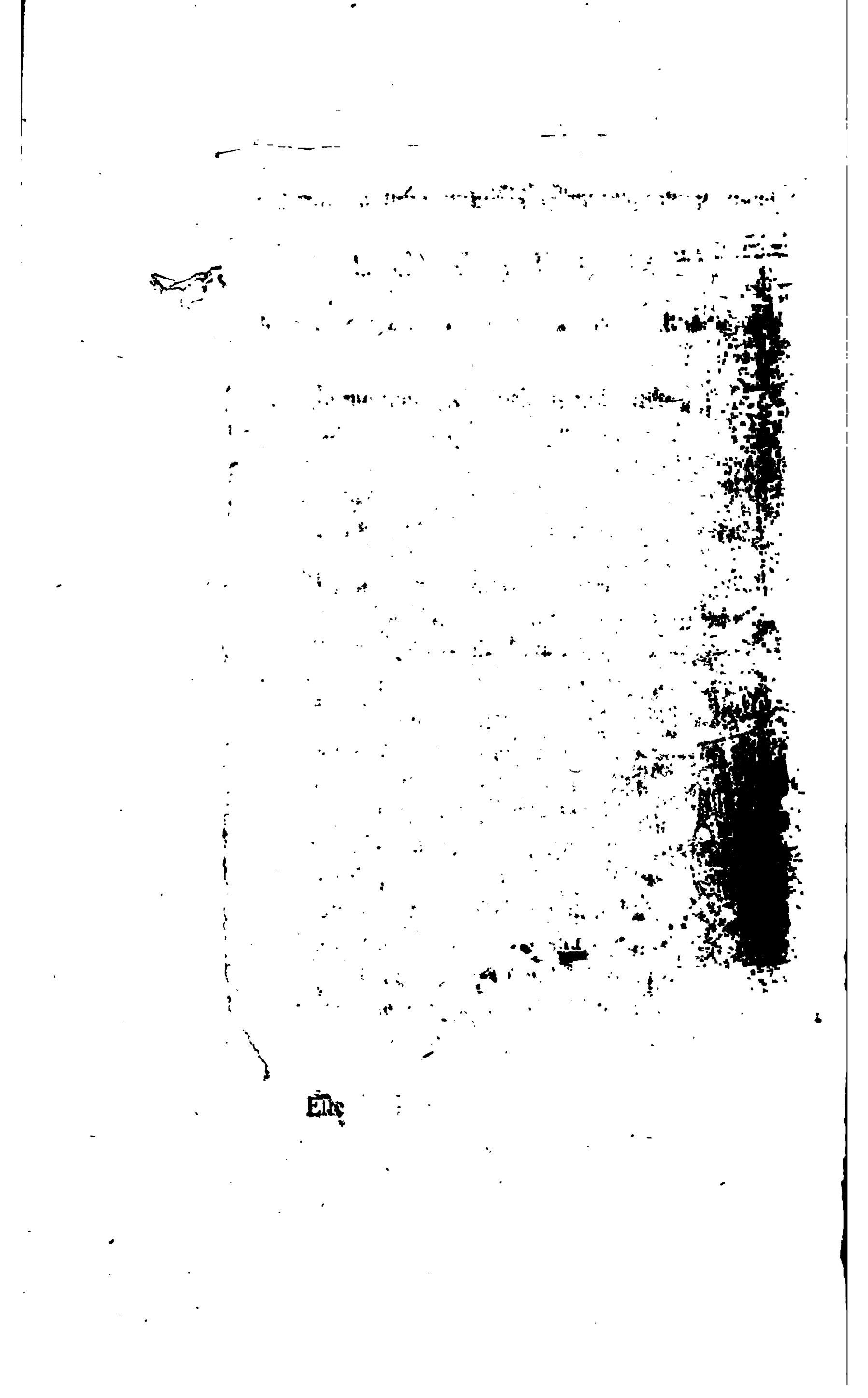
LE FAUCON,

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

Je me ſouviens d'avoir damné, jadis,
L'amant avare, & je ne m'en dédis.
Si la raiſon des contraires eſt bonne,
Le libéral doit être en paradis;
Je m'en rapporte à meſſieurs de Sorbonne.

Il étoit donc, autrefois, un amant
Qui, dans Florence, aima certaine femme.
Comment? aimer? C'étoit ſi follement,
Que, pour lui plaire, il eût vendu ſon ame.
S'agiſſoit-il de divertir la dame,
A pleines mains il vous jettoit l'argent;
Sachant très-bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout;
Renverſe murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout;
Fait taire chiens; &, quand il veut, ſervantes;
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, & mieux perſuadantes:
Bref, ne voudroit avoir laiſſé debout
Aucune place, & tant forte fût-elle.
Si laiſſa-t-il ſur ſes pieds notre belle.
Elle tint bon, Féderic échoua





Elle



Près de ce roc, & le nez s'y cassa;
Sans fruit aucun, vendit & fricassa
Tout son avoir; comme l'on pourroit dire
Belles comtés, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus & plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appelloit Messire
A longue queue; enfin, grace à l'amour,
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta, qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis; même amis, Dieu sait comme!
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire: C'est dommage.
Chacun le dit, & chacun s'en tint là;
Car de prêter, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle: on oublia les dons,
Et le mérite, & les belles raisons
De Féderic, & sa premiere vie.
Le protestant de madame Clitie
N'eut de crédit qu'autant qu'il eut du fonds;
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet:
De maints tournois elle fut le sujet;
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits & faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon.
Féderic eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit, ni fille, dans Florence,
Qui n'employât, pour débaucher le coeur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,

L'autre, un coup-d'œil; l'autre, quelque autre avance;
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Hélene favorable;
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable,
Premiérement, puis en vint aux comtés;
Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
Delà les monts, chacun veut être comte;
Ici, marquis; baron, peut-être, ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé;
Prenez le titre, & laissez-moi la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien;
Son mari même étoit grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent, ni dons; mais souffrit la dépense,
Et les cadeaux, sans croire, pour cela,
Etre obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, & pauvrement bâtie.
Là Féderic alla se confiner,
Honteux qu'on vît sa misere à Florence;

Honteux encor de n'avoir ſu gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par ſix ans de devoirs & de ſoins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à ſon peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouit jamais,
Ni pour froideur, ni pour autres ſujets,
Plainte de lui, ni grande, ni petite.
Notre amoureux ſubſiſta comme il put
Dans ſa retraite, où le pauvre homme n'eut,
Pour le ſervir, qu'une vieille édentée;
Cuiſine froide, & fort peu fréquentée;
A l'écurie, un cheval aſſez bon,
Mais non pas fin; ſur la perche, un Faucon,
Dont, à l'entour de cette métairie,
Défunt marquis s'en alloit, ſans valets,
Sacrifiant à ſa mélancolie
Maintes perdrix, qui, las! ne pouvoient mais
Des cruautés de madame Clitie.
Ainſi vivoit le malheureux amant;
Sage s'il eût, en perdant ſa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit conſumant;
Mais de ſes feux la mémoire importune
Le talonnoit: toujours un double ennui
Alloit, en croupe, à la chaſſe avec lui.
Mort vint ſaiſir le mari de Clitie;
Comme ils n'avoient qu'un fils, pour tous enfants,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,

Avoit toujours considéré sa femme ;
Par testament, il déclare la dame
Son héritiere, arrivant le décès
De l'enfançon, qui, peu de temps après,
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfants mere ne sait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux.
Zele, souvent, aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre & fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce jouet, enfin, si cette chose
Est à son gré. Quoique l'on lui propose,
Il le refuse; &, pour toute raison,
Il dit qu'il veut seulement le Faucon
De Féderic, pleure, & mene une vie
A faire gens de bon cœur détester :
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouir toujours crier.
Or, il est bon de savoir que Clitie,
A cinq cent pas de cette métairie,
Avoit du bien, possédoit un château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Ouir parler. On en disoit merveilles,
On en contoit des choses nompareilles :
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, & qu'il en avoit pris

Tant

Tant ce matin, tant cette après-dînée :
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel Faucon. Qui fut bien empêchée,
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Féderic l'unique & seule chose
Qui lui restoit ; & supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé d'ingratitude,
Point de faveurs, toujours hautaine & rude
En son endroit. De quel front s'en aller,
Après cela, le voir & lui parler,
Ayant été cause de sa ruine ?
D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine :
Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
De ce Faucon ; il se tourmente, il crie :
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.
Ces raisons-ci l'emporterent enfin.
Chez Féderic la dame, un beau matin,
S'en va, sans suite & sans nul équipage.
Féderic prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparoître à ses yeux.
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas, chez soi, pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi ! venir voir le plus humble de ceux

Que vos beautés ont rendus amoureux!
Un villageois, un haire, un misérable!
C'est trop d'honneur; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart:
Non, non, Seigneur, c'est pour vous la visite;
Je viens manger avec vous, ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite:
Que vous donner? N'avez-vous pas du pain?
Reprit la dame. Incontinent, lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulaillier,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son Faucon, sans raisonner, le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, & court de place en place.
Tandis la vieille a soin du demeurant,
Fouille au bahu, choisit, pour cette fête,
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête;
Met le couvert, va cueillir, au jardin,
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
Pour abréger, on sert la fricassée.
La dame en mange, & feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi: Je suis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur.
Encore un coup, il ne m'est guere honnête

De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement.
Doit-il, pour moi, s'en priver un moment?
Mais excusez une mere affligée:
Mon fils se meurt : il veut votre Faucon:
Mon procédé ne mérite un tel don;
La raison veut que je sois refusée.
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie.
A cet amour j'ai très-mal répondu :
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander..... & quoi? C'est temps perdu;
Votre Faucon. Mais non, plutôt périsse
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand.
Souffrez, sans plus, que cette triste mere,
Aimant d'amour la chose la plus chere
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne, au moins, s'acquitter du devoir
De la nature; &, pour toute allégeance,
En votre sein décharge sa douleur.
Vous savez bien, par votre expérience,
Que c'est d'aimer : vous le savez, Seigneur;
Ainsi, je crois trouver chez vous excuse.
Hélas! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus; vous en avez dîné.

L'oiseau n'est plus! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il, plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, & qu'il eût pris la place
De ce Faucon! Mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon paillier rien ne m'étoit resté:
Depuis deux jours, la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau; je l'ai tué sans peine:
Rien coûte-t-il, quand on reçoit sa reine?
Ce que je puis pour vous, est de chercher
Un bon Faucon; ce n'est chose si rare
Que, dès demain, nous n'en puissions trouver.
Non, Féderic, dit-elle, je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance.
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs, quelque temps, l'arrosa.
Deux jours après, l'enfant suivit le pere.
Le deuil fut grand: la trop dolente mere
Fit, dans l'abord, force larmes couler.



Mais comme il n'eſt peine d'ame ſi forte
Qu'il ne s'en faille, à la fin, conſoler;
Deux médecins la traiterent de ſorte
Que ſa douleur eut un terme aſſez court:
L'un fut le temps, & l'autre fut l'amour.
On épouſa Féderic en grand'pompe;
Non-ſeulement par obligation;
Mais, qui plus eſt, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on ſe trompe
A cet exemple; & qu'un pareil eſpoir
Nous faſſe ainſi conſumer notre avoir.
Femmes ne ſont toutes reconnoiſſantes.
A cela près, ce ſont choſes charmantes.
Sous le ciel n'eſt un plus bel animal.
Je n'y comprends le ſexe en général.
Loin de cela, j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles ſont aimantes,
J'ai les deſſeins du monde les meilleurs;
Les autres n'ont qu'à ſe pourvoir ailleurs.



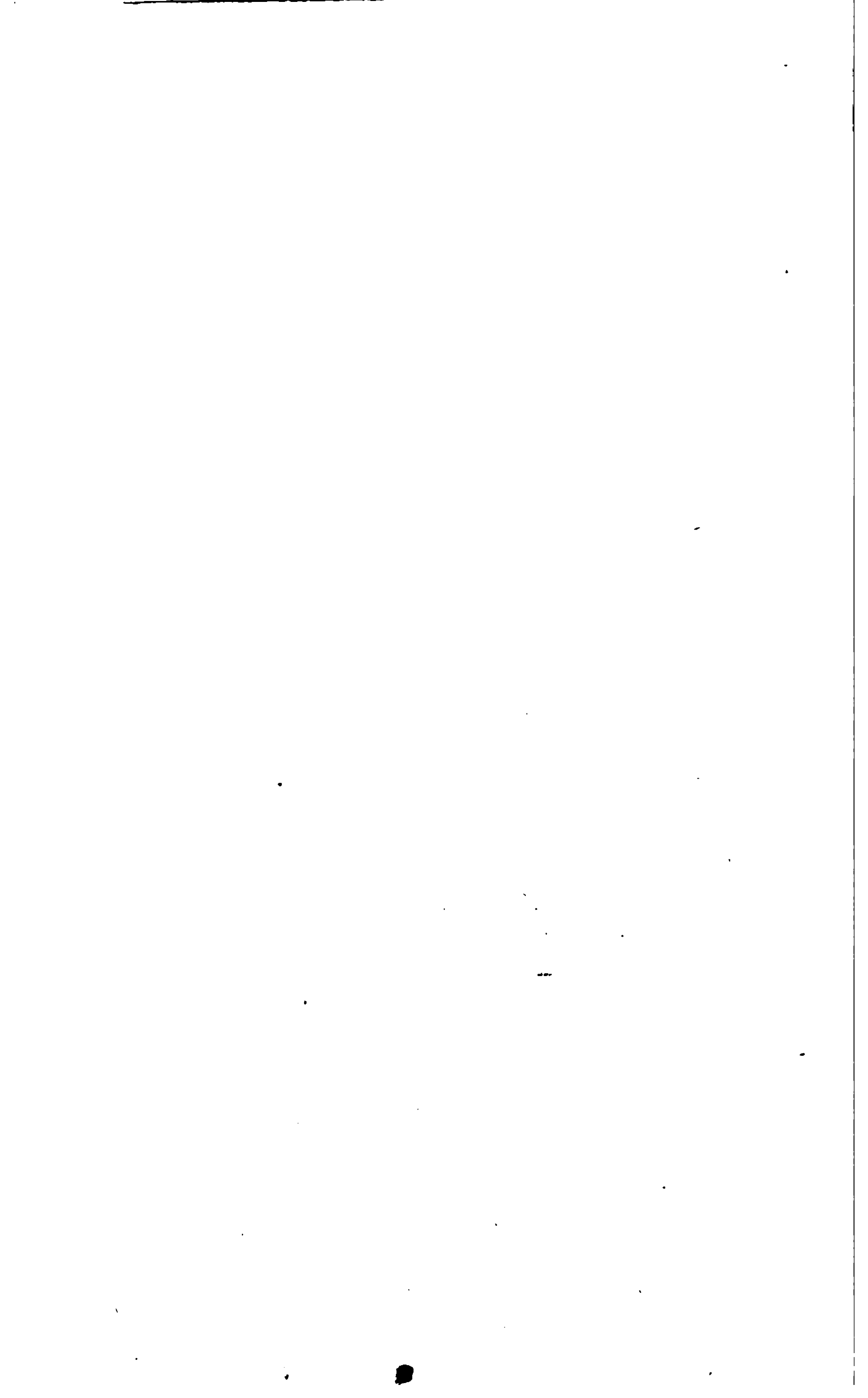
LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES.

La clef du coffre fort & des cœurs c'est la même.
Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est, du moins, celle des faveurs.
Amour doit à ce stratageme
La plus grand'part de ses exploits :
A-t-il épuisé son carquois,
Il met tout son salut en ce charme suprême.
Je tiens qu'il a raison ; car, qui hait les présents ?
Tous les humains en sont friands,
Princes, rois, magistrats : ainsi, quand une belle
En croira l'usage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contr'elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire sans celle-là.

Un juge Mantouan belle femme épousa.
Il s'appelloit Anselme ; on la nommoit Argie ;
Lui, déjà vieux barbon ; elle, jeune & jolie,
Et de tous charmes assortie.
L'époux, non content de cela,
Fit si bien, par sa jalousie,
Qu'il rehaussa de prix celle-là, qui, d'ailleurs,





Méritoit de ſe voir ſervie
Par les plus beaux & les meilleurs.
Elle le fut auſſi : d'en dire la maniere,
Et comment s'y prit chaque amant ;
Il ſeroit long ; ſuffit que cet objet charmant
Les laiſſa ſoupirer, & ne s'en émut guere.

Amour établiſſoit chez le juge ſes loix,
Quand l'état Mantouan, pour choſe de grand poids,
Réſolut d'envoyer ambaſſade au ſaint pere.
Comme Anſelme étoit juge, &, de plus, magiſtrat,
Vivoit avec aſſez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas ſans réſiſter,
Qu'au choix qu'on fit de lui conſentit le bon-homme.
L'affaire étoit longue à traiter ;
Il devoit demeurer, dans Rome,
Six mois, & plus encor ; que ſavoit-il combien ?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien :
Longue ambaſſade & long voyage
Aboutiſſent à cocuage.
Dans cette crainte, notre époux
Fit cette harangue à la belle :
On nous ſépare, Argie ; adieu, ſoyez fidelle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le moi ; car, entre nous,
J'ai ſujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte

Cette soupirante cohorte ?
Vous me direz que, jusqu'ici,
La cohorte a mal réussi :
Je le crois ; cependant, pour plus grande assurance,
Je vous conseille, en mon absence,
De prendre pour séjour notre maison des champs :
Fuyez la ville & les amants,
Et leurs présents ;
L'invention en est damnable ;
Des machines d'amour c'est la plus redoutable ;
De tout temps l'amour a vu don
Etre le pere d'abandon.
Déclarez-lui la guerre ; & soyez sourde, Argie,
A sa sœur, la cajolerie.
Dès que vous sentirez approcher les blondins ;
Fermez vîte vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera : je vous fais la maîtresse
De tout ce que le ciel m'a donné de richesse :
Tenez, voilà les chefs de l'argent, des papiers ;
Faites-vous payer des fermiers ;
Je ne vous demande aucun compte,
Suffit que je puisse, sans honte,
Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux
Vous garderez entiers pour son retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon-homme :
Hélas ! il permettoit tous plaisirs, hors un point
Sans lequel seul il n'en est point.
Son épouse lui fit promesse solemnelle

D'être fourde, aveugle & cruelle,
Et de ne prendre aucun préfent;
Il la retrouveroit, au retour, toute telle
Qu'il la laiffoit en s'en allant,
Sans nul veftige de galant.

Anfelme étant parti, tout auffi-tôt Argie
S'en alla demeurer aux champs:
Et tout auffi-tôt les amants
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya: ces gens l'embarraffoient,
L'attiédiffoient, l'affadiffoient,
L'endormoient, en contant leur flamme;
Ils déplaifoient tous à la dame;
Hormis certain jeune blondin,
Bien fait, & beau par excellence;
Mais qui ne put, par fa fouffrance,
Amener à fon but cet objet inhumain.

Son nom étoit Atis; fon métier, paladin:
Il ne plaignit, en fon deffein,
Ni les foupirs, ni la dépenfe:
Tout moyen par lui fut tenté.
Encor fi des foupirs il fe fût contenté;
La fource en eft inépuifable;
Mais de la dépenfe, c'eft trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop;
Voilà mon homme miférable.
Que fait-il? Il s'éclipfe, il part, il va chercher

Quelque désert pour se cacher.
En chemin, il rencontre un homme,
Un manant, qui, fouillant avecque son bâton,
Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson;
Atis s'enquit de la raison.
C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.
Quand j'en rencontre sur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
Ami, reprit Atis, laisse-le; n'est-il pas
Créature de Dieu, comme les autres bêtes?
Il est à remarquer que notre paladin
N'avoit pas cette horreur, commune au genre-humain,
Contre la gent reptile & toute son espece:
Dans ses armes il en portoit,
Et de Cadmus il descendoit,
Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.
Force fut au manant de quitter son dessein.
Le serpent se sauva. Notre amant, à la fin,
S'établit dans un bois écarté, solitaire:
Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,
Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
Et quelque écho qui répondoit.
Là le bonheur & la misere
Ne se distinguoient point, égaux en dignité,
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité.
Son amour l'y suivit; & cette solitude,
Bien loin d'être un remede à son inquiétude,
En devint même l'aliment,

Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.
Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort :
Atis, il t'est plus doux encor
De la voir ingrate & cruelle,
Que d'être privé de ses traits.
Adieu, ruisseaux, ombrages frais ;
Chants amoureux de Philomele ;
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens.
Eloigné de ses yeux je ne vois, ni n'entends.
L'esclave fugitif se va remettre encore
En ses fers, quoique durs, mais hélas ! trop chéris.
Il approchoit des murs qu'une fée a bâtis,
Quand, sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,
Une nymphe, en habit de reine,
Belle, majestueuse, & d'un regard charmant,
Vint s'offrir, tout d'un coup, aux yeux du pauvre amant,
Qui rêvoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux :
Je le veux, je le puis, étant Manto la fée,
Votre amie & votre obligée ;
Vous connoissez ce nom fameux.
Mantoue en tient le sien ; jadis en cette terre
J'ai posé la premiere pierre
De ces murs, en durée égaux aux bâtiments,
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements ;
La Parque est inconnue à toutes mes pareilles :

Nous opérons mille merveilles :
Malheureuſes pourtant de ne pouvoir mourir ;
Car nous ſommes, d'ailleurs, capables de ſouffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine :
Nous devenons ſerpents, un jour de la ſemaine.
Vous ſouvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine ?
C'étoit moi, qu'un manant s'en alloit aſſommer :
Vous me donnâtes aſſiſtance :
Atis, je veux, pour récompenſe,
Vous procurer la jouiſſance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir ; je vous donne aſſurance
Qu'avant qu'il ſoit deux jours de temps,
Vous gagnerez, par vos préſents,
Argie & tous ſes ſurveillants.
Dépenſez, diſſipez, donnez à tout le monde,
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point : c'eſt pour vous le tréſor
Que Lucifer me garde en ſa grotte profonde.
Votre belle ſaura quel eſt notre pouvoir.
Même pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit Chien vous m'allez voir,
Faiſant mille tours ſur l'herbette ;
Et vous, en pélerin, jouant de la muſette,
Me pourrez, à ce ſon, mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté.
Auſſi-tôt fait que dit ; notre amant & la fée

Changent de forme en un inſtant:
Le voilà pélerin, chantant comme un Orphée;
Et Manto, petit Chien, faiſant tours & ſautant.
Ils vont au château de la belle.
Valets & gens du lieu s'aſſemblent autour d'eux.
Le petit Chien fait rage; auſſi fait l'amoureux:
Chacun danſe, & Guillot fait ſauter Perronelle.
Madame entend ce bruit, & la nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer, à ſon tour,
Le roi des épagneuls, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danſe, il fait cent tours:
Madame en fera ſes amours;
Le veuille ou non ſon maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La nourrice fait la demande:
Le pélerin, ſans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la choſe;
Et voici ce qu'il lui propoſe:

Mon Chien n'eſt point à vendre, à donner encor moins;
Il fournit à tous mes beſoins:
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte, entre mes mains, fait tomber, à l'inſtant,
Au lieu de puces, des piſtoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant;
C'eſt un prodige, enfin. Madame, cependant,
En a, comme on dit, la monnoie.
Pourvu que j'aie cette joie

De coucher avec elle une nuit ſeulement,
Favori ſera ſien dès le même moment.

La propoſition ſurprit fort la nourrice.
Quoi! madame l'ambaſſadrice!
Un ſimple pélerin! Madame à ſon chevet
Pourroit voir un bourdon! Et ſi l'on le ſavoit!
Si, cette même nuit, quelque hôpital avoit
Hébergé le Chien & ſon maître!
Mais ce maître eſt bien fait, & beau comme le jour:
Cela fait paſſer, en amour,
Quelque bourdon que ce puiſſe être.
Atis avoit changé de viſage & de traits:
On ne le connut pas; c'étoient d'autres attraits.
La nourrice ajoutoit: A gens de cette mine
Comment peut-on refuſer rien?
Puis Celui-ci poſſede un Chien
Que le royaume de la Chine
Ne paieroit pas de tout ſon or:
Une nuit de madame auſſi c'eſt un tréſor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à ſon Chien feignoit de parler bas:
Il tombe auſſi-tôt dix ducats
Qu'à la nourrice offre le ſire.
Il tombe encore un diamant:
Atis, en riant, le ramaſſe.
C'eſt, dit-il, pour madame; obligez-moi, de grace,
De le lui préſenter avec mon compliment.
Vous direz à ſon excellence

Que je lui ſuis acquis. La nourrice, à ces mots,
Court annoncer, en diligence,
Le petit Chien & ſa ſcience,
Le pélerin & ſon propos.
Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battît ſa nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'eſprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis!
Hélas! mes cruautés ſont cauſe de ſa perte.
Il ne me propoſa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un roi cette choſe ſoufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir;
Et d'un porte-bourdon je la pourrois ſouffrir,
Moi qui ſuis une ambaſſadrice!
Madame, reprit la nourrice,
Quand vous ſeriez impératrice,
Je vous dis que ce pélerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la déeſſe la plus belle.
Atis, votre beau paladin,
Ne vaut pas ſeulement un doigt du perſonnage.
Mais mon mari m'a fait jurer....
Eh quoi?... De lui garder la foi du mariage...
Bon! jurer! Ce ſerment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait? Qui l'ira déclarer?
Qui le ſaura? J'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainſi, j'oſe vous l'aſſurer,
Si, ſur le bout du nez, tache pouvoit montrer
Que telle choſe eſt arrivée.

Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu? Non, madame, il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé son temps & ses appas,
D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire:
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour?
Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guere;
Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour.
La fausse vieille sut tant dire,
Que tout se réduisit seulement à douter
Des merveilles du Chien, & des charmes du sire:
Pour cela l'on les fit monter.
La belle étoit au lit encore.
L'univers n'eut jamais d'aurore
Plus paresseuse à se lever.
Notre heureux pélerin traversa la ruelle,
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints.
Son compliment parut galant, & des plus fins:
Il surprit & charma la belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint Jacques de Compostelle.
Cependant, pour la régaler,
Le Chien, à son tour, entre en lice.
On eût vu sauter Favori
Pour la dame & pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.

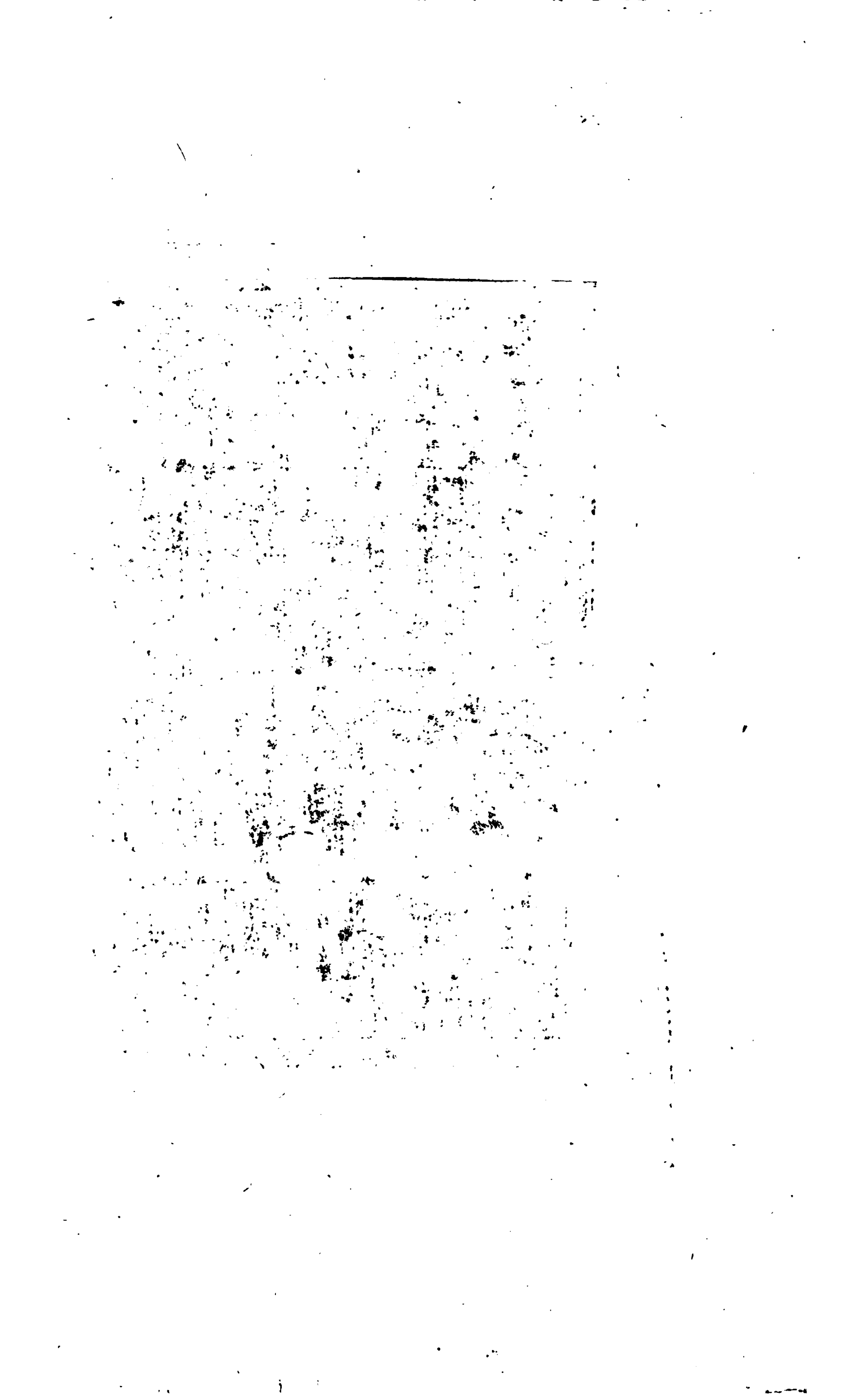
Ce n'eſt pas tout, il ſe ſecoue :
Auſſi-tôt perles de tomber,
Nourrice de les ramaſſer,
Soubrette de les enfiler,
Pélerin de les attacher
A de certains bras, dont il loue
La blancheur & le reſte. Enfin, il fait ſi bien,
Qu'avant que partir de la place,
On traite avec lui de ſon Chien.
On lui donne un baiſer pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit; & la nuit vint.
Auſſi-tôt que le drôle tint
Entre ſes bras madame Argie,
Il redevint Atis; la dame en fut ravie;
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter monſieur l'ambaſſadeur.
Cette nuit eut des ſœurs, & même en très-bon nombre.
Chacun s'en apperçut; car d'enfermer ſous l'ombre
Une telle aiſe, le moyen?
Jeunes gens ſont-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie?

A quelques mois de là, le ſaint Pere renvoie
Anſelme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens & les honneurs pleuvoient ſur ſa perſonne.
De ſon vice-gérent il apprend tous les ſoins :
Bons certificats des voiſins;
Pour les valets, nul ne lui donne

D'éclairciſſement ſur cela.
Monſieur le juge interrogea
La nourrice avec les ſoubrettes,
Sages perſonnes & diſcretes;
Il n'en put tirer ce ſecret.
Mais, comme parmi les femelles
Volontiers le diable ſe met,
Il ſurvint de telles querelles,
La dame & la nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A ſe venger de l'autre, & déclarer l'affaire.
Dût-elle auſſi ſe perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer juſqu'où la colere,
Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
Je ne tiens pas qu'il ſoit poſſible;
Ainſi je m'en tairai: l'on peut, par les effets,
Juger combien Anſelme étoit homme ſenſible.
Il choiſit un de ſes valets,
Le charge d'un billet, & mande que madame
Vienne voir ſon mari malade en la cité:
La belle n'avoit point ſon village quitté:
L'époux alloit, venoit, & laiſſoit là ſa femme.
Il te faut, en chemin, écarter tous ſes gens,
Dit Anſelme au porteur de ſes ordres preſſants:
La perfide a couvert mon front d'ignominie;
Pour ſatisfaction je veux avoir ſa vie.
Poignarde-la, mais prends ton temps;
Tâche de te ſauver: voilà pour ta retraite;
Prends cet or: ſi tu fais ce qu'Anſelme ſouhaite

Et punis cette offense-là;
Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.
Le valet va trouver Argie,
Qui par son Chien est avertie.
Si vous me demandez comme un chien avertit;
Je crois que par la jupe il tire,
Il se plaint, il jappe, il soupire;
Il en veut à chacun; pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus; & tout bas il apprit
Un tel péril à sa maîtresse.
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien:
Reposez-vous sur moi; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'ame traîtresse.
Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit
Souvent aux voleurs de refuge.
Le ministre cruel des vengeances du juge
Envoie un peu devant le train qui les suivoit;
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La dame disparoît aux yeux du personnage,
Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'époux,
Lui conte le miracle; & son maître, en courroux,
Va lui-même à l'endroit. O prodige! O merveille!
Il y trouve un palais de beauté sans pareille:
Une heure auparavant, c'étoit un champ tout nu.
Anselme, à son tour éperdu,
Admire ce palais bâti non pour des hommes,
Mais apparemment pour des dieux:

Appartements dorés, meubles très-précieux,
Jardins & bois délicieux :
On auroit peine à voir, en ce ſiecle où nous ſommes,
Choſe ſi magnifique & ſi riante aux yeux.
Toutes les portes ſont ouvertes ;
Les chambres ſans hôte & déſertes :
Pas une ame en ce louvre, excepté qu'à la fin
Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du juge, & ſemble la copie
D'un Éſope d'Éthiopie.
Notre magiſtrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer, lui donnant cet office :
Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel dieu
Appartient un tel édifice ;
Car de dire un roi, c'eſt trop peu.
Il eſt à moi, reprit le More.
Notre juge, à ces mots, ſe proſterne, l'adore,
Lui demande pardon de ſa témérité.
Seigneur, ajouta-t-il, que votre déité
Excuſe un peu mon ignorance.
Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. Le More lui répond :
Veux-tu que je t'en faſſe un don ?
De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
A certaine condition.
Je ne ris point ; tu pourras être
De ces lieux abſolu ſeigneur,
Si tu me veux ſervir, deux jours, d'enfant d'honneur.



Appartements dorés, meubles très-précieux,
Jardins & bois déli[illegible]



Entends-tu ce langage,
Et sais-tu quel est cet usage ?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'échanson du monarque des dieux?

ANSELME.

Ganymede ?

LE MORE.

Celui-là même.
Prends que je sois Jupin, le monarque suprême,
Et que tu sois le jouvenceau :
Tu n'es pas tout-à-fait si jeune, ni si beau.

ANSELME.

Ah ! seigneur, vous raillez; c'est chose par trop sûre :
Regardez la vieillesse & la magistrature.

LE MORE.

Moi, railler ? Point du tout.

ANSELME.

Seigneur.

LE MORE.

Ne veux-tu point ?

ANSELME.

Seigneur... Anselme ayant examiné ce point,
Consent, à la fin, au mystere.
Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire!

En page, incontinent, son habit est changé :
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausse troussé :
La barbe seulement demeure au personnage.
L'enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage,
Suit le More par-tout. Argie avoit ouï
Le dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la fée,
Par son art métamorphosée ;
Et par son art ayant bâti
Ce louvre, en un moment ; par son art, fait un page
Sexagénaire & grave. A la fin, au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout-d'un coup. Est-ce Anselme, dit-elle,
Que je vois ainsi déguisé ?
Anselme ? Il ne se peut ; mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme, à la sage cervelle,
Me voudroit-il donner une telle leçon ?
C'est lui, pourtant. Oh ! oh ! Monsieur notre barbon,
Notre législateur, notre homme d'ambassade,
Vous êtes, à cet âge, homme de mascarade ?
Homme de... La pudeur me défend d'achever.
Quoi ! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultere !
Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant :
Tout me rend excusable, Atis, & son mérite,
Et la qualité du présent.
Vous verrez, tout incontinent,
Si femme, qu'un tel don à l'amour sollicite,

Peut résister un seul moment.
More, devenez Chien. Tout aussi-tôt le More
Redevint petit Chien encore
Favori, que l'on danse : à ces mots, Favori;
Danse, & tend la patte au mari.
Qu'on fasse tomber des pistoles :
Pistoles tombent à foison.
Eh bien ! qu'en dites-vous ? Sont-ce choses frivoles ?
C'est de ce Chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maison.
Puis faites-moi trouver au monde une excellence,
Une altesse, une majesté,
Qui refuse sa jouissance
A dons de cette qualité;
Sur-tout quand le donneur est bien fait, & qu'il aime
Et qu'il mérite d'être aimé ?
En échange du Chien, l'on me vouloit moi-même;
Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné;
Bien entendu, Monsieur, suis-je chose si chere ?
Vraiment, vous me croiriez bien pauvre ménagere,
Si je laissois aller tel Chien à ce prix là.
Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà ?
Le louvre pour lequel,. Mais oublions cela,
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi, qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir :
Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez-là, mon mari; la paix : car aussi-bien

Je vous défie, ayant ce Chien :
Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre.
Il m'avertit de tout ; il confond les jaloux :
Ne le soyez donc point : plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'assurer de nous.

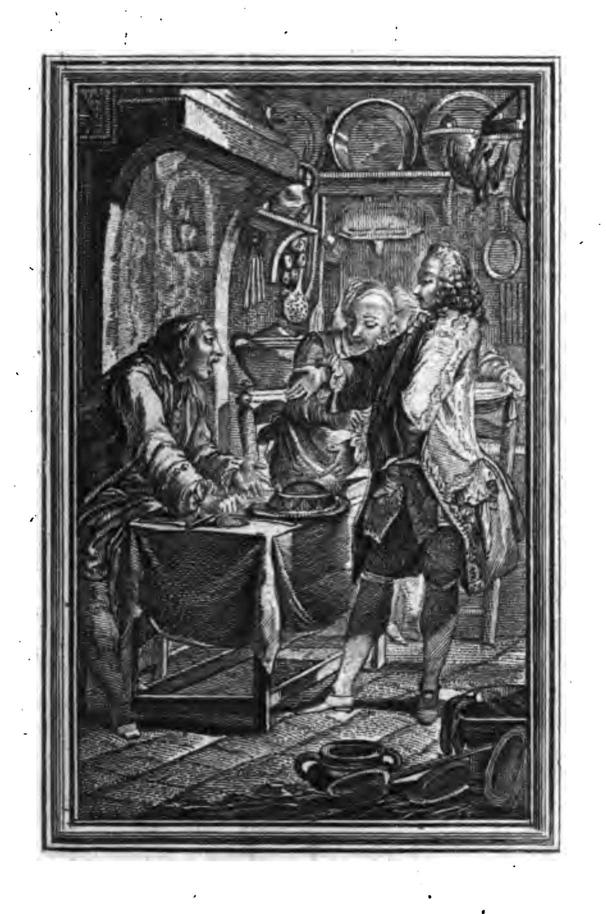
Anselme accorda tout : qu'eût fait le pauvre sire ?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tû,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ses franches coudées.
Argie en rendit grace ; &, compensations
D'une & d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.
Que devint le palais ? dira quelque critique.
Le palais ? Que m'importe ? Il devint ce qu'il put.
A moi, ces questions ! Suis-je homme qui se pique
D'être si régulier ? Le palais disparut.
Et le Chien ? Le Chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant ? Censeur, tu m'importunes.
Il voulut, par ce Chien, tenter d'autres fortunes.
D'une seule conquête est-on jamais content ?
Favori se perdoit souvent ;
Mais chez sa premiere maîtresse
Il revenoit toujours. Pour elle sa tendresse
Devint bonne amitié. Sur ce pied, notre amant
L'alloit voir fort assidument ;
Et même, en l'accommodement,
Argie à son époux fit un serment sincere

De n'avoir plus aucune affaire.
L'époux jura, de ſon côté,
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,
Et qu'il vouloit être fouetté,
Si jamais on le voyoit page.



PATÉ D'ANGUILLE.

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie & soûle, à la fin.
Il me faut d'un & d'autre pain;
Diversité, c'est ma devise.
Cette maîtresse, un tantet bise,
Rit à mes yeux, pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve; & celle-là
Qui depuis long-temps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui, le mien dit non:
D'où vient ? En voici la raison:
Diversité, c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon;
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton,
Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle;
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'hymen & la possession
Éteignirent sa passion.
Un sien valet avoit pour femme



Un petit bec assez mignon :
Le maître étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.
Cela ne plut pas au valet,
Qui les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette,
L'appella tout net & tout franc...
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune :
Dieu nous gard' de plus grand'fortune.
Il fit à son maître un sermon :
Monsieur, dit-il, chacun la sienne,
Ce n'est pas trop ; Dieu & raison
Vous recommandent cette antienne.
Direz-vous, je suis sans chrétienne ?
Vous en avez, à la maison,
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine ;
C'est pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut si gros Monsieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs :
Je m'en rapporte aux connoisseurs.
Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
Qu'ainsi que vous je disposasse
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une reine ne voudrois.

Mais, puisqu'on ne sauroit défaire
Ce qui s'est fait, je voudrois bien,
[Ceci soit dit sans vous déplaire]
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtassiez plus du mien.
Le patron ne voulut lui dire
Ni oui, ni non sur ce discours;
Et commanda que, tous les jours,
On mît au repas, près du sire,
Un Pâté d'Anguille : ce mets
Lui chatouilloit fort le palais.
Avec un appétit extrême,
Une & deux fois il en mangea;
Mais quand ce vint à la troisieme,
La seule odeur le dégoûta.
Il voulut sur une autre viande
Mettre la main; on l'empêcha :
Monsieur, dit-on, nous le commande :
Tenez-vous-en à ce mets là,
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire?
M'en voilà soul, reprit le sire;
Et quoi, toujours Pâtés au bec!
Pas une anguille de rôtie!
Pâtés, tous les jours de ma vie!
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre;
Pain de par Dieu, ou de par l'autre :
Au diable ces Pâtés maudits;
Ils me suivront en paradis,

Et par delà, Dieu me pardonne.
Le maître accourt ſoudain au bruit,
Et prenant ſa part du déduit,
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets ſi plein de bonté,
Vous ſoyez ſi-tôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas oui dire
Que c'étoit votre grand ragoût ?
Il faut qu'en peu de temps, beau ſire,
Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange ?
Vous me blâmez, lorſque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant !
Mon doux ami, je vous apprends
Que ce n'eſt pas une ſottiſe,
En fait de certains appétits,
De changer ſon pain blanc en bis :
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
Quand le maître eut ainſi parlé,
Le valet fut tout conſolé,
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque choſe encor là deſſus :
Car, après tout, doit-il ſuffire
D'alléguer ſon plaiſir ſans plus ?
J'aime le change. A la bonne heure,
On vous l'accorde ; mais gagnez,
S'il ſe peut, les intéreſſés ;
Cette voie eſt bien la meilleure :

Suivez-la donc. A dire vrai,
Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai.
On dit qu'il parloit comme un ange,
De mots dorés usant toujours;
Mots dorés font tout en amours,
C'est une maxime constante.
Chacun sait quelle est mon entente:
J'ai rebattu, cent & cent fois,
Ceci dans cent & cent endroits;
Mais la chose est si nécessaire,
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai, jusques au bout:
Mots dorés en amour font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader; il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence; & dame!
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode:
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, & toujours, depuis,
Changea d'objets en ses déduits.
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien & des créatures.
Les plus nouvelles, sans manquer,

Étoient pour lui les plus gentilles;
Par où le drôle en put croquer,
Il en croqua, femmes & filles,
Nymphes, grisettes, ce qu'il put:
Toutes étoient de bonne prise;
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.



LE MAGNIFIQUE.

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté;
Rocher fût-il; rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent;
Que les cordons de la bourse ne tiennent;
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien, quelquefois, sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, & n'être pas un sot.
Quant à l'avare, on le hait : le magot
A grand besoin de bonne rhétorique;
La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité:
Son train de vivre & son honnêteté,
Ses dons, sur-tout, l'avoient, par toute terre,
Déclaré tel : propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, & l'air des plus polis,
Il se piqua pour certaine femelle

De



De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le désir :
Rien n'y manquoit ; la gloire & le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette dame
Mari jaloux, non comme d'une femme,
Mais comme qui, depuis peu, jouiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit
De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés.
Amour le rend, quand il veut inutile ;
Ces Argus là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc : il défioit les gens.
Au demeurant, il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimoit fort les présents.
Son concurrent n'avoit encor su dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux ;
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre ;
[Car c'est toujours une même chanson]
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait ?... Que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au médecin touchant sa maladie.
Or, le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre, & point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas,

Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à présents étoit;
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas;
Il l'appelloit, à cause de son pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue;
Ce fut assez : notre amant proposa
De le troquer; l'époux s'en excusa :
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit : Eh bien, faisons mieux, ne troquez ;
Mais, pour le prix du cheval, permettez
Que, vous présent, j'entretienne Madame.
C'est un desir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart-d'heure, sans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là dessus :
J'en suis d'avis! je livrerai ma femme!
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.
Quoi!... vous présent!... Moi présent?... Et quel mal,
Encore un coup, peut-il, en la présence

D'un mari fin comme vous, arriver?
Aldobrandin commence d'y rêver,
Et raiſonnant en ſoi: Quelle apparence
Qu'il en méviennne en effet, moi préſent?
C'eſt marché sûr; il eſt fol, à ſon dam:
Que prétend-il? Pour plus grande aſſurance,
Sans qu'il le ſache, il faut faire défenſe
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'époux, j'y conſens. La diſtance
De vous à nous, pourſuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y conſent encore,
Puis va querir ſa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il ſe croit être en un enchantement.
Les ſaluts faits, en un coin de la ſalle
Ils ſe vont ſeoir. Notre galant n'étale
Un long narré, mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu, ni le temps à ſouhait,
Commença-t-il, puis je tiens inutile
De tant tourner, il n'eſt que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté juſqu'au vif m'a touché.
Penſeriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre? Ah! je vous crois, Madame,
De trop bon ſens. Si j'avois le loiſir,
Je ferois voir, par les formes, ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent deſir
Tout le menu; mais que je brûle, meure,

Et m'en tourmente, & me dise aux abois;
Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
Il me convient le faire en un quart-d'heure;
Et plus encor; car ce n'est pas le tout;
Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
Et, par sottise, en si beau train demeure.
Vous vous taisez! Pas un mot! Qu'est cela?
Renverriez-vous de la sorte un pauvre homme?
Le ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il, pour cela,
Ne point répondre, alors que l'on vous prie?
Je vois, je vois, c'est une tricherie
De votre époux: il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché; mais j'y fais un secret;
Rien n'y fera, pour le sûr, sa défense.
Je saurai bien me répondre pour vous:
Puis ce coin d'œil, par son langage doux,
Rompt, à mon sens, quelque peu le silence.
J'y lis ceci: Ne croyez pas, Monsieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,
Joûtes, tournois, devises, sérénades,
M'ont, avant vous, déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée,
Je vous dirai que, dès le premier jour,
J'y répondis; & me sentis blessée
Du même trait; mais que nous sert ceci?
Ce qu'il nous sert? Je m'en vais vous le dire:

Étant d'accord, il faut, cette nuit-ci,
Goûter le fruit de ce commun martyre,
De votre époux nous venger & nous rire,
Bref, le payer du soin qu'il prend ici;
De ces fruits là le dernier n'est le pire.
Votre jardin viendra comme de cire:
Descendez-y; ne doutez du succès:
Votre mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos douagnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jeter une robe fourrée
Sur votre dos, & viendrez au jardin.
De mon côté, l'échelle est préparée.
Je monterai par la cour du voisin;
Je l'ai gagné: la rue est trop publique.
Ne craignez rien... Ah! mon cher Magnifique,
Que je vous aime, & que je vous sais gré
De ce dessein! Venez, je descendrai.
C'est vous qui parle; & plût au ciel, Madame,
Qu'on vous osât embrasser les genoux!...
Mon Magnifique, à tantôt; votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte, & feint d'être en courroux;
Puis, tout grondant: Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin! je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque personne,
Que d'être avec Madame que voilà.

Si vous trouvez chevaux à ce prix là,
Vous les devez prendre, fur ma parole.
Le mien hennit du moins; mais cette idole
Eft proprement un fort joli poiffon.
Or fus, j'en tiens; ce m'eft une leçon.
Quiconque veut le refte du quart-d'heure
N'a qu'à parler; j'en ferai jufte prix.
Aldobrandin rit fi fort, qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs efprits
Mettent toujours quelque haute entreprife.
Notre féal, vous lâchez trop tôt prife:
Avec le temps, on en viendroit à bout.
J'y tiendrai l'œil; car ce n'eft pas là tout;
Nous y favons encor quelque rubrique:
Et cependant, Monfieur le Magnifique,
La haquenée eft nettement à nous:
Plus ne fera de dépenfe chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaife,
Vous me verrez deffus, fort à mon aife,
Dans le chemin de ma maifon des champs.
Il n'y manqua fur le foir; & nos gens
Au rendez-vous tout auffi peu manquerent.
Dire comment les chofes s'y pafferent,
C'eft un détail trop long. Lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement.
La dame étoit jeune, fringante & belle;
L'amant bien fait, & tous deux fort épris.
Trois rendez-vous, coup fur coup, furent pris:
Moins n'en valoit fi gentille femelle.

Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs, en or comme en argent,
Aux douagnas, & bonne ſentinelle.
Un pavillon, vers le bout du jardin,
Vint à propos; Meſſire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet uſage.
Concluſion, qu'il prit en cocuage
Tous ſes degrés; un ſeul ne lui manqua:
Tant ſut jouer ſon jeu la haquenée.
Content ne fut d'une ſeule journée
Pour l'éprouver; aux champs il demeura
Trois jours entiers, ſans doute ni ſcrupule.
J'en connois bien qui ne ſont ſi chanceux;
Car ils ont femme, & n'ont cheval ni mule,
Sachant, de plus, tout ce qu'on fait chez eux.

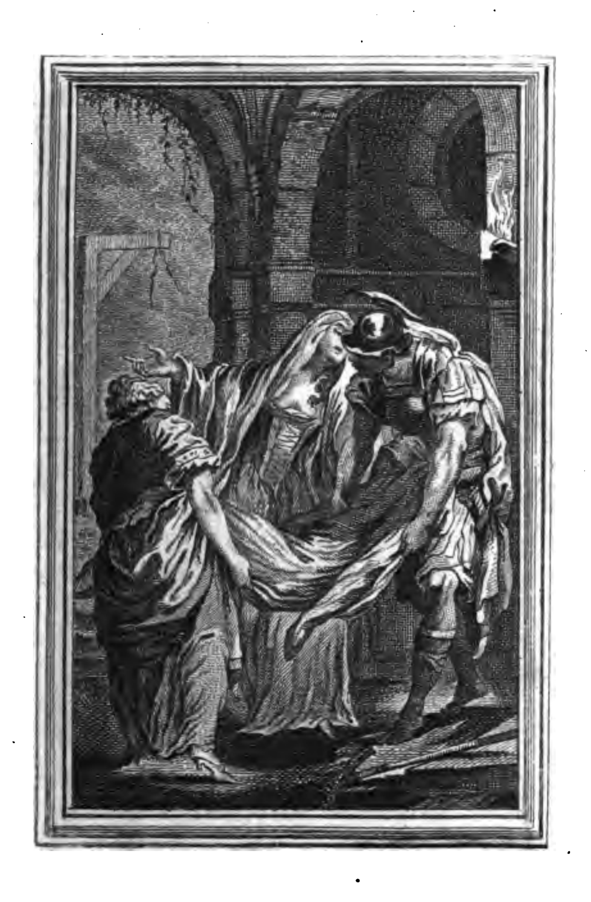


LA MATRONE D'ÉPHESE.

S'il est un conte usé, commun & rebattu,
C'est celui que ma muse accommode à sa guise:
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si, dans ces vers, je l'aurai rajeunie.

Dans Éphese, il fut, autrefois,
Une dame en sagesse & vertu sans égale,
Et selon la commune voix;
Ayant su rafiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du sexe. Heureuse sa patrie!
Chaque mere à sa bru l'alléguoit pour patron;
Chaque époux la prônoit à sa femme cherie.
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célebre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole;





Il mourut, & son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en allarme;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par là sa douleur rengrégée.
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié;
[Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie]
Une esclave en ces lieux la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie;
Prête, je m'entends bien; c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet courageuse & hardie.

L'esclave avec la dame avoit été nourrie :
Toutes deux s'entr'aimoient, & cette passion
Étoit crûe, avec l'âge, au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements ;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux ;
Mais la dame vouloit repaître encor ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe & deux sans d'autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les dieux, le sort & toute la nature.
Enfin, sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment ;

Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit, par ordonnance,
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi,
Rempliroit aussi-tôt sa place.
C'étoit trop de sévérité;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit, il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire & mélancolique?
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles;
Le mort pour elle y répondit:
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim & de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,

Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie,
La dame, cette fois, eût de l'attention :
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé ;
Ce qu'il fit ; & l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer, dès lors, à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre,
Si, par votre trépas, vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame, il voudroit achever sa carriere.
La nôtre sera longue encor, si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la biere ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ? Attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois : hélas ! c'est dommage :

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame.
Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, & même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amours ayant ses charmes,
Tout y fit. Une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange;
Il fait tant que de plaire, & se rend, en effet,
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant, enfin, qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer;
Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hymenée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde.
Il en entend le bruit, il y court à grands pas;
Mais en vain, la chose étoit faite.

Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu:
L'on vous a pris votre pendu?
Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si Madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connoîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles;
Il en est qui ne le sont pas:
S'il en étoit d'assez fidelles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi; mais l'exécution
Nous trompe également: témoin cette Matrone;
Et n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il dût en proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé;
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas, peut-être, une si grande affaire:
Cela lui sauvoit l'autre; &, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.



BELPHÉGOR,

Nouvelle tirée de Machiavel.

A MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

De votre nom j'orne le frontiſpice
Des derniers vers que ma muſe a polis.
Puiſſe le tout, ô charmante Philis,
Aller ſi loin que notre los franchiſſe
La nuit des temps! Nous la ſaurons dompter,
Moi, par écrire, & vous, par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous régnerez long-temps dans la mémoire,
Après avoir régné juſques ici
Dans les eſprits, dans les cœurs même auſſi.
Qui ne connoît l'inimitable actrice
Repréſentant ou Phedre, ou Bérénice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
Eſt-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre auſſi touchante,
Une autre enfin allant ſi droit au cœur?
N'attendez pas que je faſſe l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'eſt point de grace qui n'y loge,
Ce ſeroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous ſeriez la premiere,

Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé :
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par ces transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami ;
De ceux qui sont amants plus d'à-demi :
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire !
Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes & rois, & la tourbe menue,
Jettoient maints pleurs, poussoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit, en passant, à chaque ame :
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme ?
L'une disoit, hélas ! c'est mon mari ;
L'autre aussi-tôt répondoit, c'est ma femme.
Tant & tant fut ce discours répété,
Qu'enfin Satan dit, en plein consistoire :
Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon, plein d'art & de prudence,
Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.

Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussi-tôt on fit choix.
Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,
Capable, enfin, de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte & mainte remise,
Toutes à vue, & qu'en lieux différents
Il pût toucher, par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs & les peines;
Bref, ce qui suit notre condition,
Fut une annexe à sa légation:
Il se pouvoit tirer d'affliction,
Par ses bons tours & par son industrie;
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps:
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse & qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde & l'éternelle nuit;
Il n'en mit guere, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépense:
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche homme,

Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoir de tous côtés,
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa,
Fut la louange. Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit: il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle;
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'applanit tout chemin.
C'est un ressort en tout dessein utile,
Je l'ai jà dit, & le redis encor;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différents;
L'un, des époux satisfaits & contents,
Si peu rempli que le diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.

Certaine fille à Florence étoit lors;
Belle & bien faite, & peu d'autres trésors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême,
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis; mais que, parmi la bande,
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins bien fort appetissoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur;
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après forces prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un *Oui* de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa;
Dont Belphégor se moquant en son ame;
Eh quoi! dit-il: On acquiert une femme
Comme un château? Ces gens ont tout gâté.
Il eut raison; ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes;

Dans les procès, en prenant le revers.
Les *si*, les *car*, les contrats, sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers:
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec Hymen, Amour n'ait des débats;
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille:
Le cœur fait tout; le reste est inutile;
Qu'ainsi ne soit; voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe;
Chez les amants tout plaît, tout est parfait:
Chez les époux tout ennuie, & tout lasse.
Le devoir nuit; chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon:
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla;
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle: Un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!

Méritoit-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse,
J'en ai regret, & si je faisois bien....
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fît rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps ; bref, un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse & le pere & la mere,
Et la grand'sœur, avec le petit frere ;
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident ;
Et j'oubliois qu'il eut un intendant.
Un intendant ! Qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble ;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble ;
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit :

Donc par raiſon bien & dûment déduite,
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à ſon tour;
Car regagnant ce qu'il eut, étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le ſeul recours du pauvre Roderic,
Son ſeul eſpoir, étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir ſa bourſe,
Eſpoir douteux, incertaine reſſource.
Il étoit dit que tout ſeroit fatal
A notre époux; ainſi tout alla mal.
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abuſoient: il perdit un vaiſſeau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau;
Trompé des uns, mal ſervi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à ſa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'eſquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre pourſuite
Il ſe ſauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mattéo, c'étoit le nom du ſire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit;
Ses créanciers, & ſa femme encor pire;
Qu'il n'y ſavoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon: iroit-on là le prendre?

Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bieu gouverner ?
Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre :
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si-tôt que lui Mattéo l'en prieroit ;
Trois fois sans plus, & ce pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.
Tout aussi-tôt l'ambassadeur commence,
Avec grand bruit, d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique,
Où le galant se trouvoit assez bien ;
Mais Mattéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple : il se transporte à Rome,
Saisit un corps : Mattéo l'en bannit,
Le chasse encore ; autre somme nouvelle.
Trois fois enfin [toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien], notre diable sortit.
Le roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune prince étoit son poursuivant.
Là, d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asyle.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme,

[Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer.]
Il la refuse ; il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hasard seulement,
De quelque corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif & misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire, on le force, on l'amene,
On le menace, on lui dit que sous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon & son conjurateur.
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court : n'est fils de bonne mere
Qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
D'un côté, sont le gibet & la harr,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mattéo tremble, & lorgne la finance.
L'esprit malin voyant sa contenance,
Rioit sous cape, allégnoit les trois fois ;
Dont Mattéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin, le manant dit :
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe, & mene à la potence.

Comme il alloit haranguer l'affiſtance,
Néceſſité lui ſuggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battit le tambour ;
Ce qui fut fait. De quoi l'eſprit immonde,
Un peu ſurpris, au manant demanda :
Pourquoi ce bruit ? Coquin, qu'entends-je là ?
L'autre répond : C'eſt madame Honeſta
Qui vous réclame, & va par tout le monde,
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le ſuccès qu'avoit eu ſon voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états.
Votre grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de ſa confrairie.
J'ai par moi-même examiné le cas :
Non que de ſoi la choſe ne ſoit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux deſtin :
Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompenſé,
Encor qu'il eût ſon retour avancé ;
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoient pas merveilles,
Qu'ayant ſans ceſſe un diable à ſes oreilles,
Toujours le même, & toujours ſur un ton,
Il fut contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers encore en change-t-on.

L'autre peine eſt, à mon ſens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelque ſaint y durer;
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétends-je inférer?
Premiérement, je ne ſais pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon:
En ſecond lieu, ſi, par quelque raiſon,
Votre aſcendant à l'hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut;
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.







LA CLOCHETTE.

O combien l'homme est inconstant, divers,
Foible, léger, tenant mal sa parole!
J'avois juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole;
Et quand juré? C'est ce qui me confond.
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs:
Trop bien ont-ils quelque art qui peut vous plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs;
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point.
Et supposé que, quant à la matiere,
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme en tous cas?
Voyons ceci. Vous saurez que, n'aguere,
Dans la Touraine, un jeune bachelier,
[Interprétez ce mot à votre guise:
L'usage en fut, autrefois, familier,
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise:
Ores, ce sont suppôts de sainte Eglise.]
Le nôtre soit, sans plus, un jouvenceau,
Qui, dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,

Vous cajoloit la jeune bachelette,
Aux blanches dents, aux pieds nuds, au corps gent,
Pendant qu'Io portant une Clochette,
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile;
Même les loix ont avancé ce temps:
Les loix songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science,
Ce fut en vain: le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
Ou tous les trois firent que la bergere,
Pour qui l'amour étoit langue étrangere,
Répondit mal à tant de passion.
Que fit l'amant? Croyant tout artifice
Libre en amours, sur le coi de la nuit,
Le compagnon détourne une génisse
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant, non compté par la belle,
[Jeunesse n'a les soins qui sont requis]
Prit, aussi-tôt, le chemin du logis.
Sa mere étant moins oublieuse qu'elle,
Vit qu'il manquoit une piece au troupeau.
Dieu sait la vie; elle tance Isabeau,
Vous la renvoie; & la jeune pucelle

S'en va pleurant, & demande aux Échos
Si pas un d'eux ne ſait nulle nouvelle
De celle-là, dont le drôle, à propos,
Avoit d'abord étoupé la Clochette;
Puis il la prit, puis la faiſant ſonner,
Il ſe fit ſuivre, & tant que la fillette
Au fond du bois ſe laiſſa détourner.
Jugez, lecteur, qu'elle fut ſa ſurpriſe,
Quand elle ouit la voix de ſon amant.
Belle, dit-il, toute choſe eſt permiſe
Pour ſe tirer de l'amoureux tourment.
A ce diſcours, la fille, toute en tranſe,
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O belles! évitez
Le fond des bois & leur vaſte ſilence.





LE GLOUTON,

Conte tiré d'Athénée.

A ſon ſouper, un Glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui ſeul un eſturgeon,
Sans en laiſſer que la tête.
Il ſoupe, il creve; on y court:
On lui donne maints clyſteres.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ſes affaires.
Mes amis, dit le Goulu,
M'y voilà tout réſolu;
Et puiſqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte, tout à l'heure,
Le reſte de mon poiſſon.







LES DEUX AMIS.

Axiocus avec Alcibiades,
Jeunes, bien faits, galants, & vigoureux,
Par bon accord, comme grand'camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il ? L'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle,
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mere,
Chacun des deux en voulut être amant;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
Frere, dit l'un, ah! vous ne sauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compere;
Je prends sur moi le hasard du péché.



LE JUGE DE MESLE.

Deux avocats, qui ne s'accordoient point,
Rendoient perplex un juge de province;
Si ne put onc découvrir le vrai point,
Tant lui sembloit que fût obscur & mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur,
Du doigt les serre, il avoit bonne pince.
La longue échet, sans faute, au défendeur;
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.
La cour s'en plaint, & le juge repart:
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard:
De nouveauté dans mon fait il n'est maille:
Maint d'entre vous souvent juge au hasard,
Sans que pour ce tire à la courte-paille.



ALIX







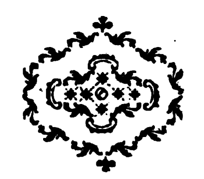
ALIX MALADE.

Alix malade, & se sentant presser,
Quelqu'un lui dit : Il se faut confesser ;
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame ?
Oui, je le veux, lui répondit la dame ;
Qu'à pere André l'on aille de ce pas ;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messager y court en diligence,
Sonne au couvent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander ? lui dit-on.
C'est pere André, celui qui, d'ordinaire,
Entend Alix dans sa confession.
Vous demandez, reprit alors un frere,
Le pere André, le confesseur d'Alix ?
Il est bien loin : hélas ! le pauvre pere,
Depuis dix ans, confesse en paradis.



LE BAISER RENDU.

Guillot paſſoit avec ſa mariée ;
Un gentilhomme à ſon gré la trouvant,
Qui t'a, dit-il, donné telle épouſée ?
Que je la baiſe, à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'inſtant ;
Elle eſt, Monſieur, fort à votre ſervice.
Le monſieur donc, alors, fait ſon office,
En appuyant : Perronnelle en rougit.
Huit jours après, ce gentilhomme prit
Femme à ſon tour ; à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zele,
Puiſque Monſieur, dit-il, eſt ſi fidelle,
J'ai grand regret, & je ſuis bien fâché
Qu'ayant baiſé ſeulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.



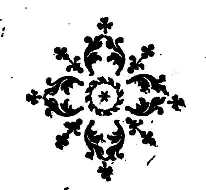
SŒUR JEANNE.

Sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en sainte fille,
Toujours étoit en oraison,
Et toujours ses sœurs à la grille.
Un jour donc l'abbesse leur dit :
Vivez comme sœur Jeanne vit ;
Fuyez le monde & sa séquelle.
Toutes reprirent à l'instant :
Nous serons aussi sages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant.

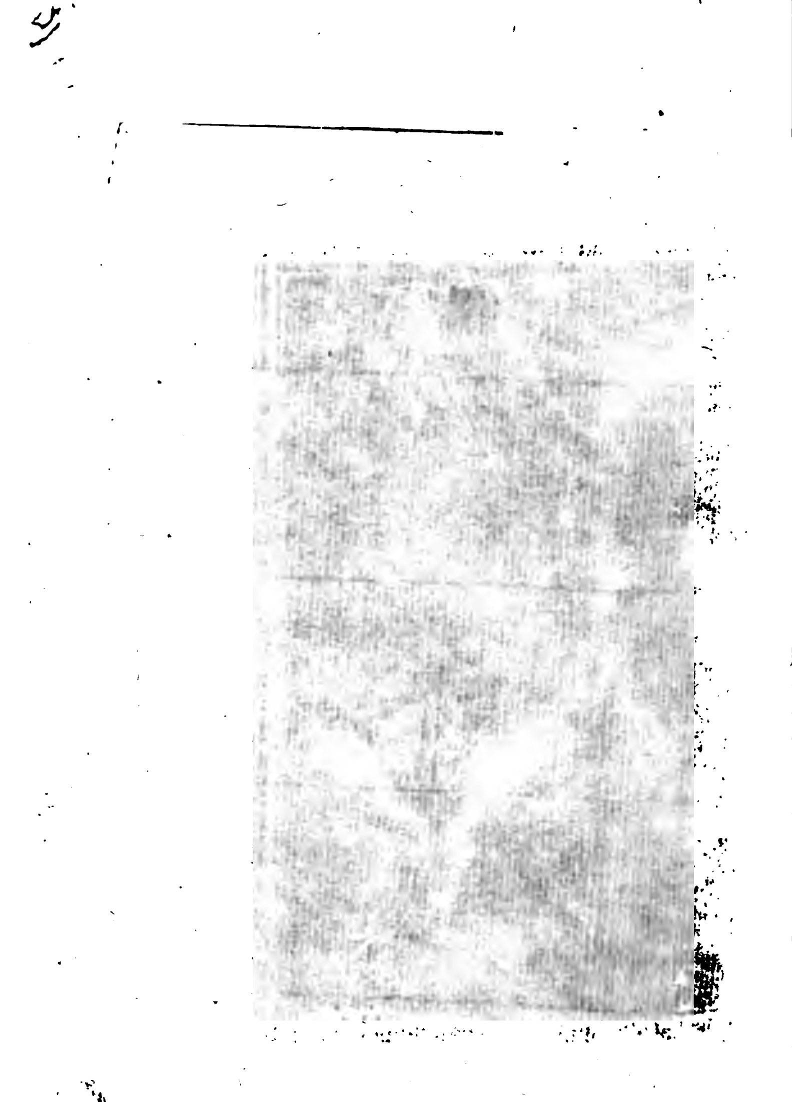


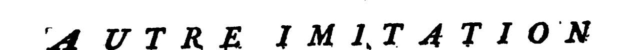
IMITATION D'ANACRÉON.

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythere & Paphos
Fais un effort ; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu; tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premiérement, mets des lys & des roses;
Après cela, des amours & des ris :
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris ;
Nul ne sauroit découvrir le mystere :
Traits si pareils jamais ne se sont vus ;
Et tu pourras, à Paphos & Cythere,
De cette Iris refaire une Vénus.









AUTRE IMITATION

D'ANACRÉON.

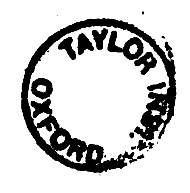
J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit:
Le vent, le froid & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage:
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussi-tôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc, dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts;
Les réchauffe, &, dans moi-même,
Je dis: Pourquoi craindre tant?

Que peut-il ? C'eſt un enfant :
Ma coüardiſe eſt extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que ſeroit-ce, ſi chez moi
J'avois reçu Polypheme ?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu ſecoué
Les pieces de ſon armure,
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climene,
Et de l'Amour, c'eſt mon nom.
Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige,
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade,
Et le petit ſcélérat
Me dit : Pauvre camarade ;
Mon arc eſt en bon état ;
Mais ton cœur eſt bien malade.

Fin du premier Volume.



TABLE
DES CONTES
Contenus dans ce Volume.



Joconde. Pag. 1
Le Cocu battu & content. 21
Le Mari Confeſſeur. 27
Le Savetier. 29
Le Payſan qui avoit offenſé ſon Seigneur. 31
Le Muletier. 35
La Servante juſtifiée. 40
La Gageure des trois Commeres. 45
Le Calendrier des Vieillards. 58
A Femme avare, Galant eſcroc. 68
On ne s'aviſe jamais de tout. 71
Le Gaſcon puni. 73
La Fiancée du roi de Garbe. 77
La Coupe enchantée. 106
Le Faucon. 124
Le petit Chien qui ſecoue de l'argent & des pierreries. 134

Pâté d'Anguille. 154
Le Magnifique. 160
La Matrone d'Éphese. 168
Belphégor. 175
La Clochette. 187
Le Glouton. 190
Les deux Amis. 191
Le Juge de Mesle. 192
Alix malade. 193
Le Baiser rendu. 194
Sœur Jeanne. 195
Imitation d'Anacréon. 196
Autre Imitation d'Anacréon. 197

Fin de la Table du premier Volume.

AVIS AU RELIEUR,

Pour placer les 83 estampes des Contes de LA FONTAINE.

TOME PREMIER.

Le Frontispice gravé doit regarder le Frontispice imprimé.

Le Portrait de LA FONTAINE doit être placé vis-à-vis l'abrégé de sa vie.

JOCONDE.

I. Le Roi Astolphe se mire, environné de sa cour; le frere de Joconde s'incline & lui parle. *L'estampe doit être en regard & vis-à-vis la page* 1

II. Joconde rentrant dans l'appartement de sa femme, trouve un Valet couché & endormi à côté d'elle; il l'abandonne à ses remords. *Vis-à-vis la page* 5

III. La Reine dans les bras de son Nain. *Vis-à-vis la page* 8

IV. La fille de l'hôtellerie confesse à genoux le mystere; Astolphe & Joconde lui donnent l'anneau & l'argent promis. *Vis-à-vis la page* 18

LE COCU BATTU ET CONTENT. Il eſt vêtu en femme; il rentre avec précipitation dans ſa maiſon, l'Amant le pourſuit. *Vis-à-vis la page* 21

LE MARI CONFESSEUR. Il eſt aſſis dans un confeſſional, & ſa femme qui l'a reconnu lui explique l'énigme de ſa confeſſion. *Vis-à-vis la page* 27

LE SAVETIER leve un rideau en s'avançant, & prend le billet que ſa femme a reçu du Marchand; l'étonnement de celui-ci eſt marqué par ſon attitude. *Vis-à-vis la page* 29

LE PAYSAN *qui avoit offenſé ſon Seigneur* eſt à genoux; il compte les cent écus à ſon Seigneur, deux Valets armés de bâtons ſont dans l'enfoncement. *Vis-à-vis la page* 31

LE MULETIER. Les Muletiers du roi paroiſſent devant lui, tête nue. *Vis-à-vis la page* 35

LA SERVANTE JUSTIFIÉE. Elle eſt à demi-renverſée ſur l'herbe, ſon maître incliné l'embraſſe; la voiſine les regarde de ſa fenêtre. *Vis-à-vis la page* 40

LA GAGEURE DES TROIS COMMERES.

I. Les trois Commeres font leur gageure à table. *Vis-à-vis la page* 45

II. Premier tour. Le mari est dans son lit ; sa femme debout en écarte avec un dépit simulé la fausse chambriere. *Vis-à-vis la page* 48

III. Second tour. Le mari monte sur le poirier ; à mesure qu'il descend, son valet se r'habille & sa femme se rajuste. *Vis-à-vis la page* 51

IV. Troisieme tour. Le valet de l'Amant est aux genoux du mari armé de sabre, hallebarde & bayonnette ; deux femmes & un homme sont dans l'enfoncement. *Vis-à-vis la page* 57

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS. Le Vieillard & sa femme s'entretiennent dans le vaisseau ; le Corsaire les observe par une embrasure. *Vis-à-vis la page* 58

A FEMME AVARE, GALANT ESCROC. Le mari assis devant une table feuillete un régistre ; l'Amant est debout à côté de lui, la femme est derriere. *Vis-à-vis la page* 68

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT. Une suivante jette par une fenêtre une corbeille pleine d'ordures sur la Dame qui entre au logis, aidée de deux autres femmes, & commande à sa Duègne d'aller lui chercher des habits. *Vis-à-vis la page* 71

LE GASCON PUNI. Il eſt ſur ſon ſéant dans un lit; une jolie femme en ſort à demi-nue, & ſe jette dans les bras d'une autre femme; un jeune homme éclaire l'intérieur du lit. *Vis-à-vis la page* 73

LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

I. Hiſpal nage avec l'Infante ſur ſon dos, & gagne le rocher ſur lequel il ſaiſit une branche d'arbre. *Vis-à-vis la page* 81

II. Hiſpal & l'Infante ſont aſſis au fond d'une grotte; Hiſpal explique ſes deſirs à l'Infante, qui l'écoute, incertaine, tremblante & à demi-vaincue. *Vis-à-vis la page* 86

III. La ſcene eſt dans un pavillon, l'Infante échue par le ſort au Gentilhomme, fait ſigne à ſa ſuivante de ſe retirer. *Vis-àvis la page* 98

LA COUPE ENCHANTÉE. Renaud à table, dans une ſalle du château, avec nombreuſe compagnie, refuſe du boire dans la coupe. *Vis-à-vis la page* 106

LE FAUCON.

I. Frederic donne un tournois à ſa maîtreſſe. *Vis-à-vis la page* 124

II. On voit l'intérieur d'une chaumiere; une Vieille eſt dans l'enfoncement auprès de la cheminée;

la maîtreſſe de Frederic lui préſente une main qu'il arroſe de ſes pleurs. *Vis-à-vis la page* 132

LE PETIT CHIEN *qui ſecoue de l'argent & des pierreries.*

I. Argie dans ſon lit reçoit le Pélerin ; une Suivante eſt dans l'enfoncement ; une Vieille à terre, près du petit chien, ramaſſe les pierreries qu'il ſecoue. *Vis-à-vis la page* 134

II. Dans un palais magique Anſelme ſe proſterne devant la Fée Manto, métamorphoſée en More ; Argie les obſerve. *Vis-à-vis la page* 148

PATÉ D'ANGUILLE. Le valet dégoûté des pâtés d'anguille, ſe plaint à ſon maître de n'avoir autre nourriture ; la ſcene ſe paſſe dans la cuiſine. *Vis-à-vis la page* 154

LE MAGNIFIQUE eſt aſſis auprès de la dame dans un ſallon orné ; Aldobrandin dans l'enfoncement, a les yeux ſur ſa femme. *Vis-à-vis la page* 160

LA MATRÔNE D'EPHESE. On voit, dans un caveau ſepulchral, la Matrône, ſa Suivante & le Soldat ; les deux derniers tranſportent le corps du mari enveloppé d'un linceuil. Une potence eſt apperçue au dehors. *Vis-à-vis la page* 168

BELPHÉGOR. Le manant que le bourreau tient par les

cheveux, fait battre la caisse ; l'esprit immonde sort du corps de la Princesse en convulsion. La scene se passe sur une place en présence du Prince. *Vis-à-vis la page* 175

La Clochette. Le jeune Villageois approche pour embrasser la fillette qu'il a attirée dans un bois. *Vis-à-vis la page* 187

Le Glouton prêt à recevoir un remede, se fait apporter la hure de son Esturgeon. *Vis-à-vis la p.* 190

Les deux Amis sont sous un berceau de feuillage, la fillette est debout au milieu d'eux. *Vis-à-vis la page* 191

Le Juge de Mesle siege ; deux Avocats s'approchent & tirent la paille. *Vis-à-vis la page* 192

Alix malade est au lit ; un Médecin lui tâte le pouls; un autre parle à un Laquais auquel Alix fait signe d'aller chercher son Confesseur, *Vis-à-vis la page* 193

Le Baiser rendu. Le Paysan embrasse l'épouse du Seigneur ; deux Laquais suivent la dame & son mari. *Vis-à-vis la page* 194

Sœur Jeanne est en prieres ; l'Abbesse & les Nonnes

ſurviennent, & ſe voyent dans l'enfoncement. *Vis-à-vis la page* 195

IMITATION D'ANACRÉON. Un jeune Peintre travaille au portrait d'Iris. *Vis-à-vis la page* 196

Autre IMITATION D'ANACRÉON. Un homme eſt aſſis auprès du feu; l'Amour s'échappe de ſes bras après lui avoir décoché une fleche. *Vis-à-vis la page* 197.



TOME SECOND.

Le titre gravé du tome II, vis-à-vis le titre imprimé.

LES OIES DE FRERE PHILIPPE. La ſcene ſe paſſe ſur une des places de Florence : un jeune homme s'échappe des bras d'un vieil Hermite, pour ſe jetter dans ceux de deux jeunes Beautés. *Vis-à-vis la page* 1

RICHARD MINUTOLO eſt aſſis ſur un ſopha au fond d'une chambre; Catelle qui vient d'ouvrir les volets de la croiſée, tombe à demi-pâmée en reconnoiſſant ſon amant. *Vis-à-vis la page* 8

LES CORDELIERS DE CATALOGNE. La foule eſt grande à l'entrée du couvent; un Cordelier introduit l'une

des payantes ; un autre, chargé de choisir, repousse une vieille & fait avancer une jeune. *Vis-à-vis la page* 16

LE BERCEAU. Colette assise sur la couchette avec sa mere, se chausse ; le berceau de l'enfant est derriere elles ; le pere assis, met ses souliers. *Vis-à-vis la page* 25

L'ORAISON DE ST. JULIEN. Renaud d'Ast est dépouillé dans le bois par ses honnêtes compagnons de voyage. *Vis-à-vis la page* 33

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU. Sous l'arbre le plus touffu de la forêt, le Galant s'extasie aux genoux de sa Dame ; la tête du Villageois perce l'épaisseur du feuillage. *Vis-à-vis la page* 46

L'ANNEAU D'HANS CARVEL. Tandis que Carvel ronfle auprès de Babeau, le Diable lui place la main. *Vis-à-vis la page* 47

L'HERMITE. Une mere présente humblement sa fille à l'Hermite, qui, faisant mine de la refuser, la convoite du coin de l'œil. *Vis-à-vis la page* 49

MAZET DE LAMPORÉCHIO. Mazet dort dans le jardin ; deux Religieuses le considérent avidement. *Vis-à-vis la page* 57

LA MANDRAGORE. Lucrece est au lit ; Messer Nicia lui présente le prétendu Meûnier les yeux bandés ; Ligurio éclaire l'intérieur du lit. *Vis-à-vis la page* 65

LES RÉMOIS. La scene est dans la chambre du Peintre ; les deux Maris sont dans un cabinet dont la porte est entr'ouverte ; le Peintre conduit dame Alix à son but, tandis que l'hôtesse va à la cave avec dame Simonette. *Vis-à-vis la page* 77

LA COURTISANE AMOUREUSE. Constance va se placer en travers aux pieds du lit de Camille. *Vis-à-vis la page* 85

NICAISE. La jeune épousée sort du jardin ; Nicaise revient avec son tapis ; mais le moment est passé. *Vis-à-vis la page* 96

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES. Pere Bonaventure jette Lise sur le lit de sa cellule. *Vis-à-vis la page* 106

L'ABBESSE MALADE. L'Abbesse entourée de ses Religieuses & de deux Médecins, raisonne avec sœur Agnès sur le remede proposé. *Vis-à-vis la p.* 111

LES TROQUEURS. Sire Oudinet à table sous la feuillée d'un cabaret, avec les deux Villageois & leurs fem-

mes, dreſſe le contrat du troc. *Vis-à-vis la p.* 115

Le Cas de Conscience. Anne, derriere des ſaules, promene ſes regards ſur un jeune garçon nud. *Vis-à-vis la page* 121

Le Diable de Papefiguiere. Perrette montre au Diableteau qui n'avoit rien vu, la balafre qu'elle lui dit avoir reçue de Phlipot. *Vis-à-vis la p.* 127

Féronde, *ou le* Purgatoire. Féronde, dans le caveau, eſt corrigé de ſa mécréance à coups de verges. *Vis-à-vis la page* 134

Le Pseautier. En plein chapitre Iſabeau avertit l'Abbeſſe que ſon Pſeautier eſt un haut de chauſſes. *Vis-à-vis la page* 142

Le Roi Candaule & le Maitre en Droit.

I. La femme du Roi Candaule au bain. *Vis-à-vis la p.* 148

II. Le Maître en droit pouſſé en chemiſe dans ſon école. *Vis-à-vis la page* 159

Le Diable en Enfer. Dans la grotte de ſon hermitage, frere Ruſtic éveille Alibech & lui perſuade qu'il faut commencer par empriſonner le Diable. *Vis-à-vis la page* 161

La Jument du Compere Pierre. La ſcene eſt dans

un étable ; Compere Pierre, ses lunettes sur le nez, leve les mains au ciel pour le succès de la métamorphose dont Messire Jean s'occupe, & dont Magdelaine attend le résultat. *Vis-à-vis la page* 169

Les Lunettes. Dans le chapitre du couvent, les Nonnettes nues entourent la Prieure. Les attitudes disent le reste. *Vis-à-vis la page* 176

Le Cuvier. Tandis que le Tonnelier racle l'intérieur du Cuvier, sa femme & son amant renouent leur entretien interrompu. *Vis-à-vis la page* 184

La Chose impossible. Satan se présente au galant & à sa belle, & confesse qu'en effet la chose proposée est impossible. *Vis-à-vis la page* 187

Le Tableau. Dans une cellule jonchée de fleurs, une chaise se rompt sous un lourdaud ; l'action des deux Nonnes est relative au texte. *Vis-à-vis la page* 190

Le Bast. Un Peintre reçoit de la femme de son confrere un baiser au moment où il lui peint un âne & son bât. *Vis-à-vis la page* 199

Le Faiseur d'Oreilles et le Racommodeur de Moules. Guillaume renverse la femme d'André

ſur un lit, le pauvre André caché dans une garde-robe près de l'alcove reçoit une juſte reſtitution. *Vis-à-vis la page* 200

LE FLEUVE SCAMANDRE. Cimon caché dans des roſeaux en ſort, & ſurprend ſa belle qui prenoit un demi-bain. *Vis-à-vis la page* 208

LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR. Une femme laide & vieille, querelle un jeune homme debout devant elle. *Vis-à-vis la page* 213

LE REMEDE. La gouvernante une ſeringue à la main, ſe diſpoſe à donner le remede ; l'amant eſt en poſture. *Vis-à-vis la page* 221

LES AVEUX INDISCRETS. On voit courir deux hommes, l'un bâté, l'autre ſanglé ; le peuple s'aſſemble à leurs cris. *Vis-à-vis la page* 225

LE CONTRAT. Le beau-pere aſſis dans ſon cabinet, préſente le contrat à ſon gendre, qui le reçoit. *Vis-à-vis la page* 230

LES QUI-PRO-QUO. Une femme aimable paroît ſur les degrés d'une cave ; devant elle eſt ſon *mari*, & dans l'enfoncement un jeune homme, l'étonnement des trois perſonnages dénote le *Qui-pro-quo*. *Vis-à-vis la page* 234

LA COUTURIERE. Une Nonne ſur le lit de ſa cellule reçoit entre ſes bras ſon amant déguiſé en fille. *Vis-à-vis la page* 245

LE GASCON. Deux Gaſcons ſont à table au dehors d'un cabaret, la Servante va chercher du vin, & tourne la tête, en exprimant du geſte le mot du conte. *Vis-à-vis la page* 247

LA CRUCHE. Jeanne renverſée ſur le gazon auprès de ſa Cruche & d'une fontaine, accepte la mort que Jean lui propoſe. *Vis-à-vis la page.* 249

PROMETTRE EST UN & TENIR EST UN AUTRE. Perrette eſt aſſiſe ſur le gazon : Jean, content de lui, s'en va. *Vis-à-vis la page* 251

LE ROSSIGNOL. Catherine & Richard ſont ſur un lit ſans draps ni couverture ; la mere obſerve & gronde entre ſes dents ; Richard écoute la propoſition du pere. *Vis-à-vis la page* 253

N.B. *Le Relieur placera cette Feuille à la fin du Tome premier, après la Table.*



